

LA FEMME

DANS LES TROIS ÉTATS
DE FILLE, D'ÉPOUSE,
ET DE MÈRE.

HISTOIRE
MORALE, COMIQUE & VÉRITABLE.

L'Homme-enfant doit rester longtemps
entre les mains des Femmes, afin d'y
prendre cette candeur, cette aménité
que la meilleure Education par les
Hommes ne donne qu'imparfaitement.

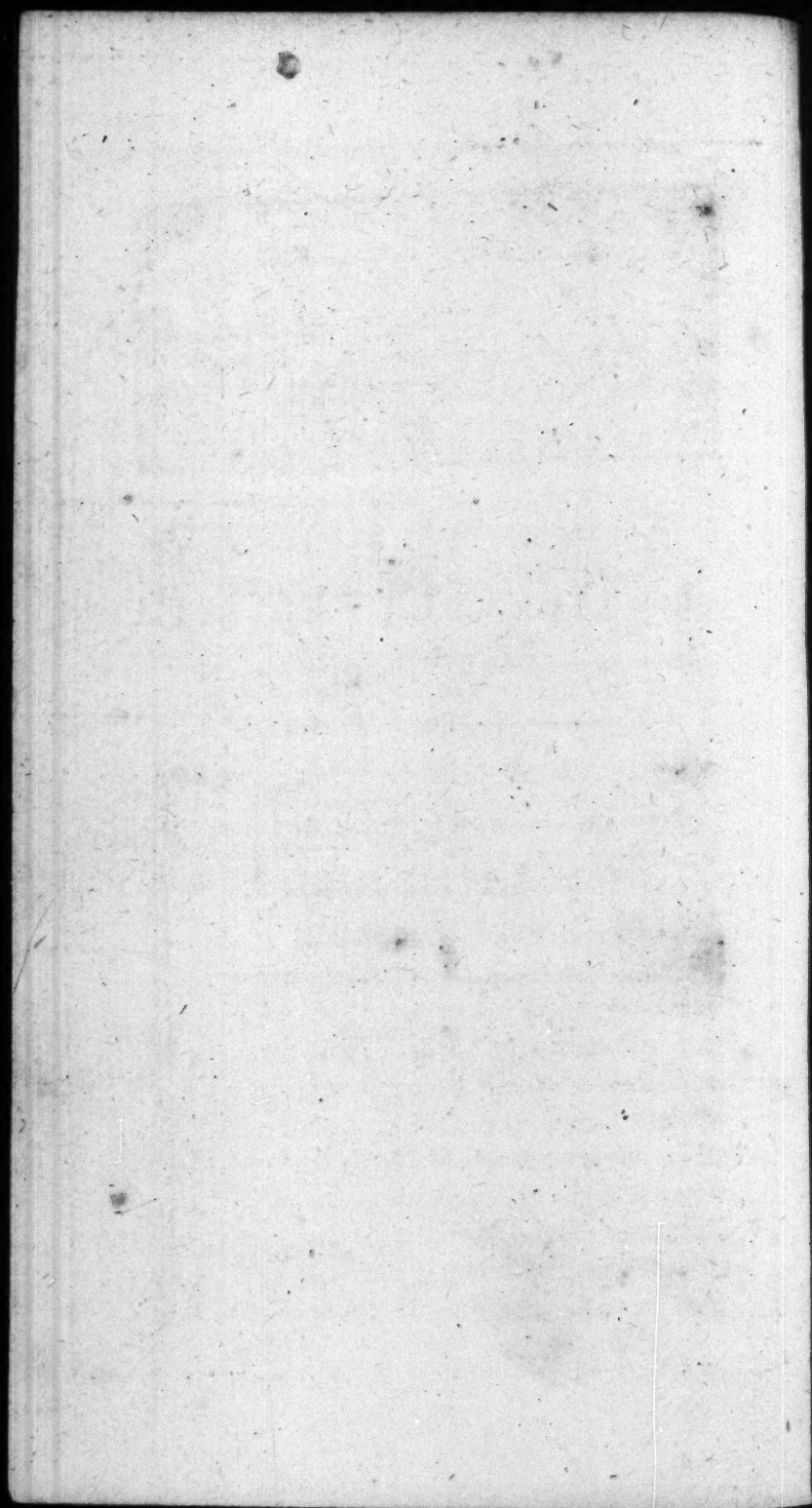
Troisième Partie.

LA MÈRE.



À LONDRES.

M. DCC. LXXIII.





LA MÈRE, LA FILLE, LA FEMME.

TROISIÈME PARTIE.

LA MÈRE.

CHAPITRE I.

La Mère-de-famille:

PARENS, qui voulez vous préparer une heureuse vieillesse, songez que c'est à vos Enfans à la couronner de fleurs. Les Mères commencent l'Éducation ; les Pères s'en chargent ensuite ; & ce sont encore les Mères qui polissent l'ouvrage ; elles y mettent la dernière main. Madame De-Combleval connaît toute l'importance du titre qu'elle porte ; mais elle aime ses devoirs , ils lui seront faciles

III Partie.

A 2

à remplir (*). Elle étudie le caractère de son Fils & de sa Nièce ; celui des jeunes Enfans de ses Amies , & se proportionne à tous , avec une admirable facilité. Je dois entrer dans les détails historiques que sa conduite me fournira. Mais auparavant, je vais designer quelques obstacles , les plus ordinaires, dans nos mœurs , au premier des devoirs de toute Femme mariée.

L'on n'élève pas ses Enfans, parce qu'on donne son temps aux plaisirs ; parce qu'on n'aime pas son Mari ; parce que des Mères , à qui leurs Enfans sont étrangers aussitôt qu'ils sont nés ; les revoient avec une indifférence , qui devient réciproque ; parce que les Femmes s'occupent de leur beauté , d'intrigues galantes ; de bagatelles, &c. Madame De-Combleval suit une conduite entièrement différente ; son temps est utilement employé ; elle aime son Mari ; son Fils lui est doublement cher, & par cette raison , & parce qu'elle ne l'a jamais perdu de vue , qu'il lui est attaché , qu'elle en est chérie. Félicité recherche la plus élégante propreté , tout est charmant sur elle ; mais sans apprêts ; sa toilette ne dure que le temps de s'habiller : l'écueil le plus dangereux , la ga-

(*) *Leve sit, quod bene servit onus.* Ovid.

lanterrie, est nul pour elle; parceque son cœur s'est épuisé pour son Mari. Toutes les Femmes de sa société ne lui ressembleront pas il faut une victime au monstre de l'Infidélité.

CHAPITRE Ij.

Écueil.

L'ÂGE de faire de fortes passions, & de les éprouver, n'est pas toujours pour les Femmes, celui de la première beauté; d'autres attraits succèdent à l'éblouissant éclat des fleurs de la jeunesse. Quoi de plus touchant qu'une Mère-de-Famille, sage, honnête, belle encore, entourée d'Enfans aimables, envers qu'il la sensibilité de son cœur s'exerce à tout-moment! voyez-la, gouvernant sa Famille avec autant de dignité, que de prudence & de bonté: votre cœur s'émeut; une secrète envie d'être l'homme auquel le sien s'attache s'y glisse malgré vous: tel qui n'a succombé de sa vie au charme de la beauté; que l'ivresse de la jouissance a tenté faiblement, ne peut résister quelquefois au desir déguisé d'être l'Époux d'une Mère-de-Famille, qu'il admire; & comme ce souhait est l'impossible, sans

le savoir , celui qui l'a formé devient Amant. C'est alors que les Femmes ont à soutenir les plus dangereuses attaques : Elles ont acquis plus de liberté ; l'on en prend davantage avec elles , & l'on ne craint pas de les effaroucher comme une Jeune-Fille : l'Amour se présente d'ailleurs sous le masque de l'amitié ; c'est l'Intime du Maître de la maison ; le confident des affaires domestiques ; les entretiens sont avec lui sans conséquence ; il se rend aimable sans qu'on lui soupçonne de vues ; on l'aime déjà soi-même , qu'on ne se doute pas encore qu'il puisse l'être.

Madame De-Combleval eut à subir ce genre d'attaque. Un des Confrères de son Mari , garçon , & qui s'était étroitement lié avec eux , ressentit pour elle la plus violente passion. Il fut long-temps sans ôser la montrer ; mais enfin il parla. Félicité fit semblant de ne pas l'entendre ; elle se hâta d'aler consulter son Amie & madame De-Luffanville. Ces Dames ne crurent pas qu'elle dût se gendарmer , & laisser paraître le moindre changement dans sa conduite , si ce n'est qu'elle cesserait de contraindre sa tendresse pour son Mari devant l'homme en question , & qu'elle irait jusqu'à se permettre toutes les

caresses qui peuvent être vues par un tiers. Ce tempérament produisit son effet : rarement l'amour illicite peut tenir contre le légitime ; ce dernier effraie l'autre ; le fait rougir de lui-même ; au lieu que la mesintelligence lui sert d'aliment, & l'encourage jusqu'à l'audace.

Il n'en fut pas de même de madame Laurens, belle-sœur de madame De-Cuperville : elle ne put résister à la séduction. Cette Infortunée se cacha de ses Amies, & se déguisait à elle-même le penchant de son cœur. Cependant elle laissait l'amour s'y fortifier insensiblement, jusqu'à ce qu'il y régnât en despote : pour lors elle voulut s'y opposer. J'anticiperai sur l'ordre des événemens, pour rendre compte des tristes effets de cette passion.

On a parlé de M. Colleter, l'ami de M. De-Cuperville : ce Jeune-homme ne se maria pas, & la vie célibataire fut la source de son égarement. Il devint amoureux de madame Laurens, qui ne put vaincre le goût qu'il lui fut inspirer. Séduite par son penchant secret, elle ne vit d'abord dans leur liaison, qu'un amusement permis ; l'Ami de M. Laurens, de toute la Famille pouvait être le sien : mais bientôt elle sentit qu'il lui manquait quelque

chose dès qu'il était absent. Colletet , peut-être encore plus épris , ne laissait échapper aucune occasion de se trouver avec elle ; il ne manquait à sa tendresse que d'être légitime ; le respect , le dévouement l'accompagnaient ; & chaque jour , il s'enflamait davantage ; beauté , mérite , vertu , bonté , candeur , talens , voila ce qu'il trouve réuni dans l'objet qui le captive : mais son attachement , sans qu'il s'en doute , a pour terme l'anéantissement de ce qu'il révère. L'amour , cette source des vertus & des vices , les aveugla tous-deux en même-temps. D'abord les regards ; ensuite les soupirs , quelques serremens de mains annoncèrent le desir : sans doute on en eût horreur ; il falait rompre alors ; mais bientôt la vue de l'objet aimé ne familiarisa que trop facilement avec ce desir criminel. L'occasion seconda ; le péril devint extrême , & l'on ne put y résister.... La première faute fut suivie de la plus vive douleur ; on l'effaça presque dans l'abondance de ses larmes : cependant huit jours après , tout en venant de se promettre plus d'empire sur soi même , on succombe encore.

Ce ne fut plus ensuite qu'une continuité de rechutes & de regrets La trop grande

intimité frappa le Mari ; lui déplut ; il le dit, l'on se troubla. L'Épouse, qui jusqu'à son avilissement, montrait une noble fierté, cacha ses démarches, eut recours aux petits stratagèmes, devint fausse, basse, à force d'employer le déguisement : elle mentir par ses discours, par son air, par l'attachement qu'elle s'efforçait de témoigner à son Mari. Cette nouvelle conduite effraya plus d'une fois l'Infortunée qui s'égarait, mais la passion l'emporta.

M. Laurens s'était tranquilisé depuis qu'on se voyait moins. Il eut alors occasion de faire un voyage qui devait durer six mois : l'éducation de ses Enfans exigeait qu'il laissât son Épouse à Paris. Il la recommanda tant à sa Sœur qu'à mesdames De-Combleval, De-Vorterre, & De-Luffanville; mais il n'eut pas assez de confiance dans la première, pour lui donner à comprendre clairement le sujet de ses craintes. Dès qu'il fut parti, ces quatre Dames ne quittèrent plus leur Amie: cette dernière, de son côté, se trouvait beaucoup moins gênée par elles, que par son Mari: elle porta la faiblesse, ou plutôt l'indignité, jusqu'à permettre que son Amant passât des nuits avec elle. Ce criminel commerce produisit l'effet auquel on

aurait dû s'attendre, si le panchant n'avait aveuglé ; madame Laurens s'aperçut qu'elle devenait grosse. Quels furent son embarras & sa douleur ! les regards de ses Domestiques, les innocentes caresses de ses Enfans sur-tout, la font rougir ; les soins, les tendres inquiétudes de ses Amies lui deviennent à charge ; elle n'ose s'ouvrir à pas une d'elles. Dans le même-tems, Colletet, appelé par des affaires de Famille, est obligé de s'absenter pour quelques semaines. L'Amour était alors à son comble, dans le cœur de l'Infortunée ; chaque jour elle écrit à Colletet, & reçoit de ses nouvelles. Aucun Domestique n'est dans sa confiance ; elle fort elle-même à pied, met ses Lettres à la poste, & retire celles de son Amant.

Un soir, à l'entrée de la rue *Plâtrière* (qui conduit à la grande-poste) elle fut insultée par trois Libertins, qui la prirent pour quelqu'une de ces viles Créatures, que l'on est forcé de tolérer dans les grandes Villes. Les expressions ordinaires à ces sortes de Gens la firent frissonner : deux la prennent chacun par un bras, le troisième la pousse par derrière ; ils l'emmènent, en jurant qu'ils ne la quitteront pas qu'elle ne les ait conduit chés elle

(*) Madame Laurens prend avec eux le ton qui lui convenait , & les menace de les faire arrêter : mais les desirs qu'excitait sa beauté sont plus puissans que ses discours. Il se trouvait un mauvais-lieu vis-à-vis ; ils la portent dans cette maison ; ses cris , loin d'engager à la secourir , n'excitent que le rire du mépris ; l'on ne pouvait croire qu'une Femme mise comme elle l'était , ne fût pas ce que les Jeunes-gens imaginaient. Cependant elle se débatait dans l'escalier , & lorsqu'elle fut dans la chambre ; elle se trouva mal. Revenue à elle-même , elle se nomma ; les jeunes Libertins , persuadés par ce qu'elle leur dit , par son air , ce ton qu'une Prostituée ne peut se donner , furent épouvantés d'avoir traité de la sorte une Femme honnête ; ils sortent avec précipitation ; la Directrice du lieu de débauche , se jète en tremblant à ses genoux , en la suppliant de ne pas la perdre , pour un attentat dont elle n'est pas complice. Madame Laurens se sentait indisposée ; elle envoya cette Femme prendre la Lettre de son Amant ,

(*) Les *Filles-de-joie* refusent ordinairement les hommes lorsqu'ils sont plusieurs ; c'est par cette raison que la résistance de cette Dame ne les surprenait pas.

& porter celle qu'elle lui écrivait : elle eut encore la force de lire : mais de fréquentes faiblesses lui fesant soupçonner qu'elle s'était blessée en se défendant , elle envoya chercher une chaise, afin de ne pas rester plus long temps dans l'endroit infâme où elle a l'horreur de se voir. Elle arriva chés elle mourante ; les Gens de la maison , qui la virent rentrer à pareille heure , ne savaient que penser ; mais leur étonnement augmenta bien davantage par ce que leur dirent les Porteurs, du lieu d'où venait leur Maitresse ; quelques uns l'attribuèrent à la charité, d'autres ôsèrent concevoir des soupçons dignes d'une âme servile. En sortant , l'Infortunée pensait être si peu de temps dehors ; qu'elle avait laissé chés elle madame De-Combleval ; cette Amie , sans s'informer du sujet de la démarche mystérieuse , fit précipiter les secours ; mais tout fut inutile , quoique la Malade, effrayée d'une mort prochaine, eût pris sur elle de lui tout avouer : Elle expira dans ses bras ; madame De-Combleval avait seule le secret, qu'elle aurait fidèlement gardé , même avec M. Laurens & sa Sœur De-Vorterre , si la nécessité de détruire d'odieuses , d'infamantes imputations , que le discours des Porteurs a-

vait occasionnées, ne l'eût obligée de leur découvrir la vérité. Ce fut par cette raison qu'elle écrivit à Colletet une Lettre, où les reproches sanglans & les avis nécessaires pour sa sûreté, vu la colere de M. Laurens, étaient si bien mêlés aux consolations, qu'ils le firent fondre en larmes, & le rendirent pour tout le reste de sa vie un homme exemplaire. Il se maria quelque temps après, voyant que M. Laurens refusait le don de sa fortune, qu'il voulait assurer à sa petite Famille. J'ajoute que madame De Combleval, malgré son zèle, ne put se consacrer comme elle l'aurait voulu, à l'éducation des quatre Enfans de sa malheureuse Amie; ils auront Eulalie pour Gouvernante, & madame Devorterre leur servira de seconde Mère, jusqu'à ce qu'ils soient établis. Je remets au *Chapitre lix*, & suivans, les autres détails qui les concernent.

C H A P I T R E *liij.*

Les Enfans.

JE vais les passer tous en revue. Le jeune Darichemont & sa Cousine n'ont besoin que d'encouragemens; il ne leur faut ni réprimandes, ni corrections; timides tous-

deux, malgré leur pétulance, elles les effaroucheraient : il faut manier adroitement en eux ce sentiment qu'on nomme *orgueil* ; c'est à la chaleur douce qu'il met dans l'âme, que les vertus doivent leur développement : cette passion est dans tous-deux si délicate, qu'on ne saurait y toucher, par l'humiliation ou la *honte*, sans étouffer l'aliment de la vertu même. Heureux les Parens qui cultivent de tels caractères ! S'ils exigent beaucoup de soins, les succès les plus flatteurs dédommagent amplement du travail & de la peine qu'ils donnent ; c'est un ouvrage d'un métal précieux, dont la façon double la valeur.

Le jeune Durichemont, fils de M. & madame De-Combleval, a des défauts, & la petite Lucile-Félicité, sa Cousine, n'en est pas exempte : la sage Institutrice est loin de les tolérer dans l'un & dans l'autre, mais elle a grand soin de ne pas exposer ses Élèves à rougir entr'eux : c'est-là, selon elle, la raison pour laquelle l' amour de passion ne peut naître entre ceux qui se voient toujours, & ce qui fait qu'il s'éteint si vite entre les nouveaux Époux ; ils voient les défauts l'un de l'autre ; le Mari n'a que trop souvent à rougir de ceux de sa Femme, & cette dernière de ceux

de son Mari ; dès que ce sentiment de honte s'est une fois élevé dans le cœur, l'Objet qui l'a causé perd tout son prix ; l'admiration, cette inséparable compagne de la préférence, s'éclipse aussitôt, & l'Amour dont elle est le guide, s'égare & ne revient plus. Félicité reprend toujours ses Enfans en particulier ; mais s'ils ont fait quelque action digne de louange, elle la récompense lorsqu'ils sont ensemble. Elle inspire de bonne-heure à la petite Lucile la crainte de se dégrader aux yeux de son Cousin, par les fautes les plus légères ; à son Fils, elle lui fait sentir qu'il doit, par un mérite éclatant, par ses progrès dans les sciences à sa portée, exciter l'attention de mademoiselle De-Vorterre, & la forcer de convenir qu'il l'emporte sur tous les Jeunes-gens qu'elle pourrait avoir occasion de comparer à lui.

Ce premier pas fait, madame De-Combleval, de concert avec madame De-Vorterre & leurs Amies, régla les premières études de ses Élèves ; car Durichemont devait rester long-temps entre les mains des Femmes, afin d'y prendre cette candeur, cette aménité que la meilleure éducation par les hommes ne donne qu'imparfaitement. La première science fut celle

des Mœurs. Les leçons & l'exemple sont à l'unisson pour rendre bons les jeunes Élèves : Durichemont est plein de feu ; la beauté des grandes actions fait une si vive impression sur lui , que si vous lui lisez quelque trait héroïque , quelque acte de générosité , de grandeur-d'âme , &c , il n'est pas rare de le voir se précipiter sur le Livre & le baiser. Il aime par conséquent l'humanité ; sa Mère a su la lui rendre si chère & si respectable , qu'il se prive souvent du nécessaire , & se cache pour en soulager les Infortunés qui l'approchent ; car on a soin qu'ils les voye , & qu'ils puissent l'aborder librement.

Lucile-Félicité possède les mêmes qualités dans un degré plus apparent : madame De-Combleval n'en conclut pas que sa Nièce vaut mieux que son Fils ; elle fait que les deux sexes ne suivent que trop souvent une route opposée : la Fille ordinairement est bonne, douce, obligeante jusqu'à vingt-cinq ans ; la Femme, communément, est impudente , acariâtre , méchante, depuis trente jusqu'à la vieillesse. L'homme commence par l'étourderie , l'inconduite ; & finit souvent par la prudence , la pratique des vertus sociales ().

(*) La raison de cette différence n'est pas dans

Mais la sage Institutrice met à-profit les heureuses dispositions; elle les étaye comme des plantes tendres, délicates; les préserve de la contagion du mauvais exemple, & des discours dangereux.

Les Enfans de M. & madame De-Cuperville ne ressemblent en rien à ces deux premiers: aussi la conduite que l'on tient avec eux, par les conseils de madame De-Combleval, est-elle absolument différente. Le petit De-Cuperville est hardi, mutin; Lucie, sa Sœur, est fournoise, dissimulée, querelleuse. Ceux de madame Laurens, sa bellesœur, ont une bonté forte, un panchant à se laisser duper, qui vient d'une indolence de caractère & d'un manque de sentir. Quant au jeune De-Lusfanville & sa Sœur, ils ressemblent assés à Durichemont & à Lucile. Avec tous ces Enfans, qui sont au nombre de dix (sans compter ceux d'Eulalie qui étaient avec eux) on prit une conduite, on suivit un régime convenable au caractère de chacun d'eux. Le petit De-Cuperville fut intimidé; l'on employa quelquefois le châtiment; c'est-à-dire, les privations, la

le physique, elle est dans le moral: la Femme assujétie par le Mariage, devient méchante, comme tous les êtres impuissans.

résistance des objets insensibles ; on lui faisait rencontrer dans toutes ses démarches & ses fantaisies déraisonnables , des obstacles qu'il ne pût surmonter , ou des peines qui surpassassent le plaisir que leur satisfaction aurait pu lui procurer : en-même-temps on lui donnait l'exemple d'une conduite opposée à la sienne, soit par Durichemont, soit par De-Luffanville, à laquelle tout succédait le plus heureusement du monde : les discours, quoiqu'ils fussent indirects, avaient le même but. A l'égard de Lucie, on mit-en-usage tous les moyens secrets pour la démasquer , pour la pénétrer ; l'on y réussissait aisément , & l'on disait ensuite tout-haut devant elle ce qu'on pensait sur son compte : on vantait la douceur, la franchise, & les autres vertus, de la manière dont elles sont propres aux Femmes , &c.

Avec les deux Garçons & les deux Filles de M. Laurens, dont le caractère est mort, on emploie les stimulans ; on les aiguillonne ; l'on tâche de remuer ces eaux stagnantes , & de donner du ressort à leur âme engourdie ; c'est pour eux que l'émulation devient nécessaire ; on les harcèle , on les excite sans les fatiguer , sans les rebuter.... Mais je finis bien vite ce Cha-

pitre des Enfans , capables de faire bâiller nos Petites-Maitresses , & je passe aux Avantures : Ces jeunes Personnages vont tous en faire naître , chacun suivant leur caractère.

CHAPITRE liij.

Le Glorieux.

LA perte qu'ont faite les quatre Amies dans madame Laurens, les rendit plus sérieuses & plus retirées ; elles se consacrèrent tout-à-fait à l'éducation de leurs Enfans : les Maîtres de Langues , de Mathématiques , de Chant & de Danse , n'étaient que des seconds. Cependant elles avaient soin que l'éducation par les Femmes ne fût qu'adoucir les mœurs de leurs Fils , sans les amolir. La timide Félicité devint une courageuse Spartiate, lorsqu'il le falut. Jetons d'abord un coup-d'œil sur les effets qu'eurent ses soins à l'égard du jeune Durichemont.

On se souvient du caractère de cet Enfant , il aime à briller ; on le conduit en lui montrant la gloire ; la honte est un monstre horrible pour lui, dont il ne peut supporter l'idée. Il a grandi : jusqu'à l'âge où les aîles de la raison seront assez fortes

pour soutenir l'homme, on ne fait qu'en-
trevoir ses inclinations; il est docile au-
tant qu'on le veut: mais lorsqu'une fois
il s'est essayé; qu'il a senti qu'il peut s'é-
lever par lui-même, il change tout-à-
coup, & devient confiant en sa capacité,
jusqu'à la présomption, à la témérité.
C'est ce que nos Anciens avaient senti,
lorsqu'ils s'efforçaient de retenir leurs
Jeunes-gens si longtemps dans la dépen-
dance & le manque d'usage; qu'ils les é-
loignaient des sociétés & du commerce
du monde; ils voulaient que la raison for-
mée ne craignît point de culbute après
l'effort: Pour y réussir, ils prescrivaient à
la Jeunesse un respectueux silence, même
après qu'ils lui avaient permis de les ac-
compagner dans les cercles de leurs A-
mis: par ce moyen, on apprenait avant de
parler, & des Enfans *sotement spirituels*
n'étourdissaient pas, comme aujourd'hui,
les hommes sensés, par un babil ridicule.

Le jeune Durichemont a senti sa rai-
son: à cette époque, sa Mère prend à son
égard une autre manière, un autre lan-
gage; elle lui fait entendre qu'il doit un
jour être sa gloire & son appui: mais en-
même-temps, elle lui montre tout ce qui
lui manque; elle l'excite au travail, &

tâche que de lui-même il s'occupe si fortement, que tout le feu des passions naissantes se consume à nourrir le courage nécessaire pour l'étude & l'acquiescement des connaissances en tout genre. Elle réussit. Bientôt le Jeune-homme, emporté par son ardeur, connaît tout ce qu'enseignent les Livres, & les Maîtres casaniers; la sphère de ses idées s'est étendue; il demande à voyager, pour recevoir des leçons vivantes, par les objets eux-mêmes: mais on ne lui permettra de parcourir que les différentes Provinces de France; les Pays étrangers ne sont vus avec fruit que dans l'âge mûr.

Messieurs De-Combleval & De-Vor-
terre conduisirent le Jeune-homme; ils
partirent au Printemps, & commencèrent
par les Provinces du Nord. Le Père de
Lucile-Félicité désirait depuis longtemps
de former à sa manière son Gendre fu-
tur: mais un mot de madame De-Com-
bleval, de cette Mère tendre, adorée, dé-
truisait toutes ses insinuations. Il n'en sera
plus de même, lorsque l'Enfant va se trou-
ver loin d'elle; sous prétexte d'en faire un
homme, son Oncle voudra peut-être le
livrer sans défense à l'attaque tumultueuse
des passions. A-la-vérité, M. De-Comble-

val ne pense pas tout-à-fait comme son Beaufrère; mais avec un autre Élève, l'Oncle cominode serait seul écouté. D'ailleurs, ce n'est plus avec une société choisie que se trouve Durichemont; il voit les vices provinciaux presque sans déguisement; il est d'abord surpris; l'horreur succède; mais ce dernier sentiment s'affaiblit à la longue, & le Jeune-homme se dit: — *Telle est donc l'humanité!* — Dès-lors il commence à se regarder comme un petit prodige de vertu, bien au-dessus des faibles humains. La Religion Chrétienne dit que l'orgueil perdit l'homme: Rien de plus naturel & de plus vrai que ce principe; dès que nous nous estimons au-dessus des autres, que nous croyons notre excellence à son comble, nécessairement nous devons nous relâcher; *Les mœurs, a dit quelqu'un, sont un collier de perles fines; on est longtemps à l'assembler, mais ôtez le nœud, il se défile en un instant.*

En très-peu de temps Durichemont se mit à l'unisson des modèles qui l'avaient épouventé d'abord. M. De-Vorterre dit qu'il s'est formé promptement; M. De-Combleval trouve le changement trop subit, & craint qu'une course si rapide

ne soit pas facilement arrêtée au but. L'on était pour lors à Dijon: comme je l'ai fait entendre, l'on vient auparavant de visiter la Normandie, la Bretagne; l'on est revenu par l'Anjou, la Touraine, l'Orléanais, le Berri, la Bourgogne. Aucun Objet n'avait encore ému le cœur du jeune Élève; car depuis quelques années, il ne voyait que rarement sa Cousine: il ignorait parfaitement qu'elle lui fût destinée; il l'admirait, il la préférait même, parce qu'elle était belle; mais il ne connaissait pas son mérite acquis depuis leur première enfance; & c'était une des attentions de madame De-Combleval, afin que Lucile fût un jour un Objet absolument neuf pour son Amant. On séjourna quelque temps à Dijon. Quelle sera la Beauté qui portera le premier trouble dans ses sens? J'hésite à le dire . . . ce fut une des Servantes de l'hôtellerie.

Représentez-vous une jeune Francoise d'environ dix-huit ans, faite au tour, une gorge comme l'ont ordinairement les Filles de ces Pays, propre à servir de coussin à l'Amour; de beaux cheveux cendrés, des yeux agaçans, quoique pleins de langueur; un teint de roses & de lis, & sur-tout cet air de propreté, que

semble inspirer la Ville où l'on est : telle était la jolie Fanchonnette. Durichemont fut frappé de sa grâce, de sa vivacité, de son charmant sourire ; le son harmonieux de sa voix agita son cœur. Dès qu'il l'entend quelque part, s'il est libre, il vole auprès d'elle, il ne se trouve bien qu'avec elle. Supposez la convenance des conditions, c'est un amour honnête qui va se développer : mais on fait que les Jeunes-gens ne s'éprennent d'un amour platonique, que lorsqu'ils y sont forcés par les égards, & par une certaine révérence qu'exigent leurs Égales ; ils ne peuvent avoir tout cela pour les Filles, que la différence de condition met audessous d'eux. Et c'est la raison pour laquelle tant de Jeunes-gens donnent les prémices de leur tendresse, soit à des Grisettes, soit à des Femmes de moyenne-virtu. Notre jeune Amoureux n'est plus tranquille ; il ne peut tenir en place ; son sommeil est agité, les desirs tumultueux le tourmentent, & l'emportent hors de lui-même. Un jour il se trouve seul avec Fanchonnette, qui fesait les lits ; il s'approche timidement, lui prend la main, lui dit des douceurs : la Jeune-fille est d'un Pays où les Femmes ne sont pas sévères ; celui qui la loue, qui
la

la careffe, est beau comme l'Amour, elle a déjà remarqué son attention pour elle; Fanchonnette répond aux cajoleries de son jeune Amant; elle avoue qu'il lui plaît, qu'elle lui donnerait son cœur avec bien du plaisir. Quelques libertés sur la plus belle gorge succèdent à ces aveux: Durichemont éprouve une ardeur inconnue; ses desirs vont jusqu'à l'emportement: mais il est sans expérience, ainsi que sa jeune Maitresse, qui n'a jamais eu à se défendre que des grossières attaques de Marchands forains. Il la presse. Mais je m'interdis une peinture, qui loin de faire sentir la faute du Jeune-homme, & d'indigner contre sa témérité, l'excuserait peut-être. . . . La sensible Fanchonnette, tandis que ses appas sont au pillage, ne se possède plus; faite pour goûter le plaisir, autant que pour le donner complet, elle éprouve la première commotion de l'amour; la volupté vient clore ses yeux; elle pousse quelques soupirs entrecoupés, & reste sans mouvement dans les bras du petit Lutin, qui redoublait ses entreprises. Dans cet instant la voix bruyante de M. De Vorterre vient effrayer les jeunes Amans. Ils eurent pourtant le loisir de se remettre; mais ils n'étaient pas

assés habiles pour que l'Oncle en les abordant , n'entrevît pas quelque trace de la scène qui venait de se passer ; il la crut même plus essentielle qu'elle n'était : il sortit sur-le-champ , en riant de tout son cœur, Il est trop de Parens qui pensent ainsi : dès que leurs Enfans ne font pas de ces échappées qu'une sorte de proportion de naissance , rend de conséquence pour la fortune , ils en rient. Quelle inhumanité !

Le risque d'être surpris, qu'ils venaient de courir , les rendit plus circonspects : on s'aimait ; les premières caresses avaient mis en goût ; l'on convint , à la hâte , des précautions à prendre. Durichemont couchait dans la chambre de son Père ; mais elle était vaste , & les deux lits éloignés ; la porte s'ouvrait aisément , & l'on pouvait sortir sans être entendu : le Jeune-homme fut amoureusement reçu dans les bras de la jolie Fanchonète. Quinze jours (ou plutôt quinze nuits) de bonheur s'étaient rapidement écoulées, lorsqu'on annonça le départ ; on doit se rendre à Lyon. Les deux Amans n'avaient pas encore songé qu'il faudrait se quitter ; ils demeurent immobiles de douleur à cette nouvelle. Mais l'invention n'abandonna pas Fanchonète ; son Amant avait de l'argent ;

elle lui proposa de le suivre habillée en homme; elle logerait dans les mêmes auberges, où de temps-en-temps le hasard pourrait leur procurer quelques nuits comme celles qu'ils avaient passées. Tout alla d'abord à-merveilles; les deux Amans trouvèrent plus d'une fois le moyen de se réunir. Mais il était bien difficile que cette intrigue fût longtemps secrète pour M. De-Vorterre. Le premier indice qu'il en eut, c'est que son Neveu ne regrettait pas la Ville que l'on vient de quitter, comme il arrive toujours, lorsqu'on y laisse l'Objet de sa passion: ensuite il observa, que souvent il regardait derrière la chaise, & que la satisfaction se peignait dans ses yeux, quand il en apercevait une autre; & cette autre chaise, on la voyait tous les jours à la même distance; sans que le Voyageur qu'elle conduisait se montrât jamais à la couchée, ni durant les fréquens séjours. —Mon Ami, dit un jour en riant M. De-Vorterre à son Neveu; je ne te ferais pas un crime d'une aventure, mais je ne voudrais pas qu'elle fût tenace; c'est un avis dont je t'avertis de profiter d'orenavant—. Le Jeune-homme confus, sentit que son Oncle l'avait pénétré: mais il n'eût garde de suivre le con-

seil à la lettre , quoique M. De-Vorterre le répêât une autrefois , avec quelque sévérité ; le parti qu'il prit , ce fut de faire tenir la voiture de Fachonète toujours hors de vue.

Je passerai tous les détails durant le reste de la tournée , qui se termina vers la fin de l'automne. Dès qu'ils furent à Paris , madame De-Combleval donna toute son attention à son Fils : elle le trouva très-changé : l'Amour avait sérieusé son caractère ; il était devenu plus grâve , & dédaignait les bagatelles (c'est un des effets de cette passion sur toutes les âmes bien-faites). Il ne lui parut pas moins tendre pour elle ; mais il était plus réservé. La jeune Lucile avait été mise chés madame De-Luffanville , quelques jours avant l'arrivée de son Cousin , qui ne devait pas aler dans cette maison (*) ; l'on voulait qu'il fût deux années sans voir mademoiselle De - Vorterre : Durichemont n'en demanda pas des nouvelles avec autant d'empressement qu'on s'y at-

(*) On avait un double motif , pour tenir quelque temps cette Jeune-personne hors de la maison paternelle ; c'est que les qualités de l'esprit & du cœur des hommes , ressemblent assés aux arbres de pepinière , qui deviennent beaucoup plus beaux , lorsqu'ils sont transplantés , le second terrain fut-il inférieur.

tendait, il parut quelquefois pensif, rêveur. Au bout de deux mois, madame De-Combleval ayant pourvu son Aimée très-avantageusement, il lui fit proposer de prendre Fanchonète, qu'on vanta comme une Jeune-Fille très aimable, & fort adroite. Ce fut la Couturière de madame De-Combleval qui la présenta; le Jeune-homme avait placé Fanchonète chés cette Femme, pour lui donner le goût & la familiariser avec les ajustemens des Villes: l'envie de plaire à son Amant lui fit faire des progrès rapides dans l'art de la parure; elle apprit en même-temps à coïser, & tous les détails pour la place qu'il lui destinait.

Lorsque Fanchonète parut chés madame De-Combleval, elle n'était plus reconnaissable pour ceux qui ne l'avaient vue qu'avec les habits de sa Province; mais elle n'en est que plus charmante; elle fit la conquête de la Mère & de son Amie, comme elle avait fait celle du Jeune-homme. On n'en sera pas surpris, si l'on veut considérer, que les égaremens de l'amour, lorsqu'il ne dégénère pas en débauche, sont les seuls qui s'accordent avec les principes d'une bonne éducation, soit antérieure, soit actuelle: Duriche.

mont cédaît à la douceur de son penchant ; mais il s'attachait à former le cœur de son Amante ; & comme il était passionément aimé , il y réussissait. Fanchonète devint en peu de temps la favorite de madame De-Combleval : & ce qui va surprendre, c'est qu'à mesure qu'elle fut plus aimée de la Mère , la passion criminelle pour le Fils changeait de nature , & devenait un honnête attachement. Elle n'avait pu se résoudre , depuis son entrée dans la maison , à lui donner une seule nuit ; c'était un abus de confiance dont elle se sentit incapable. Mais il était trop tard. Cependant , avant qu'elle eût des indices certaines de sa grossesse , elle avait formé la résolution de s'ouvrir à sa Protectrice. Un matin , elle entre dans son appartement : madame De-Combleval était encore au lit ; elle tend la main à Fanchonète , suivant sa coutume , d'un air plein de bonté. La Jeune-fille se met à genoux , & baise cette main en soupirant. — Qu'as-tu , ma Fille , lui dit sa Maîtresse — ? Alors Fanchonète fit en rougissant un fidèle aveu de tout ce qui s'était passé depuis six mois , entr'elle & le jeune Durichemont ; elle y ajouta ses dernières résolutions , & le parti qu'elle avait pris

de mettre fin à cette intrigue. L'on imaginera ce que pensait une Mère sensible durant ce récit intéressant. Elle avait relevé Fanchonète, & l'avait fait asseoir sur son lit. Lorsque cette Fille eut achevé, madame De-Combleval lui fit quelques caresses; ensuite, elle lui mit sous les yeux les suites funestes que sa conduite imprudente & coupable pouvait avoir, tant pour elle que pour son Amant. — Le ciel t'a garantie de celles qui te regardent, ma chère Enfant, continua-t-elle, puisque tu viens de remporter une si belle victoire....

— Ah ! Madame ! interrompit Fanchonète, chacune des bontés que vous aviez pour moi, me faisait faire un pas pour rentrer dans mon devoir ; c'est à vous seule qu'en est le mérite—. Madame De-Combleval s'attendrit : cette adorable Mère-de-famille ne vit plus dans sa Femme-de-chambre qu'un excellent Sujet, dont elle était aimée, qu'il fallait aider, & plutôt récompenser que punir.

Cependant, madame De-Combleval se représente avec chagrin ce petit écart de son Fils ; elle a perdu cette confiance entière & si flatteuse pour une Mère, qu'auparavant il avait toujours eu pour elle ; il a satisfait une passion insatiable, dont l'ha-

bitude devient un besoin, qui peut à-tout-ment entraîner dans des chutes irréparables. Comment faire ? Elle consulte ses Amies & son Mari , sans pourtant leur avouer tout ce qu'elle fait ; l'on se cache entièrement de M. De-Vorterre , dont la morale est trop relâchée. L'avis de M. De-Combleval fut de réprimander vivement son fils. —Eh ! que lui direz vous, reprend madame De-Vorterre ? il n'est pas endurci ; le remords est dans son cœur ; il s'est rendu, sans les combattre, aux raisons de Fanchonète, qui s'imposait la plus grande réserve—? On ne fut pas du sentiment du Père. Celui de madame De-Lussanville fut d'éloigner d'abord Fanchonète , & d'en prendre soin ailleurs ; ensuite de ramener le Jeune-homme par la douceur & des représentations indirectes. Madame De-Cuperville conseilla tout-unîment de montrer Lucile , & de le mettre dans le cas de lui donner sur-le-champ un cœur destiné pour elle. —Oui - dà ! s'écrie madame De - Vorterre ; j'exposerai ma Fille au danger de la concurrence avec une Maitresse jolie, tendre , qui , peut-être , a tout accordé ; à qui l'habitude & le goût du plaisir attachent un Jeune-homme ardent ! oh ! que je n'en ferai

rien. Et si par malheur on échouait dans cette belle tentative?... Si ma Fille était ici, Mesdames, ce serait le temps de l'indifférence, & peut être du dédain : mais je connais Lucile, elle tient plus de sa Tante que de moi ; tendre par caractère, elle pourrait très-bien s'éprendre pour un Ingrat, le laisser voir, & tout gâter—. L'on convint qu'elle avait raison. Il fut décidé que l'on garderait Fanchonère ; que Durichemont verrait cette fille, qu'on aurait soin qui ne fût jamais seule. Madame De Combleval ajouta qu'elle la ferait coucher dans un cabinet qui n'avait d'entrée que par son appartement ; qu'elle étudierait son Fils, pour connaître le moment des Avis, & qu'en attendant, elle se contenterait de les donner indirects, suivant le conseil de madame De-Luffanville.

Quelques jours après la tenue de ce petit Conseil, Fanchonère aborda sa Maîtresse la larme à l'œil, elle lui dit ingénûment tout ce qu'elle éprouvait, & ses doutes sur son état. Madame De Combleval connut aisément, par quelques questions, que la Jeune-fille était enceinte. Elle la consola, lui dit tout ce qu'elle voulait faire pour elle, & de ce moment,

ne la traita plus autrement que comme sa propre Fille. Elle ne changea rien au plan de conduite avec son Fils ; elle défendit seulement à Fanchonète de lui découvrir son état. Mais au-bout de deux mois , la grossesse commençant à devenir apparente, elle voulut soustraire la Jeune-fille à tous les regards. Durichemont surpris de ne plus la voir , fut obligé de s'informer d'elle à sa Mère. — Mon Fils , lui répondit-elle sans balancer , Fanchonète est grosse , & j'ai cru devoir ménager son honneur—. Ces paroles furent comme un coup-de-foudre pour Durichemont. Il balbutia , pour demander où elle était ? —Eh ! par quel motif ? —L'humanité.... —Dites votre devoir. —Ah ! ma Mère ! pardonnez à votre Fils... c'est moi ... je suis l'auteur ... oui , c'est moi—... Il n'acheva pas ; il cacha son visage dans ses mains , & baissa la tête sur les genoux de sa Mère. —Elle me l'a dit, Monsieur , & j'attendais de votre bouche le même aveu. Cette Fille a du mérite ; je l'aime ; son cœur m'est connu.... Comment en a-t-elle agi , à votre égard , depuis son entrée auprès de moi ? —Madame , elle a changé de conduite ; l'influence de cette divine vertu que vous possédez , ne fut jamais iné-

ficace ; elle ne m'a rien accordé. — Elle m'a plus respectée que vous... Vous vous cachiez de moi, Durichemont ; vous trompiez une innocente créature , qui n'a pas vos lumières , votre éducation ; vous l'éloigniez d'un établissement convenable pour elle ; vous la mettiez sur la route du désordre... Que n'auriez-vous pas à vous reprocher, si vous eussiez vu quelque jour, victime du libertinage , l'Infortunée . . . le gibet serait peut-être un moindre malheur pour elle ; l'homicide un crime moins grand pour vous. O mon cher Fils ! . . . — Madame , vous m'éclairez ; je dois réparer ma faute , renoncer aux avantages d'une alliance plus relevée . . . — Dites , mon Ami , qui doit être puni de votre égarement ? — Moi , Madame , moi-seul. — Et de quel droit ôsez-vous en faire retomber la peine sur votre Père , en l'attaquant par l'endroit le plus sensible ? de quel droit ôsez-vous contrarier son projet favori ? affliger votre Oncle , votre Tante , ou plutôt votre seconde Mère ? tous nos Amis ? Vous n'avez guère réfléchi , mon chère — Durichemont fut atterré de ce raisonnement. Ils s'écrie : — O ma Mère ! que ferai-je donc ? — Vous m'en laisserez , mon Fils , réparer le mal que

vous avez fait, & vous ne me seconderez que de la manière que je vous le prescrirai : vous travaillerez à mériter la tendresse que votre Père & ma Sœur ont pour vous : quant à la Mère qui vous aime trop, peut-être ! elle vous a déjà pardonné : mais si vous l'aimez encore, votre faute vous rendra plus circonspect, plus confiant pour elle. Je vous prépare un bonheur dont vous venez de vous rendre indigne... O mon Ami, recouvre ton innocence, & je suis encore la plus heureuse des Mères. — Et comment, comment la recouvrer ! — En prenant des dispositions différentes de celles qui vous ont égaré, mon Fils ; en conservant pour Fanchonète les sentimens de tendre compassion, d'amitié, qu'elle méritera toujours de votre part ; en prenant pour le fruit qu'elle doit mettre au monde, de vraies entrailles de Père ; en le préservant, par les sages précautions qu'on vous suggérera, de tous les desagrémens auxquels sa naissance l'exposerait, si vous le négligiez. Vous vous êtes imposé de grands devoirs ! & telles sont, mon chère Fils, les suites d'un plaisir inconsidéré, que les Loix de la Société réprouvent ; elles mettent dans la nécessité de renoncer à la probité,

que dis-je ? aux sentimens de la Nature , ou de plier toute sa vie sous un pénible fardeau. Préférez ce dernier parti ; plus vous le porterez ce fardeau , plus il s'allégera ; de sorte , qu'à la fin de votre carrière , il sera comme nul , si vous savez en distribuer le poids sur tous vos instans-. Ce discours sage fit une vive impression sur le Jeune-homme, & l'on peut dire que la faute qu'il a faite va contribuer à le rendre meilleur.

Cependant le temps des couches de Fanchonète arrive : Madame De-Combleval voulut que son Fils y fût présent ; & qu'il remplît à l'égard de la Mère & de l'Enfant tous les devoirs de Père & d'Époux : mais dans cette affaire , qui regardait l'honneur d'une Fille , & la satisfaction de madame De-Vorterra, elle crut ne pouvoir user de trop de discrétion avec tout le monde ; on ignora la grossesse & les couches de Fanchonète ; madame De-Combleval la servait elle-même , & n'était secondée que par son Fils. Ce fut une petite Créature , charmante comme sa Mère , en-même-temps qu'elle portait les traits de son Père , que Fanchonète mit au monde : on lui donna le même nom. Je crois devoir prévenir que madame De-

Combleval garda toujours auprès d'elle la jeune Francomtoise, & la traita comme je l'ai dit; que la petite Fanchonète, qui, dans le temps où j'écris cette histoire accomplit sa quinzième année, vient d'épouser le Fils d'Eulalie, qui a dix ans plus qu'elle, & qui par cette raison même lui convient davantage. Je lui destine encore quelques lignes à la fin de cette *dernière Partie*.

L'année qui suivit la naissance de la Fille du jeune Durichemont, fut employée tout entière à l'étude de la Finance, du Commerce & de la Politique; matières qui n'étaient pas trop du goût du Jeune homme; mais il suffit de lui dire, qu'il ne pouvait remplir avec honneur les devoirs de son état, & devenir un Citoyen utile, estimable, qu'en acquérant ces connaissances; il s'y donna tout entier, & devint ce qu'on voulut. Il était dirigé par son Père & son Oncle. Ce travail occupant auquel il se livrait, fut une diversion utile contre les fréquens retours qui le portaient vers Fanchonète. Cette Jeune-fille est embellie, depuis son séjour à la Ville; l'aisance des manières, le bon goût de sa parure avaient doublé ses attraits: ajoutez une certaine langueur touchante, que

la tendresse qu'elle contraignait avait répandu sur sa physionomie. Mais son attention sur elle-même, son attachement pour madame De-Combleval, contribuèrent autant que tout le reste à retenir son Amant dans les bornes convenables. Bientôt il ne sera plus nécessaire d'employer de précautions. C'est ce qu'on doit voir dans le Chapitre suivant, où l'on va s'occuper de mademoiselle De-Vorterre.

CHAPITRE liv.

La Parfaite.

CE titre que je donne à la jeune *Lucile-Félicité*, ne doit pas être pris à la rigueur; il signifie seulement qu'elle est devenue tout ce qu'elle pouvait être, avec un bon caractère, secondé par l'éducation. Je ne m'arrêterai pas aux premières années de son enfance; je dirai seulement qu'on lui fait suivre la route parallèle à celle de son Cousin, mais non pas la même. Ici l'on donne aux grâces quelque chose de ce que l'on ôte aux études sérieuses. Cependant Lucile apprend les deux Langues mortes dont la nôtre est une fille barbare, dans qu'il l'on reconnaît leurs traits, mais défigurés, & l'on y joint l'Allemand,

pour lui donner l'idée d'une Langue dont le génie est différent du Grec & du Latin ; d'une Langue indépendante comme l'ancien Celtique parlé par nos Pères. On croit cette étude nécessaire au parfait développement de son esprit & à la netteté des idées. L'on apprend à la Jeune personne à tout faire avec aisance , à donner à sa voix une intéressante douceur (*) : on lui répète que l'essentiel , pour une Femme de sa condition , c'est d'être bonne , prudente , & de plaire. Voyons maintenant ce que toutes les leçons & l'exemple auront produit.

Lucile a quatorze ans ; elle est chés madame De-Luffanville : on peut dire qu'elle est un modèle de toutes les perfections ; esprit juste , cœur excellent ; humeur douce & liante , santé ferme , sé-

(*) Il y avait chés les Romains des *Maîtres-des-Grâces* , auprès de qui la Jeunesse allait apprendre à plaire. Cet art fut avili dans le temps de la corruption des mœurs , parce qu'il ne servit plus qu'à la débauche ; des Maîtres voluptueux mettaient en pension dans ces maisons leurs jeunes Esclaves des deux sexes , pour les faire ensuite servir à leurs plaisirs : mais dans son origine , l'art de plaire avait un but honnête. Nos Maîtres d'Exercices , de Danse , d'Armes , d'Équitation , &c. n'ont remplacé qu'imparfaitement les *Maîtres des Grâces* , dont se servaient les Romains.

duisante beauté, goût exquis ; elle a tout ce qui peut fixer Celui qui doit l'obtenir pour Femme. On la tient éloignée du jeune Durichemont, mais on lui parle tous les jours de lui : lorsque sa Tante, sa Mère, & madame De-Luffanville aperçurent en elle cette inquiétude, qui manifeste le besoin de remplir le cœur, elles arrêterent ses pensées flottantes sur son Cousin ; on le lui peignit sous le plus beau jour : Lucile s'enflama d'autant plus aisément, qu'elle n'entendait que le bien, & ne voyait rien du mal : (si l'on pouvait accoutumer les Jeunes-filles à prendre une haute idée de Celui qu'on leur destine, & que l'Époux fût ensuite l'entretenir, tous les mariages seraient heureux) : elle aima Durichemont plus tendrement que s'ils se fussent vus ; car ce qu'on nomme tendresse, amour honnête & desintéressé, dépend bien-plus de l'imagination, que des sens extérieurs, il n'est rien de si facile que de faire naître cet amour platonique. Je vais le prouver par une courte digression ; c'est un trait dont je suis témoin.

Deux jeunes Amans, qui vivaient à cinquante lieues l'un de l'autre, se sont éperdûment aimés sans se voir, durant plusieurs années. Leurs Parens se propo-

saient de les unir; la Jeune-personne était à Patis, l'Amant en Bourgogne : on vanta de bonne-heure au dernier le mérite, les grâces de mademoiselle Robert; on l'excitait à remplir ses devoirs, à devancer tous ses Émules dans les clâsses, par l'espoir de se rendre digne de sa jeune Promise; on lui faisait bien entendre, que sans cela, point d'affaires avec les Parens, qui ne voudraient pas entendre parler d'un Gendre ignorant & paresseux : cette conduite produisit des merveilles. D'un autre côté, l'on s'entretenait souvent devant mademoiselle Robert des progrès du jeuneLorris, & l'on se permettait quelquefois de louer sa bonne-mine, mais en passant; parcequ'on le faisait moins pour donner une bâse si fragile au goût de la Jeune-personne, que pour l'empêcher d'en remarquer d'autres, & de se laisser prendre par les agrémens extérieurs. Qu'arriva t-il? les deux Jeunes-gens, mieux servis par leur imagination, qu'ils ne l'eussent été par leurs yeux & par leur esprit, éprouvèrent mutuellement une passion épurée : lorsqu'ils approchèrent du dénouement, on leur permit de s'écrire; nouvelle amorce; leurs Lettres furent charmantes, leur éducation ayant été très-soignée, tous deux

redoublèrent d'efforts pour se rendre plus dignes l'un de l'autre : jamais Jeune-homme ne fut plus rangé ; l'on ne vit jamais de fille plus retenue, plus soumise ; leurs yeux se fermaient naturellement sur tous les Objets qui eussent pu les séduire, sans recommandation de la part des Parens : ces jeunes Amans se disaient : *Il est un Objet qui doit remplir mon cœur , & je n'ai que faire de le chercher ; tout le reste du monde doit m'être indifférent.* Il faut pourtant convenir que cette conduite , pour être efficace , exige que les Parens jouissent de toute la confiance & de l'estime de leurs Enfans ; que ceux-ci les regardent comme leur Dieu visible , qui ne peut ni les tromper, ni l'être ; & pour l'exciter cette confiance , il faut être des modèles de bonté , de tendresse éclairée , de pureté de mœurs. Quand Lorris fut entièrement formé , qu'il fut sur le point de prendre un état , ses Parens le conduisirent à Paris ; mais ils ne descendirent pas chés M. Robert ; ils voulurent que leur Jeune-homme eût auparavant perdu tout ce qui pouvait lui rester du duvet Provincial. Ils le mirent avec goût ; le conduisirent aux Spectacles , aux Promenades ; le Père le mena dans les Caffés où la

Compagnie est la mieux composée ; en un-mot , il lui fit tout voir. Un jour , ils étaient aux *Français* ; l'on donnait *Eugénie & la Fausse Agnès* : le tendre Roman de la première pièce émut prodigieusement Lorris : Dans la loge d'à côté se trouvait une Jeune-personne , d'une figure très-intéressante , dont le cœur devait être sensible , car elle ne contraignait pas de grosses larmes , qu'on voyait briller sur ses joues. Le Jeune-homme ne manqua pas de la remarquer ; il sentit dans son cœur un mouvement inconnu : puis aussitôt se rappelant mademoiselle Robert , il s'efforça de détourner ses yeux & sa pensée de cet Objet séduisant : mais un certain point de conformité l'y ramenait toujours ; l'aimable Robert avait eu la petite-vérole ; on avait écrit aux Parens de Lorris que la beauté de la Jeune-personne loin d'en souffrir , en était devenue plus piquante ; Lorris voit dans celle qu'il admire ce charme inexprimable , qui change un défaut en grâce , & son cœur est plus remué par-là , que par tous les autres attraits. D'un autre côté , la Jeune-fille avait aussi démêlé son Admirateur , & ses timides regards s'étaient quelquefois arrêtés sur lui. Les Parens observaient tout

du coin de l'œil, & dès le lendemain on fit voir à Lorris le portrait de mademoiselle Robert; on montra de même à cette dernière un brasselet pour elle, où l'image de son Amant était enchâssée. — Mais, dit le Jeune-homme, j'ai vu le charmant Original de ce Portrait! hièr, à la Comédie, elle était... c'est elle—! On ne l'éclaircit pas. Mademoiselle Robert dit à-peu-près la même chose. Enfin, ils se virent : l'art des préparations avait augmenté le charme; ils s'adorèrent, & leur union est encore inaltérable. Revenons à la jeune Lucile De-Vorterre.

Elle ne songe qu'avec une douce satisfaction, que son Cousin est l'homme avec lequel elle doit couler ses jours. C'est madame De Combleval qui remplace son Fils dans ce jeune cœur, en attendant que l'Amour vienne le remplir; cette Dame donne tous ses soins à se faire aimer si tendrement, que le premier motif du panchant qu'elle nourrit dans Lucile, soit que Durichemont est son fils. Les trois Amies ne montrent d'abord à leur charmante Élève que les fleurs du mariage. Mademoiselle De-Vorterre voit des Maris attachés, des Épouses contentes, des Mères heureuses; on lui parle souvent de

ce dernier état , on lui vante les plaisirs de l'amour maternel ; & Lucile devient elle-même un objet de comparaison. Enfin , lorsque Durichemont se trouva dans les dispositions où l'on desirait qu'il fût , pour l'unir à sa Cousine, on ramena cette Jeune-personne à la maison paternelle.

Leur première entrevue se fit le soir , à table. Durichemont a de la peine à reconnaître Lucile , dont l'éclat vient de l'éblouir ; la joie ne brille pas sur son visage ; il fut rêveur , distrait , quasi chagrin. Comme il était attentivement observé , rien n'échappa : l'on fut extrêmement surpris. Pour Lucile , la joie de revoir son Amant l'embellit , & lui fait dire les choses les plus agréables & les plus spirituelles. Mais plus elle montre d'esprit, de mérite, & plus Durichemont devient sombre. Il quitta la table de bonne heure, & se retira dans sa chambre. Les jours suivans , il ne changea pas d'humeur , ni de conduite. Il fuyait Lucile ; si l'on parle d'elle , il garde le silence ; un jour même il sourit à madame De Cuperville, qui, de concert avec ses Amies, diminuait le bien qu'on venait d'en dire. Madame De-Combleval étonnée , renferme dans son cœur les craintes que

cette conduite fesait naître ; mais elle redouble d'attention , & ne tarde pas à découvrir que son Fils, loin de haïr Lucile, redoutait aucontraire son trop de perfection. D'après cette connaissance, elle n'hésita pas à s'ouvrir à sa Nièce elle-même.

—Ma chère Fille , lui dit-elle , as-tu vu qu'il te fuyait ? —Mondieu ! je le crains. —Quel motif lui crois-tu ? —Mais un motif qui ne sera guère flatteur pour moi. —Tu te trompes , ma Fille ; je l'ai decouvert ; ton Cousin te croit trop au-dessus de lui par le mérite ; il desespère de l'égalér ; son orgueil souffre de la comparaison qu'il fait lui même ; & comme il ne fait pas clairement quels sont nos projets.... —Il ne fait pas interrompit Lucile avec timidité ? —Non , mon Amie : notre sexe , naturellement tendre , ressemble à ces plantes faibles qu'on nomme *liserons* , il aime à s'attacher ; celui des hommes est tout le contraire, il veut croître dans une liberté pleine. —Ah ! Maman , je comptais que son cœur d'accord avec le mien.... j'espérais une union si tendre.... —Elle le fera , ma Fille : il fait obscurément nos vues , & qu'il peut les suivre librement ; il les secondera ; mais ton bonheur & le sien seront ton

ouvrage : l'homme & la Femme sont peut-être moins essentiellement différens dans le physique, qu'ils ne le sont dans le moral; demander qu'un homme pense comme nous, c'est vouloir l'impossible, & chercher à se rendre malheureuse dans le mariage: le premier-sexe est l'âme des affaires; il gouverne, il commerce, il fait la guerre: le second sexe est l'âme du bonheur; il amuse, il touche, il persuade, il adoucit; il ne tient son empire que de la déterence; il doit avoir, non l'art de le prendre, mais de se le faire accorder: la beauté, ma Fille, n'est pas toujours ce qui le procure, cet empire; la preuve, c'est que les passions que font naître les belles Femmes, ne sont jamais de durée: en voici la raison; lorsqu'un Jeune-homme voit une belle personne, son premier mouvement est l'admiration; mais cette passion ressemble à ces fleurs instantanées, dont le vif éclat ne dure pas un jour; l'admiration veut connaître, & cesse dès qu'elle connaît, elle ne peut subsister avec la familiarité: le second mouvement qu'éprouve le Jeune-homme, c'est la crainte d'être rebuté; pour-lors, il fait sur lui-même un désagréable retour; il se considère, il se compare, & se trouvant inférieur à la Belle,

il cherche à la rabaisser. Jugez, s'il lui sera mal aisé de trouver des défauts, lorsque son orgueil nous épiloguera ? Mais si le Jeune-homme, touché des grâces d'une Laide, s'éprend pour elle, son cœur suit une marche entièrement différente : point de retour humiliant ; il se trouve à sa place, c'est à-dire, dominateur : en tombant aux genoux de sa Laideron ; il se dit secrètement, qu'il lui fait grâce : loin de chercher à lui trouver des défauts, il se déguise ceux qui frappent davantage la vue ; son imagination pare l'idole, elle s'enflâme pour son ouvrage, comme *Pigmalion* pour sa statue ; elle trouve de l'héroïsme dans le dévouement au culte de cette Divinité, qu'elle se peint comme devant être reconnaissante d'une préférence qu'elle n'exige pas, ainsi que la Beauté semble le faire, &c. Ces passions sont longues, par cette raison, & peut être encore parce que les Laides plaisant moins généralement que les Belles, & n'étant pas si fréquemment attaquées, elles conservent bien plus soigneusement leurs conquêtes, s'étudient davantage à se donner le mérite réel, & les grâces factices. Je te communique ces lumières, mon Amie, afin que tu ne comptes point du-tout sur

III Partie,

C

ta beauté pour fixer ton Mari ; c'est bien le filet qui prend les hommes ; mais elle n'est pas le lien propre à les retenir. Cependant j'avouerai que dans le mariage , il est plus avantageux d'être belle que laide ; pourvu que la Belle ne néglige aucun des moyens que la Laideron emploie pour plaire à son Époux : car un Mari ne pense pas sur la beauté de sa Femme , comme pense toujours un Amant avant qu'il soit sûr d'être aimé ; l'Époux est flatté d'un éclat qui fait envier son sort ; & l'Amant craint ce même éclat qui peut lui susciter mille Rivaux ; ou rendre trop fière Celle qu'il veut toucher ; il voudrait, dès qu'une Belle l'a soumis , qu'elle fût moins belle , pour le redevenir davantage lorsqu'elle se sera donnée. Les moyens pour conserver le cœur de l'homme auquel nous sommes unies , sont de deux sortes ; les premiers & les plus faciles sont absolument matériels ; c'est la propreté sur soi , le goût dans la parure ; l'attention à ne jamais porter de ces habits, de ces chaussures qui semblent avachir ; d'éviter tout ce qui rapproche nos deshabillés de ceux de l'autre sexe ; nous devons absolument trancher avec les hommes dans ce qui sert à nous vêtir , dans notre coiffure , &c ; cette dis-

férence est ce qui donne un prix, un charme secret à ce qui sert à notre usage. Il ne faut jamais se rien permettre devant son Mari, qui puisse exciter le dégoût; je voudrais que les hommes pussent ignorer que nous avons des besoins, des infirmités, &c. Il est des circonstances où nous devons les éloigner de nous; une Femme a de temps-en-temps une occasion naturelle de reprendre pour son Mari la conduite que tient une Fille réservée envers tout le monde. Voyons les seconds moyens; ils sont moraux: la douceur de caractère, l'enjouement, la complaisance: il faut cacher aux hommes les maladies de l'âme, comme celles du corps; que jamais il ne nous voient défigurées par la colère; que l'aigreur ne trouble jamais la sérénité de notre visage, & n'ôte au son de la voix sa douce harmonie: une vivacité peut nous échaper; souvent elle nous embellit; mais elle doit avoir de la mignardise, un agréable sourire doit la terminer. Il faut être éclairée, savoir se connaître un-peu dans les arts & dans les sciences, suffisamment pour entendre, & donner à notre Mari le plaisir de s'entretenir avec un être qui sache apprécier ce qu'il dit de bon; assés pour tolérer les sottises qui lui peuvent é-

chaper. Il ne faut ni montrer les goûts des hommes, ni se donner les ridicules façons de certaines Femmes, leur enfantillage, leurs sottes frayeurs; il est bon cependant de ne pas afficher l'intrépidité; c'est un de nos plus sûrs moyens de plaire, de montrer aux hommes que leur présence nous rassure; ils sont faits pour être notre appui, notre force; dans certaines choses, nous sommes ce que nous devons être, en restant fort au-dessous d'eux: *ce qu'on appelle une Femme vertueuse*, dit un Philosophe Anglais, *ferait un homme bien médiocre*. Mais en toutes choses, il faut agir d'après la connaissance que nous avons acquise de leur caractère; la vraie nature, pour une Femme, c'est d'être telle que son Mari la veut. — Ma chère Maman, dit la jeune Lucile, soyez sûre que je ferai tout cela! je crois même l'avoir confusément imaginé. — Je reviens à ton Cousin. Je pense, ma Fille, d'après la connaissance que j'ai de son cœur, qu'il faut l'enhardir avec toi. — Je l'aurais fait déjà; mais ma Mère... vous la connaissez. — Ses motifs sont raisonnables & purs comme son cœur; mais je suis aussi ta Maman. — Oh oui! vous l'êtes, pour mon bonheur, & je vous adore toutes-deux éga-

lement. . . . Ne pourriez-vous pas l'engager à m'ordonner aussi. . . . — Oui , ma chère Fille... que ce respect , cette crainte de manquer à sa Mère , prouvent bien que nous avons réussi ! . . . ma Sœur te donnera ses conseils , ils te seront nécessaires ; elle voit les choses sous un autre point de-vue que moi , qui peut être est le véritable—. En conséquence , madame De-Combleval prévint sa Bellesœur ; madame De-Vorterre ne se rendit que très-difficilement ; mais enfin l'ascendant que son Amie avait sur elle l'emporta : Pour lors elle tient ce discours à sa Fille.

— Tu vas bientôt être mariée , ma chère Enfant : je ne te dissimulerai plus que te marier , c'est te mettre entre les grifes d'une bête féroce ; tout ce qu'il faut tenter, c'est de l'adoucir ; mais jamais tu ne l'apprivoiseras entièrement. Regarde toujours le Mari qu'on va te donner , comme un lion indomptable : il pourra quelquefois te caresser ; mais il ne lui faudra qu'un rien pour exciter sa fureur , & le porter à te déchirer. Tel est notre inévitable sort , ma chère Fille : vois cette douce créature , sa Tante , ou plutôt cette ange , cette intelligence céleste à qui j'ai confié ton éducation ; croirais-tu que son

Mari l'a négligée , trahie; qu'il a vu couler ses larmes sans en être touché ? eh-bien , ce M. De-Combleval qui fut capable de cette barbarie est un des meilleurs Maris que connaisse. Je ne te parlerai pas de ton Père; c'est un honnête-homme , & cependant tu rougirais de le nommer ton Père , si je te racontais tout ce qu'il m'a fait. Juge des autres ! ... Je ne te cacherai pas néanmoins , que j'augure assés bien de mon Neveu : voici sur quoi je me fonde ; il vient d'avoir une inclination pour une fille que je ne te nommerai pas , & je puis dire à sa louange , qu'après en avoir tout obtenu , l'avoir rendue Mère , il n'a pas eu d'indignes procédés à son égard.. — Ah Madame, que m'apprenez-vous ! — Une chose fort simple , ma Fille : j'aime mille fois mieux qu'il ait fait cette escapade avant votre mariage que de la faire après : d'ailleurs , j'en suis charmée par une autre raison encore ; c'est que sachant de bonne-heure ce petit trait , tu n'iras pas te former des idées chimériques de ton bonheur futur; il est bon qu'il soit amer-tumé dans le temps où il devrait être le plus doux; le cœur trop dilaté par le plaisir , avant le mariage , ne s'en flétrit que plus facilement ensuite. Voilà les hom-

mes tels qu'ils sont ; amateurs des sensations agréables , mais ennemis de l'attachement , de la constance , qu'ils regardent comme un esclavage. Pour revenir à l'aventure de ton Cousin, je suis fort contente de lui ; car il a montré des sentimens , de la générosité ; par-dessus tout cela, de la docilité (c'est beaucoup pour un caractère comme le sien); le faux point-d'honneur ne l'a point aveuglé ; nous l'avons vu se rendre, malgré son panchant, aux raisons que sa Mère lui donnait de ne plus s'y livrer. De-plus , je crois être sûre que la manière dont il en agit avec toi , est une suite de la honte qu'il éprouve , de s'être mis au-dessous de sa Compagne par cette aventure. Je voulais qu'il la sentît longtemps cette honte; ma Sœur ne le veut pas ; il faut bien lui sacrifier mes idées.... Ma chère Enfant , mon Amie, écoute une Mère qui met en toi toute la félicité qu'elle espère ; ne compte pas sur le bonheur que l'Amour donne ; fais-t'en d'avance un autre d'un genre différent , & cherche à remplir ton cœur par l'amitié : voilà mademoiselle De-Lussanville ; je lui crois un cœur fait pour le tien : ta Cousine De-Cuperville , & mademoiselle Laurens, trop jeunes pour toi,

viendront en second. Quant à ton Mari ; prends une juste idée de ce qu'il doit être bientôt : s'il est meilleur que nous ne l'espérons , tu l'en chériras davantage : voici l'essenciel , ma Fille ; apprécions les hommes , & ne rendons pas notre bonheur dépendant de ces animaux-là—.

Lucile parut affligée ; mais son jeune cœur la flata , qu'elle saurait s'y prendre si bien , qu'elle ferait une exception à la loi générale. Elle ne se confirma pas moins dans la résolution d'encourager son Cousin. Dès le même jour , dans l'après-dinée , comme on prenait le frais sous une allée couverte , ils se trouvèrent à-portée de n'être pas entendus. Le jeune Durichemont , craignant de trop s'avancer , était retenu dans ses discours : Lucile se familiarise d'autant plus , & lui fait des questions sur les objets naturels qui les environnent. Durichemont se trouve à son aise , il est intarissable sur ces matières : ils sortent de l'allée , & bravent le soleil , pour examiner les plantes du jardin. Les réponses de Lucile font connaître son jugement , & sa facilité ; du premier mot , elle entend tout ce qu'il dit des merveilles de la végétation. Insensiblement la conversation monte jusqu'aux êtres vivans ;

on parle de la Sensibilité , des Passions , des Mœurs. Mademoiselle De-Vorterre nomme l'Amitié , parce qu'elle n'ose encore nommer l'Amour. Durichemont s'étend sur ces deux sentimens délicieux , que l'homme éprouve d'une manière particulière , & beaucoup plus parfaite que les autres animaux , auxquels pourtant le premier n'est pas plus étranger que le second. La peinture qu'il fit de l'Amour montra combien son cœur était fait pour le sentir. Lucile émue, venait de lui donner la main, pour monter sur une terrasse; il presse légèrement cette belle main , en regardant sa Cousine avec intérêt. La Jeune personne, autorisée par ses Parens , crut pouvoir répondre de la même manière. Durichemont surpris, mais enchanté, ne fait s'il veille; il lève les yeux sur Lucile , dont un vif incarnat anime les traits; un agréable & fin sourire exprime la satisfaction qu'elle éprouve. — Ah ! (s'écrie Durichemont , d'une voix entrecoupée) serait-il possible ! ... Non , non , je me ferai trompé. — Sur quoi , répond Lucile , vous êtes-vous trompé ? — Sur vos dispositions, Mademoiselle. — Et que voudriez-vous donc qu'elles fussent ? — Tendres comme les miennes. ... Pardon , ma

belle Cousine , je fais trop que je ne mérite pas.... — Vous êtes tendre pour moi ! — Peut-on vous voir & vous connaître , sans désirer de vous devoir le bonheur ! — Et moi , mon Cousin , ce que je désire le plus au monde , ce serait.... — Daignez achever , & ce mot sera mon arrêt. — Ne me devinez-vous pas ! en faisant votre bonheur , je ferais le mien —. Durichemont tombe à ses genoux : de tendres regards , qu'interrompaient des baisers sur la main qu'on lui laisse , expriment ses sentimens. Cette scène plut à Lucile ; elle laissait échapper des larmes délicieuses. Dans ce moment , la compagnie des Pères & des Mères les rejoignait , sans qu'ils s'en apperçussent. Madame De-Combleval , aussi vivement émue que les jeunes Amans , retient son haleine , & ne veut pas qu'on avance. Mais Lucile jète la vue de son côté , fait lever son Cousin , & vole dans les bras de sa Tante , qui la presse contre sa poitrine , en lui disant mille douceurs. Madame De-Vorsterre elle-même est touchée , & rend de tout son cœur à son Neveu les marques de tendresse qu'il lui prodigue. M. De-Combleval remercie Lucile ; M. De-Vorsterre seul conserve le ton plaisant : — Eh-

bien , t'y voila donc à ton tour , mon pauvre garson , dit-il à son Neveu ! ma-foi , prends-y garde ! ne va pas trop loin , où je t'avertis que tu la payeras chère un jour ; les Femmes sont exigeantes , elles s'imaginent que nous leur devons pendant toute leur vie , le même empressement , que lorsqu'elles sont des Objets tout neufs , & qu'elles jouissaient de l'éclat de leur première beauté ; elles ne veulent pas sentir , que nous ne pouvons pas plus conserver la même ardeur , le même empressement , qu'elles les mêmes attraites : je te parle en Ami , comme tu vois. Cependant rends ma Fille heureuse , tâche-toi bien auparavant : je te conseillerais de faire encore quelques excursions dans le Royaume de *Tendre* , & de n'épouser que lorsque tu seras las de faire des conquêtes... Monsieur & madame De-Luffanville l'interrompirent , par les félicitations qu'ils firent aux jeunes Amans. Pour madame De Cuperville , elle avait un fond de tristesse , depuis la mort de sa Bellesœur , qui la rendait réservée sur les complimens , en pareilles circonstances. L'on quitta bientôt cet entretien , parce que les Jeunes-gens s'approchaient , & l'on se contenta de leur dire à tous , que Lucile &

Durichemont étaient destinés à s'épouser.

Depuis le moment de l'aveu réciproque des deux Amans, madame De-Combleval les réunissait tous les jours en sa présence, & jouissait de leur félicité. Mais ils ne s'entretenaient que là de leur tendresse. Cette Mère prudente étudiait leur attachement; elle en affermissait la bâte, & (ce qui sera difficile à croire) elle gouvernait à son gré la fougueuse passion de l'Amour: Elle regarda ce soin comme le plus important devoir d'une Mère; tandis que les Parens les plus sages laissent ordinairement les jeunes Promis à eux-mêmes: est-il surprenant qu'on les voye s'égarer si souvent! l'Amour est comme le feu; libre, il languit; contrarié, soufflé par l'air, il s'embrase, & consume en un moment tout ce qui devait l'entretenir; mais sagement économisé, conduit par une main habile, qui l'alimente à-propos, il peut être conservé long-temps dans le même degré de force. Madame De Combleval ne veut pas que ses Enfans, emportés par l'illusion de leurs desirs, donnent trop à leur imagination; c'est l'effet de l'absence forcée; ils se voient tous les jours: elle les éclaire également sur leurs imperfections, pour empêcher que

l'estime qu'ils ont l'un pour l'autre ne se change en enthousiasme; elle les convainc en-même-temps qu'il n'est pas de créature parfaite, & leur laisse entrevoir que l'indulgence est un sentiment flateur pour celui qui l'éprouve, autant qu'agréable pour celui qui s'en trouve l'objet.

L'effet de cette, conduite fut que les deux Jeunes-gens se connurent, s'apprécièrent, s'attendirent à ce que chacun d'eux devait être par la suite; que cette *prévision* les rendit circonspects, attentifs sur eux-mêmes, chacun pour ne pas être le premier à se relâcher; qu'enfin, d'après ce qu'ils savaient l'un de l'autre, ils se préféraient à tous les autres Partis. Cependant, ils ne seront pas unis, malgré tous les préparatifs & toutes les convenances, par les raisons qu'on verra dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

L'Amitié.

TANDIS que les noces de nos jeunes Amans se préparent, & qu'il semble que rien ne doive les retarder, des obstacles inattendus vont naître tout-à-coup. Lucile, auparavant retirée, voit le monde qui

vient chés ses Parens. Il se trouva parmi ceux avec qui M. De-Combleval était en relation, un homme de qualité, Père de deux Enfans très-aimables. Le jeune Comte d'Amoncour & sa sœur Julie s'aimaient comme deux Amans : leur Père, veuf depuis quinze ans, les avait élevés sous ses yeux, & formés aux mêmes vertus par les mêmes études, dans tout ce qui pouvait convenir également aux deux sexes. Il arriva que d'Amoncour, lorsqu'il se fut répandu dans le monde, ne trouva rien de comparable à sa Sœur; la perfection de Julie, l'idée qu'elle lui avait fait prendre des Femmes, les lui rendit insupportables, lorsqu'il se vit obligé d'en tant rabattre. La Jeune-personne de son côté ne fut pas plus heureuse en découvertes; desorte que leurs qualités même leur devinrent fatales; ils s'attachèrent l'un à l'autre, osèrent se le dire, l'avouer à leur Père, & gémir des obstacles que les loix mettaient à leur union. M. d'Amoncour fut pénétré de douleur : cependant il fondait quelques espérances sur la vertu de ses Enfans; & leur conduite, depuis qu'ils avaient déposé leur secret dans le sein paternel, ne pouvant que le rassurer. Un jour M. d'Amoncour & son fils étaient chés M. De-Com-

bleval ; Lucile & son Amant parurent un instant dans son cabinet, pour le remercier d'un présent qu'il venait de leur faire. Le Jeune-homme écouta Lucile, l'admira ; la manière dont il en parlait à son Père en revenant, ne permit pas au Marquis de douter que la beauté de cette Jeune - personne & son mérite n'eussent fait quelque impression sur le Comte. Ce tendre Père conçut une espérance flâteuse. Il intéroge son Fils : celui-ci répond, que depuis quelque temps il fait tous les efforts pour régler sa tendresse envers sa Sœur, & lui faire changer de motif, mais qu'il n'avait encore espéré d'y réussir que depuis un instant. Le Marquis transporté de joie, ne vit que la facilité d'obtenir une fille qu'honorait son alliance ; il ignorait les arrangemens pris dans les deux maisons. Dès le lendemain, il retourne chés M. De-Combleval, & l'invite à souper avec sa Famille. Durant le repas, il observa de nouveau le Comte & Julie ; il eut la satisfaction de voir briller dans leurs yeux une gaîté que depuis longtemps il n'avait pas remarquée. Dès qu'il fut libre, il leur tint ce discours :

— Mes chers Enfans, je crois avoir trouvé le remède à votre mal : parlez à

votre Ami comme vous avez toujours fait, & dites-lui, s'il vous desobligerait, en demandant pour vous, mon Fils, mademoiselle De - Vorterre, & en offrant votre main, à vous, ma Fille, au jeune Durichemont. Je fais que ces Jeunes-gens ne sont pas d'un rang égal au nôtre ; mais la vertu, mieux que l'Amour, égale les conditions ; ce sera même cette inégalité, qui va me donner l'espérance certaine de réussir—. Le Comte répondit, qu'il obéirait avec respect ; qu'il regarderait comme le plus grand des bienfaits d'un si bon Père, la condescendance qu'il voulait avoir, & les soins qu'il avait prendre. Julie, interrogée à son tour, rougit, & ne s'opposa pas.

Le Marquis d'Amoncour se rendit le jour suivant auprès de M. & M.^{me} De-Combleval, pour les prévenir de la demande qu'il avait faite de Lucile ; ajoutant aussi-tôt, qu'il leur offrait pour le jeune Durichemont, la main de sa propre Fille. On ne lui répond rien ; il voit la consternation sur leur visage. Il demande qu'on s'explique : alors M. De-Combleval lui fait part des arrangemens pris pour l'union de son Fils & sa Nièce. M. d'Amoncour leur replique par une autre con-

fidence ; il leur fait connaître tout le mérite de ses Enfans , leur courage , leur vertu ; le bonheur qu'ils lui procuraient , leur passion pour le vrai mérite , fondée sur celui qu'ils avaient eux-mêmes , &c. Mais remarquant leur indécision & leur embarras , loin de se rebuter , il se lève , & vient se mettre aux genoux de madame De-Combleval : — Sauvez mes Enfans , Madame, lui dit-il ; sauvez mes chers Enfans d'une funeste passion ; il n'y a dans le monde que les vôtres qui soient dignes d'eux , & qui puissent leur inspirer les sentimens qu'ils avaient malheureusement conçus l'un pour l'autre : Unissons nos Familles ; le crédit de la mienne portera la vôtre aux emplois qui l'illustreront ; votre Fils est d'un mérite à se faire honneur par-tout ; & votre Fille sera la mienne — M. De-Combleval sentit combien ces offres étaient avantageuses ; l'ambition , si naturelle dans un Père , lorsqu'il s'agit d'élever un Fils & d'honorer sa Famille , le détermine ; il vient prendre la main du Marquis : — Je suis pour vous , Monsieur , lui dit-il , & je ne fais comment vous marquer ma reconnaissance. — Mais nos Enfans s'aiment, interrompt madame De-Combleval. — Sera-t-il donc

si difficile à notre Fils , dit son Époux de changer d'Objet , lorsque cet Objet est mademoiselle d'Amoncour ? je ne le crois pas. J'en dis autant de ma Nièce ; elle trouve mieux qu'elle ne quitte , & je me ferais scrupule de permettre qu'elle manquât un établissement au-dessus de celui que je puis lui faire par notre Fils—. On passa chés madame De-Vorterre.

M. De-Combleval conseilla de ne rien dire , que son Beaufrère n'eût été prévenu ; lui-même se chargea de ce soin. M. De-Vorterre ne concevait pas qu'on pût hésiter : son début avec le Marquis fut un remerciement de l'honneur qu'il leur faisait , & une acceptation. Madame De-Vorterre ne comprenait rien à cette énigme , qui lui fut expliquée par sa Sœur. —Eh vous y consentez , s'écrie-t-elle !... Fût-ce un Roi qui demandât ma Fille , je préfère mon Neveu. . . . Durichemont est mon fils ; il est l'enfant de mon Amie , d'une autre moi-même ; il aura ma Fille ; je veux qu'il l'ait. . . . Je ne ferais plus sa Mère !... ah Dieu !... Vous pouvez , Messieurs , ajouta-t-elle , conclure ce mariage , forcer l'inclination de vos Enfants , les rendre malheureux , par ambition , comme si l'on avait besoin de titres , pour

vivre contents , vous le pouvez ; mais je ne serai pas votre complice—. Et là-dessus , elle se met à pleurer. Les deux Maris & le Marquis lui-même , demeurent interdits. Mais le dernier , sans se déconcerter , alla donner quelques ordres à ses Gens , & revint auprès de madame Devorterre , à laquelle il répéta ce qu'il avait dit à M. & madame De-Combleval. Alexandrine en fut touchée ; ses larmes cessèrent ; mais elle répétait : — Monsieur , ils s'aiment ; faudra-t-il déchirer leurs cœurs ? — Ils sont affés proches par le sang, Madame, reprit le Marquis ; ils sont comme le Frère & la Sœur ; vous serez toujours la seconde Mère de M. Durichemont ; & vous aurez de plus un Fils , une Fille , qui vont vous adorer—. Dans ce moment , le Comte d'Amoncourt parut avec sa Sœur. L'aimable Jeune-homme plaida lui-même sa cause ; il le fit avec tant de grâces ; il mit dans tout ce qu'il disait tant de vérité , de pathétique , de cette douceur persuasive , qui est comme l'huile du discours , qu'il se fit admirer des Dames , & qu'il les amena toutes-deux à dire : — Eh-bien , il faut essayer—. Julie , de son côté , ne leur plut pas moins par sa modestie & les sentimens qu'elle fit pa-

raître. On résolut d'amener doucement les choses au point où on les desirait, sans effaroucher les jeunes Amans; & le premier moyen fut de garder un silence profond sur leur mariage, qu'on avait annoncé comme prêt à se faire.

Depuis qu'on s'est arrêté à ce parti, le jeune Comte & sa Sœur Julie sont tous les jours avec Durichemont & Lucile : l'amitié ne tarda pas à les unir tous quatre; elle devint si vive entre d'Amoncour & Durichemont, Lucile & Julie, que les uns & les autres n'avaient plus qu'un cœur & qu'une âme. On s'applaudit de cette intime liaison. D'un autre côté, madame De-Combleval & madame De-Vorterre, qui connaissent parfaitement d'Amoncour & sa Sœur, commencent à les chérir comme leurs Enfans, & conviennent qu'ils leur sont égaux en mérite. On pensa donc qu'il était temps de s'expliquer. Un matin, l'on prit en particulier le Comte & Julie, pour leur déclarer, que ce jour même on allait faire les propositions des mariages. — J'adore mademoiselle De-Vorterre, dit le jeune Comte, tous les jours mon respect & mon admiration augmentent pour elle; mais plus je la trouve parfaite, & plus je desire la

possession de son cœur, que je regarde comme un bien inestimable, moins aussi je me trouve disposé à l'enlever à mon unique Ami : c'est assés qu'elle m'ait guéri d'une passion illégitime, qu'elle m'ait rendu à moi-même : quoi donc ! pour le bien qu'ils m'ont fait tous-deux, je ferais couler leurs larmes, je les desespérerais peut-être ? ... — Mais, interrompit vivement le Marquis, je donne votre Sœur aulieu de Lucile ; croyez-vous donc qu'elle soit indigne de la remplacer ? si vous aimez votre Compagnon autant que vous le dites, ne devez-vous pas être charmé de devenir son Frère, & de lui procurer tous les avantages qui résulteront de notre alliance ? — Je me rendrai, Monsieur, si ces raisons le touchent lui-même, autant qu'elles me flatent —. Julie montra les mêmes sentimens pour Lucile. Alors on fit entrer les deux Amans : M. De-Combleval prit la parole, & leur demanda ce qu'ils seraient disposés à faire pour leurs Amis, M. & mademoiselle d'Amoncour ? — *Tout*, répondirent-ils ensemble. — Eh-bien, il faut le prouver —. En-même-temps, il dit à Lucile de passer auprès de sa Tante avec Julie ; à Durichemont, d'écouter ce qu'aurait lui dire madame De-

Vorierre: car ils savaient que les Femmes ont la touche qu'il faut pour les opérations délicates; elles adoucissent les coups qu'elles portent; ils semblent é-moussés, quoiqu'ils aillent au vif. L'explication fut très longue; on vit des larmes couler de tous les yeux. Les trois Pères, qui s'étaient éloignés, pour attendre le résultat, observaient tout, sans en faire-semblant. D'abord les quatre Amis se réunirent, & parurent se donner les plus grandes marques d'affection; ensuite on vit entr'eux quelque débat; puis Durichemont entretint Lucile, qui ne lui répondit rien, mais qui le conduisit par la main auprès de mademoiselle d'Amoncour. Enfin, les Pères voient venir à eux Lucile & Julie. — Mon cher Papa, dit la première, en réunissant les mains de son Père & de son Oncle; disposez de moi; je vous répons d'être heureuse. Eh qui pourrait ne pas l'être à ma place! tendrement aimée du Frère & de la Sœur, c'est à celle que je chéris, à l'égal de moi-même, que je cède mon Amant; & c'est le Jeune homme le plus aimable & que j'estime le plus qui doit le remplacer dans mon cœur: accomplissez vos desseins—. En achevant ces mots, elle embrasse étroi-

tement Julie , & cette dernière la réunit avec son Frère dans les bras du Marquis. — Monsieur , lui dit Lucile , foyez aussi mon Père ! .. ne suis-je pas trop heureuse de ne rencontrer dans les objets de mon attachement que des modèles de vertu ! M. d'Amoncour , les yeux humides d'attendrissement , pressait Lucile contre son cœur , en la nommant sa chère Fille , & l'objet éternel de ses préférences. Il dit à son Fils : — Je te confie cette charmante Personne ; mon bonheur dépend du sien ; n'oublions jamais ce qu'elle nous im- mole , & ce que nous lui devons — . Le jeune Comte , durant ce discours , était aux genoux de Lucile : — Vous voyez , Mademoiselle , lui dit-il , que vous avez rendre heureuse une Famille entière. — Je me donne de tout mon cœur , répond l'aimable Fille : ah ! pourrais-je hésiter ! j'aime mon Cousin , ou plutôt mon Frère , & vous l'unissez à Julie — , Le jeune Durichemont s'approcha pour-lors de mademoiselle d'Amoncour : — Réalisons , Madame ; lui dit-il , les exemples de générosité qui n'existaient que dans les Romains : j'aimais , vous le savez ; j'aime encore , & jamais je n'en ferai mystère ; mais , puissiez-vous lire dans mon cœur , & voir

les sentimens que vous y avez fait naître ! j'aurais été heureux sans-doute avec ma Cousine, non parce qu'elle est belle, mais parce qu'elle a toutes les vertus de son sexe ; vous les réunissez comme elle ; & vous ajoutez, Madame, la satisfaction de me faire contribuer au bonheur de mon Ami ; vous me rendez son Frère ; vous donnez à Lucile un rang dont elle est digne ; vous êtes, Madame, notre bienfaitrice à rous-deux, & jamais nous ne serons ingrats—. Ce petit compliment fut applaudi comme il méritait de l'être, & l'on fixa le jour des mariages : ils se conclurent dans la semaine suivante.

Lucile, ou plutôt la Comtesse d'Amoncour, ne ressentit pas d'abord pour son Mari, cet amour vif que son Cousin avait su lui faire connaître ; mais elle n'en parut ni moins tendre, ni moins complaisante le contentement de faire son devoir, de répandre la joie dans le cœur de ses Parents, en se montrant heureuse, suppléait en elle aux délices de l'inclination, & les surpassait peut-être ! On dit que les sentimens de l'âme peuvent se communiquer par les yeux ; je le crois d'autant plus volontiers, que les émanations de ces miroirs de la pensée sont très-abondantes, &

& si vives , que les indispositions matérielles en sont quelquefois contagieuses , sans qu'il y ait d'autre contact que celui du regard (*) : d'Amoncour est épris de son Épouse , & l'aime à l'idolâtrie ; ses regards enflammés pénètrent jusqu'au cœur de Lucile , par les yeux de cette Jeune-personne , & lui communiquent leur embrâsement : la nouvelle Comtesse n'est pas de ces Femmes qui perdent à être vues de près , ni de ces beautés qui laissent tout faire à leurs appas ; dans Lucile , les attraits l'emportent sur les appas , les charmes sur les attraits , & le goût sur les charmes : elle unit les talens au mérite ; ses Parens l'ont élevée de manière , que son Mari ne puisse rencontrer ailleurs personne qui la surpasse. Julie ressemble presque en tout

(*) Je n'entens pas appuyer la fable de ceux qui disent , que nous tuons des animaux par les yeux , & qu'ils peuvent nous en faire autant : il est pourtant vrai , que certains animaux très-timides & très sauvages , sont morts , attentivement regardés par l'homme ; mais c'est de crainte , c'est d'une sorte de desespoir de ne pouvoir s'échaper : si quelqu'un est mort vu par le Crocodile , c'est par la même raison : le prétendu Basilic , peut avoir causé le même effet sur des gens qui croyaient le voir. Tout ce qu'il y a de certain , c'est qu'on a vu des animaux regardés par l'homme , mourir de crainte.

à sa Belle-sœur; & ces deux Jeunes personnes, toujours guidées par la raison, aussi sensibles à l'amitié qu'à l'amour, se communiquent leurs projets de conduite, les examinent & les réforment ensemble, avant de les détailler à madame De-Combleval; ainsi tout ce qu'elles font est réfléchi, mais non pas aprêté; elles sont naturelles, sincères; mais elles veulent l'être avec grâce, avec amabilité; c'est le but de toutes leurs démarches. Elles n'exigent rien de leurs Maris, & ne se prévalent pas de leurs déférences les plus marquées: — De quoi nous enorgueillirions-nous, disait un jour Lucile à Julie? de les voir à nos genoux? le desir les y met; & par quel motif encore? c'est parce qu'ils sentent leur supériorité: rien de si ridicule qu'une Femme aux genoux d'un homme; parce qu'elle n'a pas de ressort pour la faire relever, s'il s'avisait de l'y laisser: mais un homme, en pareil cas, reprendrait impérieusement sa place naturelle: chaque hommage que nous rendent les hommes nous dit tout-bas: *Voyez combien je vous cède de mes droits! pouvez-vous être insensible à tant de générosité de ma part!* l'empire même qu'ils nous laissent exercer, est un effet de celui qu'ils

ont sur nous : l'égalité ne cède rien ; l'infériorité lute toujours contre le pouvoir ; la supériorité peut seule voir avec complaisance le commandement dans les mains les plus faibles—.

Avec ces sentimens, & le plus heureux fond de sensibilité, les deux jeunes Épouses ne tardèrent pas à devenir aussi tendres que leurs Maris pouvaient le désirer. Lucile adora le Comte ; Julie se livra toute-entière à son panchant pour Durichemont, qui venait de prendre le parti des armes, afin de répondre aux vœux que son Beupère avait sur lui. L'on verra dans le dernier Chapitre de cette Partie, la conclusion de l'histoire des quatre Époux, & de tous les autres Personnages.

CHAPITRE lvj.

Le Mélancolique.

QUOIQUE je paraisse séparer les histoires de chacun des Enfans des Amies de madame De-Combleval, on n'ignore pas qu'ils sont élevés tous ensemble, & qu'ils se voient tous les jours. Je ne suis non plus d'autre ordre que l'âge ; c'est ce qui fait que le jeune De-Luffanville & sa Sœur vont remplir les deux Chapitres suivans.

De-Luffanville le fils est bien fait, son caractère ardent & concentré, annonce qu'il doit être la victime des grandes passions. On lui destine Lucie, l'aînée des Enfans de M. De-Cuperville; mais cette Jeune-personne ne sera pas sa première passion. A dix-huit ans il a fini ses Études & ses Exercices; on commence à lui faire prendre le ton & l'usage du monde. Ce nouveau genre de vie, où les occupations n'ont rien que d'agréable, où les amusemens se succèdent, lui plut d'abord infiniment; l'enjouement & la gaiété parurent le faire sortir de son caractère. Mais tout-à-coup il change, & devient plus sombre que jamais. Son empressement pour aler chés madame De-Combleval s'accroît de jour en-jour; il la suit autant qu'il peut, & ne se trouve bien qu'avec elle. Cette Dame est charmée de l'attachement qu'il lui montre, elle en parle souvent à madame De-Luffanville, qui s'en applaudit comme elle.

L'Épouse de M. De-Combleval, à trente-six ans, est encore belle, & si les appas qu'on lui trouve n'ont plus la première fraîcheur, l'air de dignité qui la remplace a quelque chose de plus piquant pour un Jeune-homme. Il semble que la Nature

nousait donné ce goût à tous, au sortir des entraves de l'enfance (car s'il en est dans qu'il on ne le remarque pas, c'est faute d'occasions) & je crois cette marche fondée sur des raisons physiques, assez sensibles, pour que je néglige de les expliquer (*). Un jour, madame De-Combleval & madame De-Luffanville s'entretenaient du Jeune-homme; elles étaient assises sous un berceau de chèvre-feuilles très-touffus : De-Luffanville, qui les avait aperçues, résolut de profiter de l'occasion, pour voir sans contrainte Celle qu'il adore ; il se glisse derrière une charmille, & parvient au berceau : là, détournant quelques feuillages, il voit sa Mère & madame De-Combleval occupées d'un entretien, dont il faisait le sujet : il n'en perdit pas un mot. — Je le trouve rêveur, dit la première, il a perdu sa gaieté depuis un mois. — Aimerais-il, répond madame De-Combleval ? car c'est le symptôme de l'amour que cette rêverie. *Luff.* Qui pourrait-il aimer ? *D.* Je ne sais ; il est bien assidu chés nous. *Luff.* Ce n'est pas Lucile. *D.* Je ne vois qu'elle, ou Julie. *Luff.* At-

(*) *Maturitatis ævum appetit natura, ob inveniendi faciliorem modum;* dit un Naturaliste.

entendez donc.... Je ne le crois pas: il les nomme come d'autres, & les loue sans rougir.
D. Serait-ce son Amie? *Luff.* Lucie est un enfant. *D.* Mais charmante: sa taille, sa figure, son sourire enchanteur, sa raison.... Elle pourrait être aimée. *Luff.* Plût-à dieu! mais j'ai d'autres soupçons. *D.* Vous avez des soupçons, mon Amie? *Luff.* Mais étranges: au-moins vous paraîtront-ils tels, ma chère: ce sont eux qui m'ont fait entâmer la matière que nous traitons. Nous sommes ici à l'écart, je vais parler librement. *D.* Eh! mon dieu! vous me regardez d'un air à me faire entendre.... *Luff.* Je ne prononce pas une fois votre nom, que je ne voie tressaillir mon Fils: j'y fesai d'abord assés peu d'attention; mais j'ai répété cette observation tant de fois, que j'ai le chagrin.... (vous entendez ce que je veux dire par ce mot) de ne pouvoir quasi plus douter.
D. Vous vous trompez, mon Amie, jamais Luffanville n'a rien dit.... *Luff.* Eh! parle-t-on, à cet âge, sur-tout quand on a placé ses inclinations comme mon Fils? ôserait-il parler? il se consumerait plutôt.
D. Que vous m'affligez! *Luff.* Je ne fais trop, si nous devons nous en attrister, mon Amie, sous un certain point-de-vue.

Car, enfin, que peut-il arriver? les passions ne sont pas éternelles, & vous pourrez vous servir de votre crédit, pour le porter efficacement à tout ce qui lui doit être avantageux. *D.* Mais le motif de sa déférence.... *Luss.* J'approuve votre délicatesse: cependant, comme vous avez fait le mal, sans le vouloir, j'ose compter sur vous, pour en tirer tout le bien qui peut en résulter. *D.* Ne fessons rien avec précipitation. Je vois ma Sœur qui traverse l'allée; il faut l'appeler; nous la consulterons.

Lorsqu'on eut mis au fait madame Devorterre, elle leur dit: —Si c'était moi, je vous promets que je ferais merveilles; mais n'attendez rien de ma Sœur; elle va traiter sérieusement cet enfantillage. Voyez pourtant quel mal, quand elle laisserait ce pauvre Enfant à côté d'elle, & lui dirait quelque chose de consolant? n'est-ce pas un enfant, & l'enfant de notre Amie? oh! si j'avais un Fils, & qu'il fût amoureux de madame De-Lussanville, je ne lui pardonnerais pas de faire la bégueule, & d'aler me le réduire au désespoir: ne fait-on pas bien où il faut s'arrêter? Les Dames sourirent de cette morale singulière. —Tenez, continua-t-elle, j'aime autant la vertu qu'une autre, & je

serais bien éloignée d'y donner atteinte ; mais en pareil cas , je ne voudrais point du-tout laisser languir un pauvre Enfant , que la nature détermine , qui suit un penchant aveugle & non criminel ; je l'aimerais , je le caresserais , & j'aurais , je crois , assés d'adresse , pour tromper sa passion ; car je voudrais conserver son cœur & son corps aussi purs , & davantage , que s'il fût demeuré froid , insensible comme le marbre. Il aime madame De-Combleval ; beau sujet de s'étonner ! c'est qu'elle est faite pour être aimée ; c'est que tout homme libre , & jouissant de son bon-sens , ne peut manquer de désirer de lui plaire : elle ne devra pas de l'indulgence à tous ces gens-là ; mais elle en doit au Fils de son Amie ; au Jeune-homme aimable qu'elle est bien sûre que la corruption du cœur n'a pas guidé. Voila ce que je pense. *Luff.* Je vous remercie , Madame ; pourtant je ne voudrais pas que mon Fils vous eût entendue. *De-V.* Eh pourquoi ? *D.* Ma Sœur , votre discours produirait un grand mal. *De-V.* Sans moi , peut-être que vos scrupules en auraient produit bien d'autres. *Luff.* Madame De-Vorterre nous aidera ; nous allons nous réunir toutes trois pour guérir ce pauvre Malade.

De-V. J'y consens, & je vous seconderai, non pas à ma manière qui vous déplaît, mais à la vôtre. *D.* Ah ! ma Sœur, toujours adorable, toujours brusque & bonne ! que je t'aime ! *De-V.* Comme tu fais faire de moi, tout ce que tu veux ; & sans te donner la peine de me persuader !

Les trois Amies tracèrent ensuite le plan de leur conduite : madame De-Luffanville devait tâcher d'exciter la confiance de son Fils ; madame De-Vorterre lui montrer de l'amitié, des préférences ; & madame De-Combleval marquer de l'aigreur, le reprendre de ses défauts, &c. Heureusement De-Luffanville n'entendit pas cette fin de la conversation : il venait d'apercevoir un Garçon-jardinier qui s'approchait ; ce qui l'avait obligé de quitter son poste, & de s'éloigner sans affectation. Dès le jour même, on commença. Quelques semaines s'écoulèrent sans qu'on remarquât de changement : enfin, on s'aperçut avec satisfaction, qu'il recherchait madame De-Vorterre. Cette Dame suivit d'abord à la lettre le plan tracé ; mais bientôt elle voulut un peu faire à sa tête ; & voici quel fut l'événement.

Un jour madame De-Combleval venait de réunir dans son appartement sa

Bru, sa Nièce, nouvellement mariées, & toutes ses Amies, lorsqu'elles virent arriver madame De-Vorterre toute émue. Les Dames s'empresrent autour d'elle; mais elle dissimule, jusqu'au moment où les deux Nouvelles mariées rentrèrent dans la salle de récréation, où tous les autres Jeunes-gens s'amusaient après le dîner à différens exercices. — Mes Amies, dit-elle alors aux trois Dames qui restaient (sa Sœur, madame De-Luffanville, & Julite) je porte la peine de ma témérité: l'Amour est un serpent, qu'il est périlleux de réchauffer dans son sein: De-Luffanville a les passions trop vives, & ma Sœur avait raison de suivre la conduite qu'elle a tenue.... Ce n'est pas un sentiment de tendresse qu'éprouvent ces Jeunes-gens, c'est un instinct physique.... Je ne m'étonne plus de ce que mon Neveu, dont le caractère est à peu-près le même.... Je viens d'être obligée d'appeler Pétronille. Quel emportement! & qu'il est imprudent de montrer de l'indulgence au panchant fougueux d'un sexe pour l'autre!... Il me parlait de ma Sœur; son nom était dans sa bouche, & ses lèvres sur mes mains; je ne me défiais pas... Quelle impétuosité!... Je l'ai laissé dans mon ap-

partement, Pétronille est la prudence même ; elle jouit de sa confusion , mais elle ne l'étendra pas. Retournons ensemble auprès de lui , dit-elle à madame De-Lusfanville , & voyons s'il n'aurait pas plutôt besoin de consolation que de réprimandes , car il m'a paru dans la plus terrible situation—. Elles y coururent , & trouvèrent le Jeune-homme ensevelis dans ses réflexions , & fondant en larmes. Elles n'eurent pas le courage de lui faire les reproches qu'il méritait , tant son desespoir leur parut vif. Cette indulgence le tira de l'abîme de confusion & d'abattement où il était comme anéanti. Depuis ce moment , il se rendit maître de son cœur , & s'il est prêt à l'engager bientôt , ce doit être avec Celle qui pourra le payer de tout le sien.

CHAPITRE lvij.

La Difficile.

FANCHETTE , Sœur du Jeune-homme dont je viens de parler , possède toutes les grâces de sa Mère , & sur-tout cet attrait séduisant qui donna tant d'Adorateurs à Fanchette Florangis en pied , l'abrégé de toutes les perfections. Elle a deux ans plus

que son Frère; ainsi l'on voit qu'il ne se trouve personne pour elle parmi les Enfans des Amis de sa famille: mais son mérite & sa beauté ne doivent pas la laisser sans Adorateurs. Elle en eut des plus distingués, sans que son cœur se décidât pour aucun. Cette Jeune-personne regardait tous les hommes avec dédain, ou si l'on veut, avec crainte: elle avait constamment refusé des Partis d'une haute naissance, parce qu'elle avait ouï-dire qu'ils méprisaient les Femmes qu'ils n'avaient épousées que pour leur fortune; elle n'aurait pas voulu de ceux d'une condition inférieure; parce qu'elle leur trouvait quelque chose d'ignoble dans les manières, de bas, de servile dans l'esprit: restaient ses égaux; il ne s'en présenta pas un seul de cette classe; sa fierté, les refus qu'elle avait faits éloignèrent les Jeunes-gens qu'elle eût préférés. Cependant elle vient d'accomplir sa dix-neuvième année, & ses Parens seraient charmés de la voir établie.

Un jour, elle prenait l'air sur la terrasse du jardin; elle était seule avec une fille, & lisait. Deux hommes s'approchent de cette terrasse, tandis qu'elle a les yeux baissés, & la regardent attentivement. Fanchette, avertie par celle qui l'accom-

pagne , lève les yeux , & voit un Jeune-homme dont la physionomie avantageuse annonce quelqu'un de distinction. Elle continue de lire ; & de temps-en-temps ses regards se dirigent obliquement sur l'aimable Inconnu. Mademoiselle De-Luffanville ne fesait pas la moindre attention à celui qui l'accompagnait ; mais la Jeune-fille le reconnut pour le Cordonnier de sa Maitresse , à laquelle elle fit part de cette singularité. Le lendemain Crépinien lui vint apporter des chaussures qu'elle avait commandées : c'était le plus habile homme de sa profession ; aussi chauffait-il ce qu'il y avait de plus coquet à la Ville , & même à la Cour. Fanchette lui fit demander, si la veille il s'était trouvé par hasard avec le Jeune-homme qui l'avait considérée si long-temps , ou s'il l'accompagnait ? — Je l'accompagnais , répondit Crépinien , & si Mademoiselle me le permet, je dirai pourquoi. La Femme-de-chambre lui dit de s'expliquer. — J'avouerai donc, continua Crépinien, que j'étais occupé aux fouliers de Mademoiselle , & que ma Sœur bordait ses mules , quand ce Monsieur est entré chés nous , pour me dire d'aler sur le-champ prendre la mesure d'une Marquise , sa

Sœur ; on m'avait déjà fait avertir trois fois, mais j'ai tant d'ouvrage , que j'avais toujours retardé d'y aller ; si bien donc , que ce Monsieur est venu lui-même, pour m'enmener dans son carrosse. Et voila qu'il regarde les mules de Mademoiselle, & qu'il dit à ma Sœur :—Pour qu'il donc cette mignone chaussure là (*) ? Oh ! Monsieur, dit comme ça ma Sœur, c'est pour une jolie Demoiselle, la plus jolie que n'on puisse voir. — On la nomme ? — Dame , ça finit en *ville* : fais-tu , mon Frère , me fit elle ? — Oui, je le fais bien ; si Monsieur veut , nous alons passer devant la terrasse du jardin , & Monsieur connaîtra bien qui c'est. Voila que nous partons ; & quand nous fûmes proches, je vis Mademoiselle , & je le dis au Monsieur : il descendit dans la contr'alée , pour regarder , Mademoiselle de plus près ; & moi , je ne voulais pas rester dans le carrosse , pendant que ce Monsieur était à terre. Et il a dit qu'il trouvait Mademoiselle la plus belle per-

(*) Un Acteur de l'Opéra , nommé *Thevenard*, prit femme avec le même renseignement : il devint amoureux sur la mignone chaussure qu'il vit chés un Cordonnier, courut chés les Parens de la Jeune-personne qu'il se fit nommer , & qui n'étaient pas riches , conclut avec le Père , &c.

sonne du monde. Et il m'a donné un louis. Voila toute l'histoire—. Fanchette ne fit pas grand cas de ce récit; néanmoins elle crut devoir le rendre à sa Mère, en convenant que le Jeune-homme paraissait fort aimable.

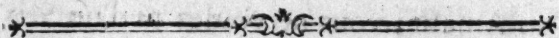
J'oubliais de dire qu'avant de s'en-aler, le Cordonnier avait prié mademoiselle De-Luffanville d'essayer ses chaussures, & qu'il fit observer un petit défaut dans les mules, qu'il voulut absolument rapporter, afin d'y remédier, & de l'éviter une autrefois. Le soir, Fanchette retourna sur la terrasse avec sa Femme-de-chambre; elle ne tarda pas à voir sur le boulevard le Jeune-homme du jour précédent. Elle eut du scrupule de rester; au bout de quelques momens, elle descend dans le jardin, d'où elle ne pouvait être vue; mais la Femme-de-chambre demeura sur la terrasse: le Jeune-homme se promena longtemps; enfin le jour venant à baisser beaucoup, il s'éloigna: par un mouvement de curiosité naturel aux Jeunes-filles, la Femme-de-chambre sortit à l'insu de sa Maitresse, par la porte qui donnait sur le boulevard; & suivit l'Inconnu, sans qu'il la remarquât, pour voir si sa livrée lui donnerait des lumières; comme elle était fort

près de lui , le Jeune-homme monte dans sa voiture & tire de sa poche la même chaussure que le Cordonnier avait remportée la veille ; il la regarde , & paraît l'admirer. La Femme-de-chambre remarqua très-bien cette action , & courut aussitôt en rendre compte à sa jeune Maîtresse , en ajoutant qu'elle ne connaissait pas la livrée , qui était fort simple : Fanchette rougit , & dans son premier mouvement , elle résolut de changer un Ouvrier , qui servait une intrigue : mais bientôt elle se radoucit , & se contenta d'envoyer sur le-champ redemander ses mules. Crépinien avait été de précaution , il en avait une double paire toute prête , qu'il rendit , en assurant qu'il avait fait disparaître le petit défaut.

Je n'appuierais pas sur cette bagatelle , si les suites n'en avaient été sérieuses. Le troisième jour depuis l'aventure de la terrasse , les Parens de Fanchette reçurent la visite du Président De-Lossambert , dont la réputation de Juge équitable , de Magistrat laborieux , éclairé , d'excellent Citoyen , ne trouvait pas de contradicteurs. Cet homme respectable venait demander à M. & madame De-Luffanville , la permission de leur présenter son Fils unique ,

en leur faisant entendre à quelle intention. Il témoigna beaucoup d'empressement de voir Fanchette ; & lorsque cette fille aimable parut , il ne put cacher son admiration. Dès le lendemain , il amena son Fils , qu'il venait de faire Conseiller : après avoir obtenu l'agrément du Père & de la Mère, il demanda pour le jeune De-Lossambert l'indulgence de mademoiselle De-Luffanville : — Je fais , lui dit-il , Mademoiselle , que vous passez dans le monde pour une Fille prudente , qui prétendez laisser faire à la seule raison le choix d'un Amant ; vous ne voulez ni d'un Seigneur fier de sa naissance, ni d'un homme sans mœurs , sans conduite , quoique de la plus aimable figure : j'ose dire que mon Fils réunit tout ce qu'il faut pour mériter votre choix : la Magistrature est un état modeste ; ses mœurs sont pures ; sa figure passable ; son bien égal au vôtre , & son amour extrême. Fanchette , qui retrouve dans le Fils du Président son jeune Admirateur , répond en rougissant : — Monsieur votre Fils ne me connaît pas ; si j'ai des grâces à rendre , c'est à vous-même , Monsieur qui daignez jeter les yeux sur moi. — Je ne demande que la permission de me faire connaître, Mademoiselle, dit

le Fils du Président—. M. & madame De-Luffanville lui répondirent, en agréant sa recherche. Cette affaire fut bientôt conclue, parce que l'Amant se trouva tel à-peu-près que Fanchette voulait qu'on fût pour faire un Mari. La Société fut augmentée de la jeune Marquise de Fontaines, fille du Président De-Lossambert, & du Marquis son Mari: ce dernier était un homme du monde, dans toutes la signification de ce terme: on le captura peu durant le feu de la Jeunesse; mais l'on aura sa maturité.



CHAPITRE lviii.

Le Borné.

LE premier Fruit du mariage de M. De-Cuperville & de Julire Laurens, eut un caractère très-difficile à manier. Sa hardiesse, ou plutôt son effronterie, marque d'un esprit borné dans les Enfans, le rendit d'abord indomptable, & produisit l'entêtement, la mutinerie. Madame De-Cuperville consulta madame De-Combleval & sa Sœur: voici le plan qu'elles tracèrent, ou plutôt qu'elles exécutèrent, de concert avec elle.

Que l'Enfant soit extrêmement ména-

gé; c'est à la source du mal qu'il faut aller, & son esprit qu'il faut guérir. La sottise, la dureté de conception, le manque de vues, peuvent avoir deux causes; le trop de vigueur dans la machine, ou l'opposé. Remarquez tous ces hommes forts, robustes; ordinairement l'esprit est faible, obtus. D'un autre côté, le corps languissant abbat l'esprit; il faut un juste milieu; l'on peut donc travailler à étendre l'esprit des Enfans, à former leur âme, comme leur tempérament & leur caractère. Madame De-Combleval examina d'abord qu'elle était la cause des défauts du petit De-Cuperville: elle ne tarda pas à s'apercevoir que le matériel de cet Enfant était une branche gourmande qui absorbait tout: d'après cette découverte, elle conclut, qu'il était du petit nombre de ceux auxquels l'éducation précoce est avantageuse, pourvu qu'elle soit bien ménagée. On diminua le temps de la récréation, & l'on augmenta petit-à-petit celui du travail, jusqu'à ce qu'on eût réduit le corps à ne prendre que ce qu'il fallait pour devenir bien organisé, sans avoir une force surabondante (*). Mais (je le répète)

(*) Ce ne sont point ici des idées creuses; j'ai vu plusieurs personnes devenir plus spirituelles par

il faut une grande prudence , pour observer ce régime; on doit, comme le firent Mesdames De-Cuperville & De-Combleval, se donner tout-à fait à ce soin important , & proportionner en-outre les instructions , les rendre agréables autant qu'occupantes.

On réussit : à quinze ans le Jeune-homme paraissait aussi spirituel que Durichemont , qui l'était naturellement. Ce n'est pas qu'il soit avantageux à l'État, que tout le monde ait beaucoup d'esprit ; c'est le contraire ; l'homme , vraiment social est toujours celui qui tient le milieu ; si l'esprit est avantageux pour la gloire & la prospérité d'une Nation , c'est en tant qu'il est rare (*). Le commerce , les métiers , les affaires particulières ne sont pas

l'affaiblissement d'un tempérament trop fort : je connais entr'autres un homme, brut jusqu'à trente-deux ans, qui s'étant affaibli par le libertinage & ses dangereuses suites , devint ensuite d'une pénétration surprenante , & ne se plaît aujourd'hui qu'à la lecture des Ouvrages les plus abstraits, qu'il ne pouvait souffrir auparavant, faute de les entendre.

(*) On en a trop dans notre siècle, & nos affaires n'en vont pas mieux : je dis de l'esprit, & non de l'érudition; choses que certains Partisans de l'ignorance voudraient confondre , par des raisons que l'on sent , quoiqu'ils les cachent soigneusement.

le lot du génie ni même de l'esprit ; une vue trop étendue donne un certain fond de mépris pour tout ce que les autres hommes admirent , & fait négliger les choses nécessaires à l'agrément de la vie sociale ; desorte que l'homme transcendant & l'imbécille ont à-peu-près la même fin , la ruine : ajoutons que les hommes dans qui le corps trop vigoureux engourdit l'esprit, acquièrent avec l'âge , & par l'expérience, ce qu'on nomme le bon sens , qui rend leur conduite toujours avantageuse. Mais dans les conditions où l'on n'a presque rien à faire pour la fortune , on peut desirer le luxe de l'esprit , à-peu près comme les autres superfluités. Il serait à souhaiter en effet , qu'il fût plus ordinaire dans les premières conditions ; l'on n'y verrait peut-être pas régner l'abus du langage, les vues petites & resserrées , le manque de goût , qui nous acheminent vers la perte des Arts de tous les genres , un sot orgueil, l'ignorance des devoirs de l'homme, & des rapports qu'ont entr'eux les différens ordres de l'État, un insupportable égoïsme. J'indiquerais bien un moyen de remédier à tout cela ; je ne l'inventerai pas ; il fut employé pour Henri IV (*) ; il l'est de nos

· (*) Jeanne d'Albret craignant de perdre ce pré-

jours, par des Africains, que nous regardons comme de vils barbares (*); le Fils de leur Monarque qui doit succéder au Trône est enmené dès l'enfance dans une des Provinces les plus éloignées, où son éducation est la même que celle des gens du commun; il ignore ce qu'il est; il travaille comme les autres, & connaît par expériences toutes les misères des hommes; à la mort de son Père, on vient le prendre à la suite des troupeaux, ou à la charrue, pour le couronner. Il faudrait que les Enfans des Seigneurs reçussent à-peu-près l'éducation de ces Princes noirs: on ferait pour-lors des hommes; car dans les états extrêmes, ce ne sont plus des créatures humaines; le pauvre manquant du nécessaire est une vile bête-de-somme, qui tant qu'il est contenu, plie le cou devant qui veut le charger; ou bien un animal cruel, qui déchire, qui dévore, si sa misère est extrême, ou qu'il se soit mis

cieux Enfant, le mit chés un Paysan, & l'y fit élever comme le Fils de cet homme; même nourriture, mêmes travaux, &c. Est-il surprenant que ce bon Prince devenu Roi, aimât si fort son Peuple dont il connaissait le cœur, & la pauvreté?

(*) Voyez l'*Histoire des Peuples du Monde*, chés Edme, Libraire rue St.-Jean-de-Beauvais.


au dessus de la crainte : le Grand , élevé comme tel , est un demi-dieu , qui se croit fait pour commander ; qui ne se doute pas que l'être auquel il en impose , qui lui rend les services les plus bas , est son égal ; que la subordination n'est qu'une tolérance civile , qui n'est fondée , & consentie par le genre-humain , que relativement aux Pères , aux Rois , aux Magistrats , & aux Chefs qui représentent les trois pouvoirs principaux dans les associations Républicaines ; toute autre subordination n'étant qu'imitative , & comme je l'ai dit , tolérée , par différentes raisons que je ne détaillerai pas. L'homme qui pense convenablement de lui-même , ne se trouve donc que dans la médiocrité ; celui ci voit également le riche & le pauvre ; il vit avec tous-deux ; son âme reçoit tout le développement dont elle est susceptible , par les connaissances qu'il est forcé d'acquérir. C'est donc par cet état que devraient passer tous les Enfans des Grands ; nonseulement pour être de bons citoyens , mais des hommes d'esprit , dans toute l'étendue qu'on peut donner à cette qualité. Revenons à notre histoire , que je n'aurais pas interrompue , si ces réflexions n'étaient de madame De-Combleval.

De-Cuperville aime les Femmes sans être tendre. Dès que le corps fut formé , l'impérieuse passion de l'amour le porte vers tout ce qui peut servir d'aliment au feu qui le dévore. Madame De-Cuperville ne tarda pas à s'en apercevoir : le Jeune homme trop retenu , trop observé pour ôser attaquer , exprime les mouvemens de son âme dans de méchans vers qu'inspire une passion vague : comme il ignore jusqu'aux termes libres , il en invente , & se forme un vocabulaire licencieux que lui seul entend ; on surprit de ces petites pièces , qui ne peignaient que le desordre de son imagination , & désignaient les appas auxquels il était le plus sensible. On réfléchit sur ces indices ; l'on agita , si l'on marierait ce Jeune-homme de bonne-heure , ou si on lui laisserais jeter son premier feu : l'on crut devoir attendre , en employant tous les moyens de distraction ; l'on excita les goûts opposés à celui de l'amour , par les occupations sérieuses ; l'on éloigna sans affectation tout ce qui pouvait réveiller l'embrâsement : malgré ces attentions , on ne put se flater de l'avoir contenu tout-à-fait ; le dérèglement de l'imagination passe aux organes des sens ; mais le cœur n'est pas corrompu ;
voilà

voilà ce qu'on a gagné; De-Cuperville ne se livra que malgré lui aux illusions du plaisir.

On lui destinait Léonore, fille aînée de M. Laurens. Cette Jeune personne est une belle indolente, blonde, sans que sa figure soit fade, & d'un éclat à éblouir; mais elle n'a pas quinze ans; elle ne sent rien encore: il semble qu'il faudrait à De-Cuperville une personne faite, qui pût attendre son cœur, & tourner vers l'amour plattonique un panchant trop vif pour les réalités. Cependant on en essaya; les entretiens particuliers leur furent permis. Bientôt le pétulant De-Cuperville fut tout de feu pour Léonore; mais la froide statue, comme celle de Pygmalion, ne s'anime que petit-à-petit, & la manière dont elle reçoit les avances de son Amant, forme un contraste parfait; c'est par du sentiment qu'elle répond à d'impétueuses caresses; c'est à l'intime, à la délicieuse union des âmes qu'elle bute. Par cette diversité de vues & de caractères, les deux Amans se trouvèrent précisément ce qu'il leur fallait mutuellement. De Cuperville, éperdûment amoureux, reçut de sa Mère quelques avis nécessaires, sur les ménagemens que l'on doit à l'Objet de sa ten-

dresse ; elle lui fit entendre qu'il falait économiſer pour elle toutes les ſources de plaifir , la ſenſibilité du cœur & celle des organes ; qu'un véritable Amant ne ſe permettrait ni deſir , ni plaifir , dont l'Objet de ſon attachement ne fût & le principe & le terme.

Ce fut donc l'Amour honnête qui perfectionna le caractère de ce Jeune homme : ces tempéramens veulent une culture forte , aſſidue , prématurée ; ſi l'Amour phyſique les égare , on ne peut les ramener que par la tendreſſe ; la Femme qui leur convient le mieux , eſt celle qui s'éloigne davantage de leur caractère phyſique & moral. J'en reſte-là pour ce Chapitre , qui ſerait beaucoup plus long , ſi la matière que j'y traite pouvait être clairement diſcutée , ſans inconvé-


CHAPITRE lix.

La Diſſimulée.

TOUT ce que les Femmes eurent jamais d'aſtuce , de déguiſement , ſe trouvait réuni dans mademoiſelle De-Cuperville : & je ne doute pas que ſans l'excellente éducation qu'elle a reçue , elle ne fût un jour devenue l'Intrigante la plus adroite & la plus

dangereuse. La jeune Lucie est belle comme sa Mère ; elle est en-outré passionnée pour la parure, avide de louanges & d'adulations : mais elle se déguise admirablement ; elle aurait été coquette , si les vertus acquises n'eussent combattu l'inclination. Jamais Élève ne donna plus de peine à son Institutrice : Lucie cachait si bien ses défauts sous le masque des vertus contraires , qu'il falait l'avoir étudiée dès l'âge qui précède la raison pour lire dans son petit cœur. Sa Mère & madame De-Combleval furent heureusement assés clairvoyantes pour la démêler ; & leurs soins assidus , assaisonnés de la tendresse , de la douceur , & sur-tout d'une longue patience , furent enfin couronnés par le succès le plus flatteur ; ces génies , dans les Femmes , une fois domptés , devenant presque toujours excellens.

Avec les caractères comme mademoiselle De-Cuperville , madame De-Combleval disait , qu'il ne faut jamais paraître dupe ; que lorsqu'on ignore ce qu'ils pensent, on doit prendre un air de réserve , & ne rien négliger pour se procurer les lumières les plus sûres : ensuite il faut adroitement faire tomber sur l'Enfant les effets de sa duplicité. Elle indiqua plu-

sieurs moyens à son Amie , pour lire dans le cœur de sa Fille. Le plus facile, est d'avoir une pièce où les Enfans aient coutume d'être dans une entière liberté; l'on pourra voir tout ce qu'ils feront, entendre tout ce qu'ils diront; l'expédient dont on se servira doit être parfaitement ignoré de tout le monde, même des Domestiques; la Mère se réservera ce secret; car s'il est une fois découvert, tout est perdu. Si les Enfans ne s'ouvrent pas entr'eux, il faut les faire sonder par des personnes qu'ils ne craignent pas, dont on soit sûr, & qui ne sachent pas elles-mêmes qu'elles sont écoutées. Ceci paraît exiger une grande sujétion, puisqu'il faudra que l'Institutrice demeure aux écoutes durant tout le temps de la recreation, sans y manquer un jour, de-peur de perdre le fil, & d'ignorer quelque chose d'essenciel: aux autres heures, les Enfans ne pourront rien se communiquer. Le fruit qu'on retirera de cette conduite dédommagera bien amplement de toutes les peines.

Madame De-Cuperville voyant toutes les actions de sa Fille, entendant tous ses discours, elle se conduisait en-conséquence, & lui rendait la dissimulation si

parfaitement inutile, qu'elle l'en avait corrigée avant l'âge où l'Amour peut la rendre si dangereuse.

Lucie doit épouser M. De Luffanville : lorsque l'on crut devoir songer à les unir, on leur permit de s'entretenir librement, de la manière que j'ai détaillée. Le Lecteur connaît le Jeune-homme : la belle Lucie n'eut pas de peine à le soumettre ; & lorsque pour la première fois il se voit payé de retour, il serait impossible d'exprimer à quel point il s'attacha. Comme mademoiselle De-Cuperville était fort jeune, on leur laissa filer quelque temps la belle passion : mais la Mère de Lucie ne les abandonna pas sur leur bonne-foi ; pour connaître ce qui se passait dans leur cœur & leur manière de faire l'amour, elle employa les moyens dont elle s'était déjà si bien trouvée pour élever sa Fille. On va voir que cette précaution ét toujours sage.

De-Luffanville est aimé : le mauvais succès de ses premières tentatives, l'a rendu timide & défiant ; il paraît toujours douter ; il lui semble que ce serait le comble de la honte, s'il montrait de la persuasion, & qu'on vînt ensuite à le dédaigner. D'après cette idée, toutes ses démarches tendaient à se faire accorder des

faveurs , si décisives , qu'il soit excusable d'avoir cru son bonheur assuré. Lucie , de son côté , conservait un petit reste de son ancienne dissimulation , pour l'employer dans la seule occasion où elle soit une vertu; elle ne s'avançait que lentement; & quoiqu'elle aimât , les preuves étaient faibles, éloignées. L'on imagine facilement à quelle torture cette conduite mettait le pauvre Luffanville. Un jour Lucie parut plus tendre qu'à l'ordinaire; elle avait appris que son Amant employait presque tout l'argent de ses menus plaisirs , à soulager trois pauvres Familles chargées d'Enfans , & qu'il le faisait avec tant de secret , que ses Parens ne venaient d'en faire la découverte , que par ces bonnes-gens eux-mêmes. Lucie crut donc pouvoir montrer plus de confiance à l'homme vertueux qui doit être son Époux : ils demeurèrent seuls dans la pièce aux récréations , & madame De-Cuperville ne s'oublia pas : De-Luffanville se met aux genoux de sa Maîtresse , & lui débite mille douceurs : Lucie s'attendrissait; car deux choses touchent extrêmement le cœur de toute Femme honnête , la *bienfaisance* & la *valeur* ; elle fit un nouvel aveu de ses sentimens. De-Luffanville se plaignit de

ce qu'on retardait leur union ; il parla des plaisirs que l'hymen leur réservait , & les peignit plutôt en maître qu'en novice ; il engagea sa jeune Maitresse à répéter d'après lui mille tendres expressions : il prend un baiser ; il en demande un comme une grâce ; on le lui donne ; il en rend deux. Lucie , plus touchée qu'émue , lui prodigue les noms les plus doux. Alors De-Luffanville , enivré , va jusqu'à lui demander la dernière preuve de sa tendresse. — Eh ! que voulez-vous encore , dit Lucie ? — Vous-même. — Ah ! je suis toute à vous. — Divine Lucie ! — Mon charmant Ami ! — Souffrez..... ne craignez. . . — Moi ! vous craindre ! je vous aime. — Si j'osais. . . — Parlez ? — Vous me refuserez ? — Non , je vous le jure. — Eh-bien , permettez-moi de me convaincre parfaitement de mon bonheur : c'est votre Époux qui vous le demande. — De tout mon cœur. — Ah ! ma Lucie ! ma divinité— ! Il la prit dans ses bras. Madame De-Cuperville comprit son dessein ; elle se hâte de se rendre auprès d'eux. En entrant , elle aperçut Lucie debout , qui grondait son Amant avec beaucoup de vivacité. Sa présence les surprit extrêmement , & fit changer la con-

versation : mais Luffanville était si troublé , qu'elle le vit pâlir. Il se remit pourtant , parce que Lucie lui sourit , & qu'elle reprit à son égard ses manières accoutumées.

Le lendemain, madame De-Cuperville dit à son Mari , qu'il fallait avancer le mariage de leur Fille. Il y consentit : M. & madame De Luffanville accueillirent la proposition. Mais lorsqu'on en eut averti Lucie , elle demanda qu'on différât ; & quelque chose qu'on pût lui dire , elle fut inexorable : les prières de son Amant, ses vives instances que les larmes accompagnèrent quelquefois , la touchèrent ; elle ne lui cacha pas qu'elle était émue , attendrie. — Je vous aime , lui dit-elle , devant ses Parens ; mon cœur est tout à vous ; il y fera toujours : mais vous savez qu'un jour vous m'avez crue plus faible que sensible ; je me suis vue prête à perdre la gloire de mon sexe , par ma propre imprudence ; je veux m'en punir : mon seul regret est la peine que je vous cause ; je voudrais la porter seule , soyez-en bien sûr : Je prie ma chère Maman de me priver de votre familiarité durant une année entière—. Ce discours surprit toute l'assemblée , qui l'approuva , mais en le modifiant , à la

pluralité des voix : car dans cette société , quoiqu'on ne force pas les inclinations , le conseil, composé des Pères & des Mères, décide toujours en dernier ressort. De-Luffanville demeurait immobile : enfin il se mit à la discrétion de sa jeune Maitresse, & six mois après, le mariage s'accomplit, suivant qu'on l'avait jugé.



C H A P I T R E IX.

Les Bonaces.

L'INFORTUNÉE, dont on a lu l'histoire dans le Chapitre *lj*, avait quatre Enfans, une fille, son aînée, deux garçons, & une seconde fille. Les quatre petits Orfelins sont élevés par Eulalie, qu'on nomme madame *Minutin*, & qui devenue veuve elle-même, gouverne la maison de M. Laurens. Elle a pour aide madame De-Vorterre; cette Dame remplace la Mère; Eulalie ne se regarde que comme la gouvernante.

Rien de plus facile, au 1.^{er} coup-d'œil, que l'éducation de ces Enfans : Ils sont tranquilles; point d'écarts; une douceur, qui durant leurs premières années, les faisait idolâtrer de tout le monde. Leur excessive crédulité, leur panchant à se lais-

E 5.

ser conduire, eussent causé leur perte, si comme tant d'autres, ils eussent été environnés de personnes vicieuses, abandonnés aux leçons d'âmes basses & serviles. Dès que madame De-Vorterre les vit hors de la première enfance, & qu'elle put s'assurer de leur caractère, elle ne négligea rien pour en tirer parti : de sorte qu'elle fit de Léonore, qui, sans les précautions qu'elle employe, n'eût été que sotte, une fille d'une simplicité charmante. Pour y réussir, elle mit en usage des moyens opposés aux maximes les plus accréditées ; elle éclaira son Élève le plus qu'il fut possible ; elle comprit qu'il falait suppléer, avec Léonore, à la pénétration qui lui manquait, par les connaissances acquises ; tâcher de lui faire avoir un sentiment à elle, & de la préserver en-mêmes-temps de l'opiniâtreté, très-naturelle compagne de l'indolence, en étendant ses lumières, & lui donnant par-là quelque supériorité sur ceux qui l'environneraient, lorsqu'elle serait maîtresse d'elle-même. Il semble, à la manière dont on instruit nos Enfans, qu'on ne cherche qu'à les faire briller, & non à leur être utile ; on pousse ceux & celles dont les dispositions promettent ; on néglige les autres ; au lieu

que, dans l'usage ordinaire, & lorsqu'il ne s'agit pas de former des Maîtres dans les arts & les sciences, il faudrait tout le contraire : votre Fils ou votre Fille sont-ils bornés, attachez-vous à corriger la nature, & donnez leur par art tout ce qui leur manque ; faites-leur tout connaître, donnez-leur un *esprit d'expérience*, puisqu'ils manquent de celui de pénétration : ce devoir est d'autant plus essentiel, qu'un Père, une Mère ne sont censés avoir achevé l'homme chargé de transmettre leur nom, & de les acquitter envers la République sociale, qu'autant qu'ils l'ont mis en état de fournir son contingent ; d'être sage pour lui-même, utile aux autres. Madame De-Combleval réfutait ainsi les sophismes de ceux qui blâmaient sa Sœur, & l'accusaient d'imiter ce Disciple du Moine *Pacôme*, nommé *Paul le-simple* (*). Elle admirait sa conduite, & lui disait en riant, que Léonore était son chef-d'œuvre. En-effet, à dix-huit ans qu'elle accomplissait lorsqu'on la maria, comme je l'ai dit, avec le jeune De-Cuperville, Mademoiselle Laurens était un modèle en tout genre ; ses défauts mêmes, par le

(*) Par obéissance il arrosait un bâton sec.

contrepoids qu'on avait su leur donner ; étaient devenus des qualités. C'est ainsi que la nature de deux sels désagréables , l'aigre & l'amèr, compose néanmoins, à l'aide des huiles , toutes les saveurs qui peuvent flatter le goût, & les odeurs qui chatouillent l'odorat ; elle n'y change rien au fond , elle ne fait que les combiner.

Il faut pourtant convenir que le plus difficile n'est pas d'élever une fille forte & trop douce ; c'est quelquefois un fond très-heureux, sur lequel il ne s'agit que de mettre des ornemens de goût : mais le coup de Maître sera de former un Indolent , & d'en faire un homme. Aussi madame De-Vorterre, qui réussit presque sans aide avec Léonore, ne s'en fia pas à elle-seule pour le Jeune-homme & pour son Frère. Leur Père donna tous ses soins à leur éducation , & madame De-Combleval y contribua de tout son pouvoir. Ce petit conseil des Trois, crut devoir employer un des moyens réprouvés par M. *Roussseau* ; l'on donna des Émules aux deux Frères , choisis de manière qu'ils ne pouvaient manquer de les exciter & de les tenir en haleine : mais l'on eut la plus grande attention à ralentir la course de ces Émules , lorsqu'il y avait à

craindre qu'ils ne surpassassent tellement les deux Enfans, que ceux ci desespérassent de les atteindre. Ce n'est pas tout: on ne leur laissait voir que des exemples d'activité; en leur procurant les plaisirs convenables à leur âge, on faisait en sorte qu'ils s'y livrassent entièrement; & lorsqu'ils étaient au plus fort de l'effervescence, on s'y prenait de façon qu'ils fussent obligés de les cesser. Par ce moyen adroit on excitait ces âmes stagnantes, & l'on donnait un-peu de ressort à leur volonté; car le lendemain ils attendaient avec impatience l'heure de se livrer au plaisir dont ils n'avaient goûtés que la fleur. Leurs occupations & leurs études n'alaient jamais jusqu'à la fatigue: si l'on s'apercevait qu'ils préférassent quelque'un de leurs exercices, on le transposait, & c'était celui qui terminait la journée.

A ce mécanisme d'éducation, l'on ajoutait les choses: tout était clair dans leurs leçons; on avait soin, lorsqu'ils n'avaient pas compris quelque point, de le leur faire expliquer en particulier par celui des deux Émules qui l'avait le mieux fait: l'on ne saurait s'imaginer combien cette manière est sûre; j'ai vu les Maîtres les plus habiles ne pouvoir faire entendre

l'explication la plus claire, tandis qu'un condisciple y réussissait, en racontant comme il l'avait conçue (*). Les sciences abstraites, la Physique, la Métaphysique, les Calculs, l'Algèbre, loin de devoir être interdits aux génies paresseux, peuvent au contraire devenir pour eux un remède très-efficace: si vous pouvez parvenir à les éprouver des merveilles de la nature, de la beauté des vérités mathématiques, vous n'aurez plus qu'à les guider; ils chemineront d'eux mêmes; leurs idées se subtiliseront, & bientôt vous pourrez appliquer ce développement de leur esprit à tout ce qui concerne les devoirs de l'homme social. Telle fut aussi la conduite que l'on suivit avec les deux jeunes Laurens.

Laure, la plus jeune Sœur, était venue au monde dans le temps où sa Mère commençait à se livrer à son goût pour Colletet; non qu'elle se fût encore oubliée, mais son cœur était pris. Le caractère de la Jeune personne se sentait de ces dispo-

(*) Il en est de même dans les Arts & les Métiers: les Élèves s'entraident beaucoup; le Maître trop souvent présente le parfait, sans montrer les gradations qui doivent y conduire; au lieu que le Condisciple fait sentir ces gradations, & trouver la facilité, par son imperfection même.

sitions : elle fut élevée comme sa Sœur ; mais elle devint beaucoup plus difficile à régir dans l'âge des passions : son penchant à la tendresse se manifestait dans ses actions les plus ordinaires , dans ses discours ; un attachement devenait pour elle un besoin : personne ne faisait cette observation ; ce fut madame De-Combleval qui pénétra Laure , & qui fixa sur cette importante découverte , l'attention de sa Sœur & d'Eulalie. Mais je destine un Chapitre entier pour cette Jeune-personne ; revenons à son Frère aîné.

C'est un Jeune-homme aimable , qui fait , & qui ne brille pas ; mais dont on découvre aisément le mérite, sous le voile de la modestie : son Père lui cherche une Compagne de concert avec madame De-Vorterre. Un jour on parlait de ce dessein chés M. De-Combleval , après le dîner , devant tous les Amis , & dans le moment où les Pères & les Mères s'entretenans entr'eux , formaient un cercle à-part. On félicita M. Laurens & madame De-Vorterre, qui renvoyèrent l'hommage à madame De-Combleval , comme ayant suggéré tous les détails rapportés dans ce Chapitre. Le Président , Beaupère de mademoiselle De-Luffanville , avait une Nièce dont il était Tuteur , & qu'il faisait

élever au Couvent ; il parut souhaiter de la mettre auprès de madame De-Combleval, qui lui servirait de Mère. Cette proposition fut acceptée, & mademoiselle De-Lossambert vint quelques jours après, conduite par son Oncle. Elle avait seize ans ; c'était une brune fort vive, qui aurait eu de l'esprit & des qualités, si l'éducation vide qu'elle avait reçue, n'avait desséché tout cela. La nouvelle Institutrice eut besoin de beaucoup de patience & d'adresse pour s'en faire aimer (car c'est toujours par-là qu'il faut commencer une éducation). Lorsqu'elle y fut parvenue, elle amena petit-à-petit la réforme des idées, puis celle des mœurs & des manières. Lorsque Sophie De-Lossambert fut telle que madame De-Combleval la désirait, elle en avertit le Président. — Eh bien, Madame, répondit M. De-Lossambert, c'est pour votre société que vous l'avez formée : vous & vos Amis ne faites qu'une Famille ; je regarde l'aîné des Fils de M. Laurens comme le vôtre, puisqu'il vous doit ses qualités ; c'est à lui que je veux donner l'équivalent de ce que j'ai reçu de vous—. Madame De-Combleval fut transportée de joie ; elle fit avertir M. Laurens, & lui dit que son Fils aîné pouvait prétendre à la main de mademoiselle.

De-Lossambert. Cet heureux Père courut remercier le Président; à son retour il découvrit à ses Enfans le bonheur qu'on préparait à leur Aîné.

Le discours de M. Laurens produisit un effet bien différent de celui qu'il attendait: ses deux Fils demeurèrent interdits, & comme pétrifiés. Le Cadet n'avait que deux ans de moins que son Aîné; son caractère était plus enjoué; sa figure quoique moins régulière, avait quelque chose de plus piquant: il avait plu à M.^{lle} De-Lossambert, & l'adorait, mais sans avoir-jamais ôsé le lui dire, si ce n'est par ses regards. La jeune Sophie, de son côté, l'accueillait, & lui marquait en toute occasion de ces petites préférences qu'un homme fait saurait interpréter, mais qu'un novice ne comprend pas. — La nouvelle que je vous apprens, a-t-elle quelque chose de triste, leur dit M. Laurens? — Mon Père... répond le Cadet en hésitant, c'est que... M.^{lle} De-Lossambert sera toujours... (il se tut). — Vous l'aimeriez, Monsieur? — Son air & sa rougeur furent un aveu. — Sur quoi fondé? — Sur ce qu'elle est la plus aimable des Femmes, & que je n'ai pu m'en défendre. — Et connaissez-vous ses dispositions à votre égard? — Com-

ment les connaîtrais-je ? ... cependant ne pourrait on pas en juger par les miennes ? — La règle ferait peu sûre , mon Fils... Vous m'embarrassez ; car M. De-Lossambert ne songe qu'à votre Aîné. — Mon Frère ? nous serions tous deux à plaindre. — Mon Père , dit alors le plus âgé , s'il se pouvait que ce fût mon Frère qu'il préférât ? — Et votre motif , Monsieur ? — J'en ai deux pour un : je desire le bonheur de mon Cadet autant que le mien , & vous alez connaître le second , par le récit que je demande la permission de vous faire.



CHAPITRE lxj.

La Sympathie.

— JE vais au Théâtre *Français* , comme vous le savez , mon Père. Je me place toujours à peu-près dans le même coin , où je trouve toujours aussi les mêmes personnes. Il y a parmi les Connaissances que j'ai faites en cet endroit , un Vieillard affable , savant , & qui connaît également les deux Mondes , puisqu'il a passé nombre d'années dans l'Amérique , où il a des possessions considérables : sa conversation me charma d'abord ; mon respect & mon

estime se sont accrus avec le temps; & son inclination pour moi n'est pas moins forte. Je le vois depuis un an; mais ce n'est que d'avant-hièr qu'il m'a proposé d'aler souper chés lui : je ne crus pas devoir accepter, parce que je vous aurais causé de l'inquiétude; il m'approuva; de sorte qu'il ne me pressa plus. Cependant je l'accompagnai jusqu'à sa maison. En chemin, il me demanda si mes Parens avaient des vues pour mon établissement? Je répondis que je l'ignorais, & que jusqu'à ce jour mon Père ne m'en avait pas donné le moindre indice. — Et votre cœur, ajouta-t-il, est parfaitement libre? — Je l'affurai qu'il l'était. — J'en suis ravi, reprit-il; je vous ai étudié, vous me convenez parfaitement; je ne m'informe ni de votre Famille que je crois honnête comme vous, ni de votre fortune, dont je ne me soucie pas: j'ai une Fille, je puis dire que c'est un présent digne d'un Ami; elle est belle, sage, spirituelle, entendue; en-un-mot, elle a toutes les qualités qui peuvent en faire une Mère-de-famille respectable, une Épouse accomplie... Avez-vous madame votre Mère? — Je l'ai perdue, dès l'enfance, répondis-je. — Eh-bien, c'est à votre Père que je veux offrir

ma Fille pour vous , avec quinze mille écus de rente , qui font la moitié de ma fortune actuelle ; à-condition que vous demeurerez avec moi—. Je ne pus répondre que par des actions-de-grâces. Nous arrivons chés lui. —Faites avertir ma Fille , dit le Vieillard , que je suis arrivé—. Je vis aussitôt paraître une Jeune-personne , dont les traits & la démarche avaient une dignité imposante. —Saluez ce jeune Cavalier , Amélie , lui dit son Père ; c'est le premier de mes Amis , & vous m'obligerez beaucoup si vous lui donnez la même place dans votre cœur—. Elle rougit si prodigieusement , en me faisant une révérence , que je présimai qu'il l'avait entretenue de moi. —Puisque vous ne pouvez rester , me dit ensuite mon respectable Ami , je ne vous retiens plus ; nous nous reverrons après-demain ; obtenez la permission de souper avec moi. L'on me nomme dans le Canada, *M. De-Sauve*, & je ne suis plus connu que sous ce nom-là , quoique j'en aye un autre ; mais il fut si malheureux , que je ne veux plus le porter : cependant je n'en ferai pas un mystère à votre Père—. C'est donc ce soir , Monsieur , continua Laurens , que je dois le revoir ; & j'alais vous deman-

der la permission d'accepter son invitation, lorsque vous m'avez fait apeler—.

M. Laurens, très-étonné de ce qu'il venait d'entendre, dit à son Fils qu'il l'accompagnerait aux *Français*, & qu'il voulait faire connaissance avec le Vieillard. En attendant, il alla faire part de cette découverte à madame De-Combleval. On résolut d'attendre au lendemain pour sonder M. De-Lossambert, en faveur du second Fils; mais dès le moment Félicité chercha sans affectation à faire expliquer mademoiselle De-Lossambert. Cette Jeune personne, après avoir employé la dissimulation, convint de son penchant pour Laurens cadet, & demanda les conseils de madame De-Combleval pour en faire l'aveu à son Oncle.

Cependant l'heure du spectacle arrive. M. Laurens part avec son Fils. D'abord l'obscurité l'empêche de distinguer l'Ami du Jeune homme, que celui-ci vient de saluer: mais dès que le Vieillard eut répondu, le son de sa voix parut familier à M. Laurens, & le fit tressaillir; enfin l'on allume les lustres, & le Mari d'une Épouse coupable, infortunée, voit avec autant de surprise que d'horreur, le séducteur de sa Compagne. Ils se reconnurent en-

même-temps tous-deux : Colletet pâlit ; & se trouva mal ; M. Laurens demeurait immobile. Cette scène muette était une énigme pour le Jeune homme , & son étonnement redoubla sans doute, lorsqu'il vit son Père se hâter de sortir en lui commandant de le suivre. Il regarda Colletet , & lui tendant la main : — Venez , mon respectable Ami, lui dit il ; venez : voici des choses qui m'épouvantent , mais si vous avez le courage de m'accompagner, je suis aimé de mon Père, je vous aime , peut-être pourrai-je vous reconcilier—. Colletet sort : M. Laurens attendait son Fils à la porte. Dès qu'il vit Colletet : — Que prétens-tu, monstre, s'écrie-t-il ? & quelle est ton impudence d'ôser m'aborder ? — Mon Père, répond le Jeune-homme, mon cœur me parle pour lui ; & le respectueux attachement qu'il m'inspire égale celui que j'ai pour vous-même. — L'affacin de ta Mère !... — Eh quoi ! vous, si vertueux aujourd'hui , dit le Jeune-homme à Colletet , vous fûtes un de ces malheureux qui l'insultèrent Les erreurs de la jeunesse ne vous ont pas épargné—! M. Laurens veut s'éloigner , & son Fils le retient. Colletet lui dit : — Monsieur, le pouvoir irrésistible qui m'attache

à votre Fils ne m'étonne plus les restes de ma vie sont à vous , prenez-les ; je vous les abandonne ; les chagrins plus que les années ont blanchi ces cheveux souffrez seulement que votre Fils jouisse du fruit de mes travaux , avec une Personne qui n'est pas coupable envers vous , & dont le mérite vous intéressera , si vous daignez la connaître — . Les larmes l'empêchèrent de continuer. — Mon Père!.. dit le Jeune-homme, en joignant leurs mains, M. Laurens retire la sienne , s'éloigne en frémissant , & sans répondre. Son Fils que l'aimable Amélie avait charmé , ne partage pas l'horreur que De-Sauve inspire ; il embrasse le Vieillard , & le quitte à regret.

Arrivé chés lui , M. Laurens court auprès de mesdames De-Combleval & De-Vorterre , pour leur raconter son aventure , qui les surprit étrangement. Elles s'occupaient à le calmer , lorsqu'on vint leur annoncer une jeune Étrangère. C'était une Fille toute belle , & telle que Laurens fils avait dépeint celle du Vieillard ; elle demande madame De Combleval , & la prie de la conduire auprès de M. Laurens ; cette Dame le lui montre. Aussitôt la Jeune-personne tombe à ses genoux , &

le conjure de lui conserver son Père. — Il est dans un trouble affreux , ajouta-t-elle , je sais que vous en êtes la cause ; le Jeune-homme auquel il s'était attaché , depuis notre retour en Europe , avait adouci des chagrins dont il ne m'a jamais confié la source , & qui précédèrent la mort de ma Mère ; c'est en lui qu'il avait mis toute son espérance : tous les jours il m'entretenait de son jeune Ami , s'efforçant de me prévenir si bien en sa faveur , que je n'eusse qu'à le voir pour l'aimer. Je l'ai vu. Comment celui qui rapelait le calme dans l'âme du meilleur , du plus tendre des Pères , n'eût-il pas trouvé le chemin de mon cœur !.... O Monsieur ! vous êtes Père ; si vous aviez une Fille , qu'elle fût pour vous aux genoux du mien que penseriez-vous du barbare qui l'éconduirait !... Je crois mon Père coupable envers vous , puisqu'il s'accuse : mais quel est donc ce crime , si mon respect & la tendresse que j'ose vous vouer ne peuvent le réparer — ! Ici , M. Laurens la releva. Frappé de l'éclat de cette jeune Beauté , de son discours , de ses larmes , il sentit que son cœur prenait parti pour elle. Madame De Vorterre , toujours prête à s'enflâmer ; s'écrie : — Ah mon Ami , mon Ami , laissez-vous vaincre ,

cre; si votre Fils a vu cette charmante Personne, il faudra qu'il meure, ou qu'il l'obtienne—. Madame De-Combleval ne parla pas si vivement, mais elle agit avec plus d'efficacité. — Je vais vous reconduire, dit-elle à l'aimable Amélie, & je vous promets d'avance tout ce que vous desirez—. Elle la remena chés son Père, qu'elle trouva plongé dans la plus déchirante douleur. Il fut étonné, mais ravi de revoir madame De-Combleval; la présence d'une Dame qu'il avait toujours si fort respectée, le remit un-peu: tous-deux s'attendrirent sur le sort de leur malheureuse Amie; ils la pleurèrent amèrement; & cette dernière aventure qui les réunissait d'une manière imprévue, avait des circonstances qui les affectèrent doublement. Ensuite Colletet détailla les principales circonstances de sa vie depuis leur séparation.

CHAPITRE Ixij.

Le Repentir.

Vous savez, Madame, qu'aussitôt que j'eus appris par votre Lettre l'affreuse nouvelle d'un malheur irréparable, je me hâtai de révenir: vous futes témoin de mes

III Partie.

F

larmes, ou plutôt de mon desespoir. Mais ce que vous ignorez, c'est que deux mois avant la mort de *Celle* que je n'ose nommer, nous avions tous deux formé le dessein de renoncer à notre passion: *Elle* avait exigé que je me mariasse, & j'avais exécuté ses ordres, en épousant une Fille aimable, & sans fortune, avec laquelle il ne devait se trouver aucune des difficultés qui retardent ordinairement les mariages. J'en écrivis aussitôt la nouvelle. Mais *Elle* me répondit en me reprochant ma précipitation, qui lui montrait trop de déférence; *Elle* me disait ensuite, que dans quelques jours, *Elle* me ferait la dernière des Lettres que j'aurais d'elle, où toutes ses dispositions seraient exprimées, *Elle* n'eut pas le temps de me l'écrire.

Lorsque le malheur fut arrivé, je me gardai bien d'amener ici ma jeune Épouse; il semblait que je pressentisse que ma conduite antérieure ne pouvait être longtemps cachée. Un jour, que je goûtais le triste plaisir de pleurer sur ses Enfants, leur perte & mon crime, son Mari vint à moi, l'air furieux, un paquet de Lettres à la main: — Tu oses encore profaner cette maison, me dit-il! tu la fouilles encore de tes regards! fors, monstre, fors...

La colère le suffoquait. Je me hâtai de fuir; ma confusion me rendait si petit, si pusillanime, que je n'osai dire un mot.

Vous savez, Madame, que je disparus, & que l'on n'entendit plus parler de moi. Ce fut dans le Canada que je me rendis, avec ma Femme, & une Fille dont elle était accouchée. Comme j'avais une fortune honête, je m'établis très-avantageusement proche *Montréal*, petite Ville à soixantedix lieues de *Québec*, sur le fleuve Saintlaurent. Ce Pays, alors sous la domination des Français, était presque en friche, quoique très fertile; on ne tirait aucun parti des terres, & le commerce des peaux d'ours & de castor faisait à peine végéter ses Habitans. Les fonds de terre y étaient donc pour rien. J'achetai les plus beaux & les plus vastes domaines, on me concéda des friches, & je donnai mes soins à les mettre en valeur.

Je m'étais expatrié pour me punir, & dans mon exil, je ne m'entretenais que de ce qui pouvait nourrir ma douleur. Ce n'est pas que je n'eusse beaucoup d'attentions pour mon Épouse, mais je ne ressentais pas d'amour; ainsi je ne cherchais tous les jours qu'à m'enfoncer dans la solitude.

Dans le temps où je m'occupais de mon projet de cultivation , on amena beaucoup de Nègres à *Québec*, je résolus d'en acheter le plus que je pourrais , autant pour me rendre utile à ces malheureux , que pour remplir mes vues. J'avais de l'argent comptant ; je me procurai soixante-quinze Noirs, & autant de filles : j'avais amené douze pauvres Familles , choisies parmi les meilleures gens d'un Village de Bourgogne dont les Habitans sont les plus laborieux des hommes ; les Chefs de ces Familles formèrent les Nègres au travail sous mes yeux ; ensuite je les repartis dans les différens Cantons qu'ils devaient cultiver, mettant chaque Ferme sous le gouvernement d'une Famille française. Le Fermier & ses Enfans donnaient l'exemple, ils travaillaient à la tête des Nègres, & les traitaient comme eux-mêmes, tant pour la nourriture que pour l'ouvrage. Je procurai tous les adoucissmens imaginables à mes Colons, & je fus attentif à leur interdire la communication avec ceux de mes Voisins, qui les eussent corrompus. Je voulus aussi que les Noirs devinssent Chrétiens , & je choisis pour les instruire, un bon & vertueux Ecclésiastique , que j'appelai de France , dont le

Christianisme était aussi pur que celui de notre saint Législateur. Nous élevâmes une Église , & de mes Gens seuls nous formâmes une Paroisse , dont mon Ecclésiastique fut l'Apôtre, l'Évêque & le Curé; car je ne voulais pas de ces Moines vagabonds qui desservent toutes les autres.

En peu de jours nous parvinmes à nous faire aimer de nos Nègres: notre familiarité , loin de les rendre insolens , nous les attachait ; & j'eus occasion de me convaincre que les Nègres que le relâchement dans les rigueurs qu'on exerce envers eux porte à la révolte , avaient pour Maîtres des hommes qui leur avaient corrompu le cœur , avant de les pousser-à-bout par leur inhumanité. Le bon Prêtre & moi nous fîmes comme les Missionnaires Jésuites de Californie & du Paraguay , nous travaillions quelquefois avec les Colons , afin d'ennoblir le travail par notre exemple ; & nous choisissions toujours le temps où les travaux étaient de la plus grande importance.

Lorsque tous furent Chrétiens à notre manière , & suffisamment instruits dans notre langue , nous songeâmes aux mariages ; & j'annonçai , dans une assemblée générale , que ceux qui voudraient telle ou

telle Fille, devaient s'adresser à moi, qui représentai leur Père. En peu de jours, toutes les demandes furent faites: mais ce qui me surpris, c'est que plus de vingt-Garçons des Familles Françaises vinrent me prier de leur réserver des Noires, qu'ils me designèrent, parce qu'ils les aimaient, & qu'ils en étaient aimés; elles me parurent effectivement d'une figure propre à faire naître l'amour. Je leur représentai qu'il faudrait que je laissasse vingt Noirs sans femmes, ce qui ne serait pas juste: mais ils insistèrent, & furent jusqu'à me proposer de leur donner des Blanches; je crus devoir m'y refuser. Cependant je pris un tempérament; ce fut de proposer à mes Noirs, qui seraient sans Épouses, de se faire agréer à des Filles Sauvages, demi-policées de la Nation presque anéantie des *Aniéz*, qu'ils avaient occasion de voir assés souvent. Ce parti fut accepté: ce qu'il y eut encore de plus heureux, c'est qu'une habitation complète d'*Iroquois* cultivateurs, composée de trente Familles, voulut s'allier avec nous; à-condition que les Enfants des Jeunes-hommes qu'ils nous donneraient pour épouser des Françaises, seraient regardés comme nos compatriotes; & que ceux des

Noirs- *Aniëz* jouiraient du même avantage, à-cause de leurs Mères. J'acceptai ces conditions d'autant plus volontiers, que mon intention avait toujours été de faire de mes Noirs autant de Colons ou de Fermiers libres, auxquels je distribuerais la quantité de terres qu'ils seraient en état de cultiver, en me contentant d'une redevance, qui ne serait que le quinzième du produit. Je me proposais en outre de leur procurer l'aisance, en me chargeant seul d'abord, ensuite avec une ou deux de mes Familles françaises les plus avisées, du Commerce, & de l'exploitation de toutes nos denrées. J'exécutai ce projet dans la suite : il se trouva qu'en ne voulant faire que du bien à mes Vassaux, j'avais, sans le savoir, pris le moyen le plus assuré de m'opulenter. Tous mes Colons devinrent aisés ; les douze Familles françaises s'enrichirent ; j'en ai fait mes Fermiers-généraux, mais en ne leur donnant sur les Colons qu'un pouvoir très-borné, dont ils ne peuvent abuser. Comme mes profits étaient considérables, j'achetais de nouveaux Nègres ; je les distribuais aux anciens ; qu'ils devaient servir pendant trois ans ; après quoi je les établissais dans de nouvelles terres, qui ne me manquaient

pas , toujours de proche - en - proche.

Lors de la révolution qui a fait passer ce Pays sous la domination des Anglais , nous fîmes des pertes considérables , & nos possessions furent dévastées. Je fus témoin d'actions horribles de la part des deux Nations : je ne vous en entretiendrai pas : mais c'est un bonheur pour le genre-humain que ces vastes contrées soient sous le même Gouvernement. L'on ne peut qu'admirer le système d'administration que les Anglais y ont introduit ; ils ont négligé le commerce , mais ils y font fleurir l'agriculture : au lieu que le Pays manquait de blé du temps des Français , & qu'il falait y en porter , l'on vient de voir les Anglais en tirer la charge de plus de cinquante Navires : c'est sous leur protection que j'ai laissé mes vastes domaines ; on ne m'a pas enlevé un pouce de terrain , parce qu'on est content de ma culture : on a fait plus , en voyant l'ordre que je fais régner , on vient de m'offrir de nouvelles terres , qui se trouvaient à ma bienséance , & qui ne convenaient qu'à moi , parce qu'elles sont trop éloignées des autres habitations.

Je perdis mon Épouse durant les guerres : je la vis massacrer par un parti des

nôtres, qui nous trouvant en défense, nous prirent pour des Ennemis : ce fut avec toutes les peines du monde que je me fis reconnaître de l'Officier, & que j'arrachai de leurs mains mon Amélie, qu'ils se proposaient de vendre avantageusement à Québec, à cause de sa figure qui promettrait beaucoup ; comme on y vendait journellement des Anglais de tout âge & de tout sexe, à la honte de notre siècle & de notre Nation (*).

Une observation affés triste que j'ai faite sur les Habitans de ces contrées, soit Sauvages, soit Européens naturalisés ; c'est qu'ils y deviennent d'une indolence im-

(*) Les deux Nations ont commis, ou fait commettre par les Sauvages, des cruautés inouïes, dans la dernière guerre : on voyait un parti de Sauvages fondre sur une habitation, tout massacrer, ouvrir le ventre aux Femmes grosses, enlever les chevelures avec une partie de la peau du buste, & s'en faire une sorte de capuchon, auquel ils laissaient pendre les mains desséchées. Ces Sauvages fesaient gloire de ces actions, s'imaginant obliger les Européens qu'ils servaient en détruisant la Nation ennemie. Cette conduite inhumaine peut avoir son utilité parmi les Peuplades peu nombreuses des Sauvages, toujours en guerre ; mais il était affreux de l'autoriser sur celles que de pareils actes ne peuvent qu'irriter, & porter à la plus cruelle vengeance.

bécile; de sorte que je croirais volontiers que le sol ne peut y comporter des hommes tels qu'ils sont en Europe. Peut-être est-ce la tranquillité, l'engourdissement où plonge le manque d'émulation & de tout ce qui peut exciter l'ambition & la gloire (*). Quoi qu'il en soit, ce motif m'a porté à ne pas y établir ma Fille; je l'ai ramenée en France.

Dans le temps où je songeais à lui chercher un Mari, le hasard fit que je rencon-

(*) Cette observation est fort juste; nous serions peut-être aussi lâches, aussi difficiles à tirer du repos ou de l'indolence que les Canadiens, si nos passions exaltées par le régime social, ne réveilleraient à tout moment l'industrie. Un Sauvage peut se donner tous les plaisirs du Canada sans travail: s'il était à portée de ceux de l'Europe, qu'il parvînt à les désirer, à connaître les moyens de se les procurer, s'il voyait de ses pareils en jouir, il deviendrait actif comme nous. Cela nous mène à une grande vérité; c'est que le luxe, les plaisirs des grandes Villes sont la source du commerce & du travail; ils excitent l'Agriculteur & le Négociant; l'Artiste & le Littérateur. Pour un Sauvage, le plus doux des plaisirs connus, c'est le repos; il s'y livre avec excès; mais on peut l'en tirer par l'appas d'un plaisir plus vif, celui d'avalier des liqueurs fortes: or ce plaisir abrutissant ne peut donner qu'une activité momentanée: c'est le luxe seul & ses entours, qui peuvent en faire un homme social.

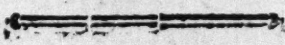
traî fort souvent aux *Français* un Jeune-homme qui me prévint en sa faveur : je ne le reconnus pas ; mais je sentis bien qu'il y avait quelque raison secrète dans le penchant qui m'emportait vers lui. L'ensemble de sa phisiomie , le son de sa voix , son regard, tout remuait mon cœur. Vous en savez la raison , Madame , & le reste de l'aventure vous est connu. Obtenez que je fasse passer toute ma fortune au Fils de *Celle* que j'ai perdue ; daignez instruire son Mari de ce que je vous ai dit , de notre changement avant sa mort—.

Madame De-Combleval fut elle-même charmée de cette assurance, & de pouvoir rendre une partie de son estime à son ancienne Amie ; outre que le repentir de Laure lui fournit des moyens plus efficaces de consoler l'affligé Colletet : elle se hâta de retourner chés M. Laurens , auprès duquel la cessation du commerce criminel ne fut pas oubliée : elle eut le bonheur de le déterminer.

—Elle n'est donc pas morte coupable, dit M. Laurens ! —Voyez , reprit madame De-Combleval, que pour réparer une partie de ses torts, il propose un mariage qui fait la fortune de votre Fils. —J'en conviens : d'ailleurs la Jeune personne me pa-

raît pleine de mérite : mon Fils l'aime ; vous & madame De-Vorterre le voulez : il faut se rendre—. Cette nouvelle, qu'on fit parvenir à Colletet par M. De-Cuper-ville père, son ancien Ami, rétablit sa tranquillité. Le jeune Laurens courut chés sa Maitresse, & comme on lui avait assuré que le Vieillard n'était pas un de ceux qui attaquèrent sa Mère, & qu'il ignora toujours le vrai sujet de l'horreur que son Père avait montrée, il aima Colletet sans scrupule, il adora la jeune Amélie. Leur mariage s'accomplit dans la semaine suivante. Un mois après, Colletet voulut retourner en Amérique, content de voir sa Fille heureuse comme il l'avait désiré.

L'on avait proposé Laurens cadet au Président De-Lossambert, au lieu de l'Aîné, pour sa Nièce : cette homme sage le voulut connaître parfaitement avant de l'accepter : il eut tout lieu d'être content, & ce nouveau mariage se fit encore, à la grande satisfaction de l'aimable Sophie. Il me reste à parler de la seconde Fille de M. Laurens, cette jeune Laure, dont la trempe amoureuse donne quelque inquiétude à madame De-Vorterre.



CHAPITRE lxiiij.

L'Amoureuse.

LA jeune Laure est vertueuse avec plus de mérite qu'on ne le fût jamais, car elle réunit à l'âme la plus tendre, le tempérament des Femmes d'Espagne & d'Italie : Elle se consume en effort, pour surmonter les desirs qu'excite en elle tout ce qui l'approche d'aimable dans le sexe différent du sien. Le manque de naissance, de fortune, ne sont pas des obstacles; au contraire, son cœur sensible voudrait faire le bonheur d'un être qui lui dût tout. Mais si l'attention redoublée que donnent à toutes ses démarches ses deux Institutrices, Eulalie & madame De-Vorterre, la garantissent des pièges des sens, elle fut inefficace contre ceux du cœur.

Au-dessous des fenêtres de Laure, était un jeune Garçon, commissionnaire du Public, âgé d'environ quinze ans. Des cheveux châtain & bouclés accompagnaient une figure aimable & pleine de douceur; un air de santé, de belles dents, un rire agréable; une taille bien prise, une jambe fine, étaient des avantages que possédait le jeune *Pinon*, sans en connaître le prix.

Laure le voyait tous les jours (elle n'avait alors que douze ans) & trouvait à le regarder un innocent plaisir. Deux années s'écoulèrent. Pinon , durant ce temps , avait souvent jeté les yeux sur Laure , depuis qu'un jour elle avait laissé tomber une boucle qu'il lui rapporta. La manière dont elle le reçut , la récompense qu'elle lui donna remplirent ce jeune Garçon de zèle pour elle ; & l'cœur , malgré la disproportion , ne fut pas insensible. A quatorze ans, Laure forma dans sa petite tête le projet de tirer Pinon de l'état humiliant où il rampait. Comme elle ne pouvait rien par elle-même , elle s'ouvrit de la moitié de son dessein à Léonore son aînée , Femme du jeune De- Cuperville , qui lui fournit les fonds nécessaires pour la bonne-œuvre. Pinon , quoiqu'il eût alors dix-sept ans , fut mis chés un Maître de pension pour apprendre le Latin. Son ardeur était excitée par un double motif , son avantage personnel , & l'envie de donner à sa jeune Protectrice la satisfaction qu'elle désirait. Au bout d'un an , il fut en état d'entrer au Collège : il devança tous ses Émules par son application. Laure , bien contente , apprenait ses progrès , & son jeune cœur , qui trouvait cet ap-

pui pour s'attacher , jouissait d'un repos , dont on ne l'avait pas crue susceptible. Les marques d'un goût précoce pour les hommes étaient disparues : on attribuait cet heureux effet à l'éducation , au développement de la raison; mais ces caractères sont indomptables ; il n'était dû qu'à l'Amour. Celui que Laure sent pour Pinon a toutes les qualités qu'il faut pour remplir un cœur d'une étendue immense ; elle est bienfaitrice , quasi créatrice de celui qu'elle aime. Trois années s'écoulent , & Pinon , à vingt ans , est un Jeune-homme aimable , qui fait plus qu'on n'en enseigne au Collège , qui le doit aux avis que Laure a trouvé moyen de lui donner , aux Livres qu'elle lui procure , &c. Tout se fait avec un tel secret , que jamais la Jeune-personne ne parle à son Amant , elle le voit passer de temps-en-temps sous ses fenêtres & c'est tout ; mais elle écrit ; ces billets renferment les conseils , & contiennent l'argent qu'elle lui fait tenir.

Pinon est d'Auvergne ; il est orfelin , & n'a qu'une jeune Sœur , restée à la merci de quelques Cousins éloignés , dont elle garde le troupeau. Laure l'apprend ; elle veut qu'il l'aille chercher durant les vacances. A son arrivée , la jeune *Madeleine*

fut mise dans un Couvent ; Laure , pour fournir à cette nouvelle dépense , eut recours à sa Belle-sœur Amélie ; & sans être fausse , mais en ne faisant qu'une demi-confiance , elle en obtint ce qu'elle voulait. Madeleine n'était d'abord qu'une ourse informe ; son maintien *gauchait* sa taille ; elle avait le teint & toute la peau comme les Mulâtres ; la misère , la mauvaise nourriture lui donnait une air *hâvé* , quoiqu'elle n'eût que quatorze ans ; toute sa beauté consistait en de longs cheveux cendrés , qu'on eut toutes les peines du monde à mettre en ordre , & qu'on aurait coupés sans la défense expresse de Laure. En quelques mois Madeleine devint toute autre. Lorsqu'elle sut lire , écrire & le Français , sa Protectrice la mit chés sa Marchande-de-modes. Ce fut-là que la jeune Paysane acheva d'apprendre à se mettre avec goût , & de quitter ses manières ignobles. Pour lors , mademoiselle Laurens la présente à madame De-Vor-terre , & la demande pour être auprès d'elle : car c'était l'usage , dans la Société , de donner aux Jeunes-personnes une Fille avant de les marier , à laquelle elles s'accoutumaient , qui mangeait avec elles , & qui devait leur demeurer ensuite ; on

se proposait par-là de leur rendre le changement d'état moins sensible. Madeleine fut acceptée , & la faute que fit Laure , ce fut d'en imposer adroitement sur son compte , en la donnant pour une jeune Orfeline élevée dans le Couvent du *Pr...* *S...* sans parler ni de son Pays , ni de sa relation avec le Jeune-homme dont on savait aussi qu'elle prenait soin.

Cependant Pinon finit ses études , & Laure a dix-neuf ans. On parle de la marier : elle prie toujours que l'on diffère , & remarque des défauts essentiels dans tous les Jeunes-gens qui paraissent songer à elle. Par le crédit qu'elle a sur ses Frères & sur sa Sœur, elle trouva moyen de placer avantageusement son Protégé , non plus comme ce Garçon ramassé dans la fange , mais comme le Frère de Madeleine , & comme un Jeune-homme de Famille , qui n'est pas sans quelque fortune. Dès que Pinon fut engrainé , son avancement devint certain; les Gens de sa Province ayant l'activité gascone , avec plus de sang-froid & sur-tout de patience ; Laure vit enfin son ouvrage digne d'elle ; Pinon fut admis dans la maison de M. Laurens ; mais elle n'en fut pas moins discrète ; elle parut ne le connaître que

comme le Frère de sa Fille-de-confiance. Ses sollicitations adroitement ménagées; le mérite réel de Pinon l'approchaient rapidement de l'état de ses Protecteurs : il y parvint enfin, & Laure a vingt-quatre ans.

Madeleine est devenue fine dans le commerce du monde : extrêmement tendre pour son Frère , qu'elle regarde comme la source de son bonheur, elle desire autant que lui de le voir heureux. La discrétion de Laure & de Pinon lui-même ne lui laisse que conjecturer leur tendresse; & cependant elle la sert de toutes les manières imaginables : mais son zèle devient dangereux par son activité. Laure demeure exposée avec un Amant qu'elle aime, & que le respect défendrait assés mal contre ses propres desirs, s'il n'avait que de l'amour; mais il a de la reconnaissance; il regarde Laure comme une Divinité. Madeleine s'aperçut avec chagrin de cette retenue de son Frère; elle entreprit de la combattre doublement, en excitant Pinon à plus de hardiesse, & portant Laure à plus d'indulgence; mais s'apercevant que la vertu combattait des conseils que le cœur approuvait, elle résolut de tirer parti de la première occasion.

Un jour, madame De-Vorterre, Eu-

lalie & M. Laurens étaient occupés d'une affaire importante , qui demandait du temps. Madeleine fit avertir son Frère ; en l'attendant , elle parle en sa faveur , & fait en sorte d'attendrir un cœur déjà trop faible. L'on entend du bruit : Madeleine court ouvrir ; c'est Pinon : elle l'embrasse , lui dit à l'oreille : *Ne ménagez rien*, & s'en va. Le Jeune homme s'avance vers Laure , encore toute émue , qui le reçut d'un air languissant. Il se met à se genoux , & baise la main de son Amanté , qui pressa la sienne. Mais loin d'être entreprenant , Pinon se contient dans les bornes du respect , & ne fut que tendre. Sa Sœur voyait tout ; elle rentre impatientée : — Mademoiselle , dit-elle à Laure , mon Frère est un imbécile qui vous adore , mais qui ne saura jamais prendre les moyens d'être à vous , si vous-même n'avez la bonté de l'encourager. — Ma Sœur , interrompit le Jeune-homme , je déteste ces moyens ; il y a quelque temps que je pensais comme vous faites , mais en approchant Mademoiselle de plus près , mon cœur s'est épuré : je l'adore , en subordonnant mon bonheur au sien : serait-ce le faire , que de l'exposer à mille scènes desagréables....plutôt mille fois—... Il n'acheva pas , mais Laure que

sa réponse venait d'éclairer, l'en aima davantage, & dit à Madelon, que son Frère savait mieux s'y prendre qu'elle, puisque le moyen qu'elle avait conseillé, n'aurait pas manqué de gâter leurs affaires, en indisposant son Père, Eulalie, & sur-tout madame De-Vorterre, qui ne lui aurait jamais pardonné. — Je n'atens notre bonheur que de cette Dame, ajouta-t-elle; c'est elle seule qui peut amener mon Père à nous unir : jugez, petite Étourdie, si vos projets étaient sages, en laissant à part ce qu'une Fille se doit, & ce que l'Amant auquel elle a donné son cœur lui doit à son tour de ménagement & de respect. — Il fut donc arrêté que mademoiselle Laurens parlerait à madame De-Vorterre.

Cette Dame parut dans ce moment : ses yeux alumés, & l'émotion qu'elle ne pouvait contraindre, firent connaître qu'elle avait entendu : Madelon pâlit ; Pinon est au désespoir, & Laure va se jeter au genoux de celle qu'elle avait toujours nommée sa Maman. — Que signifie ce que je viens d'entendre, dit madame De-Vorterre ? pourquoi Monsieur est-il ici ? c'est à vous que je m'adresse, Laure; vous seule méritez des reproches sanglans.

—Madame, s'écrie Pinon qui venait de se remettre un-peu ; c'est moi, moi seul qu'il en faut accâbler ; je voudrais, au prix de tout mon sang, racheter le moindre de ses déplaisirs. Ordonnez de mon sort, Madame, je vais le subir sans murmurer, en adorant la main qui me punira. —Je connais vos sentimens, répondit madame De-Vorterre ; ils n'ont rien de reprehensible : votre démarche l'est seulement ; & tout ceci me paraît prémédité de fort loin. Alez, Monsieur, je ne suis pas votre ennemie—, Pinon se retira. Laure pleure, & Madelon confuse, n'ose lever les yeux. —Vous, Laure ! reprit l'Institutrice, me tromper ! Que prétendiez-vous par une confiance tardive ! —J'ai tort, chère Maman, reprit Laure, mais je vous demande pardon ; je l'obtiendrai, j'en suis sûre, & vous serez ma Protectrice—. En même-temps elle lui déclara son inclination pour Pinon. Madame De-Vorterre, qui ne connaissait que l'écorce, la quitta sans lui rien promettre ; mais elle alla sur-le-champ parler à M. Laurens en faveur des deux jeunes Amans. Le Père de Laure fut étrangement surpris : cependant comme M. Pinon était estimé, qu'il s'avançait, il ne rejeta pas la proposition,

& demanda du temps pour l'examiner ; tandis que d'un autre côté madame De-Vorterre suivrait toute la conduite de ce Prétendant. Les réflexions de M. Laurens lui furent avantageuses , parce que les découvertes de madame De-Vorterre avaient été favorables. Cette Dame le fit entendre à Laure , en lui demandant des détails sur la Famille de Pinon.

La Jeune-personne n'avait jamais réfléchi bien sérieusement qu'il faudrait qu'un jour tout se découvrit ; elle parut embarrassée : son Institutrice la presse ; & Laure honteuse de dissimuler avec elle , avoue toute sa conduite envers le Jeune-homme, depuis le premier instant jusqu'à ce jour. A ce récit naïf , madame De-Vorterre , au-dessus des préjugés comme elle l'était , fut plus indécise pour mademoiselle Laurens, qu'elle ne l'eût été pour sa propre Fille. Cependant elle ne put s'empêcher d'admirer une passion si longue , & peut-être si avantageuse à Laure , dont elle avait rempli le cœur de la manière la plus honnête & la plus généreuse. Elle promit à cette Jeune-personne tout son appui , mais à deux conditions , en cas de non-réussite ; la première , qu'elle se soumettrait respectueusement à son

Père, & prendrait le Mari qu'il lui donnerait, en choisissant elle même entre plusieurs Prétendans; la seconde, que M. Pinon s'éloignerait de Paris, aussi-tôt après la décision avec le *Bon* d'une place avantageuse. Laure se soumet à tout; madame De-Vorterre l'embrasse, & l'assure qu'elle ne va rien négliger. Elle tint parole.

Un jour, que tous les Amis de la maison, tant les externes, comme le Marquis d'Amoncour, le Président, Pinon lui-même, &c, que ceux de la Société, dînaient ensemble, madame De-Vorterre dit tout-bas au jeune Amant de Laure de s'absenter jusqu'à ce qu'elle le fît rapeler. Dès qu'il fut sorti, cette Dame fit tomber la conversation sur son chapitre. Lorsque tout le monde eut parlé, madame De-Vorterre s'adresse à sa Bellesœur De-Combleval, & lui raconte en déguisant les noms, l'histoire de Laure, d'une manière à la rendre très-intéressante. —Mais, dit madame De-Combleval, cette union pourrait être très-heureuse; Eh! que doit-on demander, si ce n'est le bonheur!... —Ce n'est pas tout, ajouta l'Historienne, cet Amant est généreux comme son Amante elle-même; certain moyen délicat, proposé par un tiers, a

été rejeté par ce Jeune-homme, comme devant exposer la jeune Demoiselle à trop de desagrémens : je demanderais là-dessus la décision de l'Assemblée—. Tout le monde fut pour le mariage. — Mais songez-vous bien à ce qu'est le Jeune-homme? — Si c'était par les bienfaits d'une autre que la Personne aimée qu'il eût été tiré de la bassesse, répondit madame De-Combleval, je ne ferais pas pour lui; mais une action aussi belle que celle de votre Inconnue, ne peut avoir d'autre récompense, que son accomplissement parfait—. Dès qu'on fut sorti de table, madame De-Vorterre suivit M. Laurens dans son cabinet, & lui dit le mot de l'énigme. Un sentiment naturel d'amour-propre révolta d'abord ce tendre Père: —Avilir ma Fille jusques-là—! Cependant, sur les représentations de son Amie, qui lui fit envisager le danger de contraindre Laure, il répondit, qu'il allait se dépouiller de l'autorité paternelle, & la remettre à l'Assemblée de leurs Amis: —Ce seront eux-mêmes qui décideront, ajouta-t-il, & j'aurai la consolation de n'avoir rien osé de moi-même—. Sur-le-champ, madame De-Vorterre fit prier tout le monde de se rassembler dans le grand salon. Là,

M.

M. Laurens leur déclare que le trait dont on vient de les entretenir est de sa Fille elle-même, & en même temps il se retire. Ce ne fut plus alors une question vague ; l'on examine mûrement , l'on pèse tout ; & la conclusion du plus grand nombre allait à rejeter Pinon. Les deux Frères de Laure , ainsi que leurs Femmes , & le jeune De-Cuperville , Mari de la Sœur aînée , furent les seuls qui lui donnèrent leurs voix ; ce qui surprit beaucoup : mais aussi, ces cinq personnes étaient celles qui connaissaient le mieux le mérite du Jeune-homme: ils plaidèrent sa cause avec beaucoup de chaleur. Madame De-Vorterre gardait le silence : madame De-Combleval , qui était demeurée neutre , proposa de s'en remettre à la décision du Président De-Lossainbert. Ce Magistrat avait tout écouté : cependant il voulut que chacun déduisît encore ses raisons. Les Opposans parlèrent les premiers ; ensuite son Fils & ses deux Beaufrères défendirent leur sentiment : après quoi M. De-Lossainbert prit en particulier Pinon , enfin Laure. Quand il eut ainsi tout examiné, l'on s'attendait à le voir prononcer: mais il se contenta d'écrire son opinion, & de l'envoyer cachetée à M. Laurens , par Laure elle-

même. Le Père & la Fille demeurèrent quelque temps enfermés avec madame De-Vorterre qui l'avait suivie ; ils firent ensuite appeler Pinon : enfin M. Laurens sortit , & lut tout-haut le papier du Président. Il contenait ce qui suit.

D'APRÈS tout ce que je viens d'entendre , il suit que le seul obstacle à l'union des deux Amans , consiste dans la pauvreté passée de M. Pinon ; il est né d'un Père laboureur , & cadet de l'une de ces familles associées d'Auvergne() , dont il serait à souhaiter que les exemples fussent plus multipliés : ces Familles ont plusieurs siècles d'Association , ce qui dénote une honnêteté , une liberté , qui leur donne le premier pas après la Noblesse. M. Pinon a quitté son Pays , parce que son Père était exclu de la Communauté , chaque Associé n'y pouvant mettre qu'un de ses Enfans : il suit encore , que ce Jeune-homme est capable de ses emplois ; qu'il est agréé de ceux qui le connaissent le plus parfaitement , & qui sont les plus intéressés à ce qui regarde mademoiselle Laure ; que les sentimens du Jeune-homme sont dignes*

(*) Il y a dans l'Auvergne des Familles de Laboureurs associées , dont le gouvernement est admirable. Les Pinon , sont des plus anciennes.

de louanges , ses dispositions honnêtes & respectueuses ; de-sorte que sa conduite envers Laure ne peut que mériter l'estime de cette Demoiselle : Enfin , M. Laurens le reconnaît pour un homme capable , & propre à parvenir à la fortune par son application & ses lumières. En-conséquence , je crois que M. Pinon sera bon mari , bon citoyen , très-économe , & qu'il fera son chemin par des moyens légitimes. Quant à ce qu'il a été pauvre petit com missionnaire , était-ce sa faute ? a-t-il fait quelque tort ? Au-contraire , je tiens de ceux qui m'en ont parlé , de madame DeVorterre , de madame Minutin qui l'ont connu , je tiens de ces Dames qu'il était chéri de tout le voisinage pour son honnêteté , sa douceur , sa fidélité : M. Pinon fut vertueux pauvre comme riche (combien en est il qui ne pourraient s'en appliquer autant !) & je le vois d'un excellent caractère , qui ne s'est jamais démenti. Je termine. Les plus grands hommes n'ont pas d'autre origine que la sienne ; ici M. Laurens n'a point de blâme à craindre , puisqu'il nous remet son autorité. Ainsi je conclus pour le mariage , mais en mon nom seulement , invitant chacun à me réfuter , si je me suis trompé. P. DE-LOSS.

L'avis du Président entraîna tout le monde; Laure fut mariée quinze jours après, & cette union est une des plus heureuses de la Société.

CHAPITRE lxiv.

Les Laidés.

EULALIE, fille de l'Hôtesse (la même que l'on a vu faire les rôles de *sir Brillant* & de *sœur de Colletet*) trouva pour Mari le Fils d'un Notaire, Jeune-homme fort aimable, qui prit l'état de son Père, & s'y fit honneur. Il rendit heureuse sa jeune Épouse, durant cinq ans d'une union que la mort vint troubler. M. Minutin laissait à sa Veuve cinq Enfants, charge d'autant plus embarrassante, qu'il y avait quatre Filles. Madame De-Combleval & M.^{me} De-Vorterre recueillirent cette Épouse desolée; leurs Maris arrangèrent les affaires, vendirent l'Étude, placèrent les fonds, & tirèrent à-clair un bien fort honnête, dont le revenu devenait suffisant pour élever & pour établir convenablement la petite Famille. Madame Laurens étant morte dans ces circonstances: on fit envisager à madame Minutin, qu'en obligeant un Père-de-Famille, & contri-

buant à l'éducation des Enfans d'une Amie, elle se mettrait dans le cas d'épargner ses revenus, pour en augmenter les dots de ses Filles. Elle entra donc chés M. Laurens, qui lui remit le gouvernement de sa maison, telle que l'avait eu madame Laurens elle même. Il faut convenir que si ces deux personnes eussent eu quelque chose de la faiblesse humaine, on aurait pu les voir se remarier ensemble; mais l'un avait pris les Femmes en horreur, & l'autre était si fidelle à la mémoire de son Époux, qu'elle eût regardé comme un crime de lui donner un Successeur. Elle disait quelquefois, Qu'une Femme n'est excusable de se remarier, que dans le cas où elle n'a pas d'Enfans; ou-bien, lorsque le second mariage amène celui des Enfans de l'homme qu'elle épouse avec les siens. Dans toute autre circonstance, ajoutait-elle, c'est abjurer ses Enfans, que de cesser de porter leur nom; c'est éteindre en eux la tendresse filiale, & mériter leur indifférence.

Je parlerai d'abord des Filles, parce qu'elles sont toutes les aînées de leur Frère. Ces Jeunes personnes sont élevées avec les Enfans de M. Laurens. Quoique la Mère fût jolie, & le Père d'une figure passable,

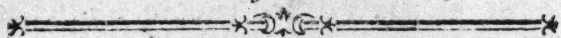
le mélange des traits de tous-deux n'était pas agréable dans leurs Filles; elles furent laides, sans pourtant avoir rien de choquant. Leur caractère n'eut aucun défaut remarquable; & je n'aurais dit qu'un mot de ces Jeunes-personnes, si les Aventures de la troisième n'avaient quelque chose de singulier.

Les deux Aînées étaient assés bien faites, mais petites; elles trouvèrent d'honnêtes-gens pour Maris. La dernière était plus grande, & se tenait bien; ce qui remplaçait quasi les charmes de la figure. Toutes ces Jeunes-filles s'appliquèrent à se donner le mérite & les talens qui peuvent dédommager un Mari du manque de beauté: leur Mère ne cessait de leur répéter; Qu'une Femme qui ne plaît pas dans la société, du-moins *par reflexion*, est le plus vil des êtres, qui tous remplissent leur fin. Elle tenait de madame De-Combleval, qu'il ne faut pas craindre de faire aimer aux Filles la parure, pourvu qu'on leur donne le bon goût, & qu'on leur fasse comprendre, qu'on leur prouve, que la profusion & le prix des ajustemens n'est pas ce qui pare, mais une *entente* agréable; une élégance de manière, & surtout une propreté qui en fasse le fond. A-

vec cet art, une Laide est toujours sûre de plaire, en y ajoutant l'étude du goût de l'Amant ou de l'Époux ; car les hommes ont tous un attrait favori, qui, s'il est négligé, loin de produire aucun effet, éteint cet inexplicable sentiment d'où naît la préférence. — J'ai vu, continuait Eulalie, dans une promenade publique, une Jeune-personne que tous les hommes louaient, & qui pourtant me parut d'une laideur affés complète : son visage était rond à la vérité, mais sa tête trop petite ; elle était noire, elle avait la peau *chagrinée* par la petite-vérole, & deux petits yeux, dont tout le mérite consistait dans leur vivacité ; elle était d'une taille médiocre ; qu'avait-elle donc ? une parure simple, mais d'un goût exquis ; chaque chose était faite pour l'ensemble, rien d'affecté, rien de trop riche (le superbe ne va qu'aux Belles, encore sont elles toujours mieux avec l'uni) : depuis sa coiffure, jusqu'à la forme de son soulier, tout paraissait l'ouvrage des grâces : j'ouïs dire qu'il n'y avait pas d'homme, qui ne donnât dix jolies Femmes pour cette Laidon—.

La troisième des Filles de madame Minutin est une brune éveillée, dont le four-

cil noir , & l'œil plein de feu annonce le goût des plaisirs ; elle est de la taille moyenne , & faite au tour ; sa jambe & son pied sont la perfection même : elle est fort marquée de petite vérole ; mais la forme de son visage est la plus agréable que l'on puisse voir ; il semble que les inégalités de sa peau , donnent à son air plus de piquant. On ne peut la voir , sans être frappé d'un certain éclat qui l'environne. Sa parure réunit toutes les grâces ; les étofes ont sur elle un prix qu'elle leur donne ; & la moindre chose devient charmante , dès qu'elle contribue à la parer. Telle est Agnès Minutin , à seize ans qu'elle vient d'accomplir. On présume que ce minois chiffonné ne manqua pas de faire tourner bien des têtes : toutes les femmes disaient ; *Elle est laide ;* tous les hommes répondaient ; *mais elle est adorable.*



CHAPITRE lxxv.

La Soumise.

PARMI les Amans que la jeune Agnès subjuguéa , deux sur-tout paraissaient mériter d'être distingués. Le premier était un Jeune-homme fort riche , dont le Père avait amassé des biens immenses dans le

commerce maritime. Le second un jeune Officier , qui se distinguait par son courage , & qui s'avançait assez rapidement , puisqu'il était déjà Capitaine à vingt-trois ans. L'on se doute bien qui doit être le préféré ; un Amant gentilhomme , Officier , brave , leste , est un assaillant toujours sûr de la victoire auprès des Jeunes-personnes. Agnès l'aima. Sa Mère ne tarda pas à s'apercevoir de cette préférence ; & comme son goût n'était pas celui de sa Fille , elle en fut affligée , sans le témoigner ouvertement. Agnès vit la douleur d'une Mère qu'elle adorait , & plus sensible à cette douleur muette , qu'elle ne l'eût été aux remontrances & aux reproches, elle forma la résolution de se vaincre , & d'immoler son goût à celui qu'elle croit plus sûr & plus éclairé. Lorsqu'elle eut occasion de revoir le jeune Officier chés une Sœur de son Père , elle lui déclara son panchant pour lui (c'était une faute, qui sera punie), & la résolution où elle était de ne le plus revoir , par déférence aux desirs de la meilleure des Mères. L'Amant fit parler son desespoir & son amour ; Agnès soupira, versa des larmes , mais ne changea pas. Le Fils du Négociant vint le même soir ; elle l'ac-

cueillit , & s'efforça de le trouver comme elle le desirait. Il semble que l'Objet du dédain s'enlaidisse, par les mêmes choses qui rendent toujours plus charmant l'Objet préféré : tant que *Bomèr* (c'est le nom du Jeune-homme) avait été rebuté, son air d'embarras le rendait gauche & maussade ; dès qu'il crut plaire , il devint aimable , léger, amusant (*). Agnès ne put se dissimuler qu'il n'eût beaucoup de mérite ; & souvent elle disait à sa Mère , Qu'elle ne concevait pas comment elle avait pu le haïr. Eulalie charmée des nouvelles dispositions de sa Fille , dont elle connaissait le motif, se hâta de la marier.

(*) Dans notre siècle , il n'y a presque plus de ridicule d'état ; le fils du Négociant & du Bourgeois ont aussi bonne grâce que nos Grands, parce qu'ils sont élevés comme eux. Cependant on voit dans mille Ouvrages , ces états utiles livrés au ridicule , par deux sôtes raisons ; la première est une servile imitation devenue comme de costume ; la seconde, la bassesse des Auteurs, qui veulent flatter les Grands, dont le plus souvent leur Livre ne sera pas lu. Que d'âmes rampantes , avilies , en dépit des lumières de la Philosophie ! Belle théorie, pratique pusillanime & lâche ; voila notre siècle ; ou plutôt, tous les temps où les hommes furent effeminés & corrompus.

CHAPITRE lxxvj.

Les Troqueurs.

DÈS qu'Agnès fut madame Bomèr, son Mari la négligea. Cette jeune Épouse, qui s'était attachée par devoir, gémit de se voir abandonnée par l'homme auquel elle avait fait le plus grand des sacrifices. Insensiblement elle devint indifférente pour lui. Mais tout le monde n'avait pas les mêmes yeux pour madame Bomèr que son Mari; elle était faite pour causer des passions, & mille Soupirans, que sa vertu seule intimidait, n'attendaient qu'un signe d'indulgence pour l'entourer. Elle ne le fit pas; mais ses chagrins percèrent; l'on vit son abandonnement, & l'on s'empressa de l'en dédommager. Agnès se défendit aisément des attaques ouvertes des Galans de profession qu'elle rencontrait chés les Parens de son Père. Mais dans le même-temps, le jeune Officier, son premier adorateur, revint à Paris: il s'informa si bien de ce qui regardait la Personne qu'il avait aimée, qu'il apprit tout ce qu'il en pouvait connaître. Il doutait qu'il fût reçu chés elle; c'est ce qui lui fit prendre le parti de suivre toutes ses démarches, jusqu'à ce qu'il trouvât une occasion favo-

nable. Elle ne tarda pas à s'offrir. Un jour madame Bomèr était au Luxembourg avec sa Femme-de-chambre : après quelques tours dans les alées solitaires, elle prit un Livre, & la Fille qui l'accompagnait s'assit. Lorsque l'Officier vit M.^{me} Bomèr assés éloignée, pour n'être pas aperçu de celle qui la suivait, il l'aborde : Agnès rougit, & parut prête à refuser de l'entendre. Il fit si bien qu'elle l'écouta : sans parler de ses sentimens passés, qu'il avait réduits, disait-il, à des bornes légitimes, il insista sur la permission de voir quelquefois la Personne qu'il estimait, & qu'il vénérât le plus. N'ayant pu l'obtenir, il se retira d'un air assés tranquille. Dès le lendemain il se rendit chés Bomèr, sur lequel il s'était fait donner une Lettre-de-change : il fit connaissance, & le vit plusieurs fois, sans lui parler de sa Femme; de-sorte qu'à la fin, le Mari crut devoir lui proposer de le présenter. L'Officier témoigna peu d'empressement; ce qui fit que Bomèr insista davantage, & qu'il dit à sa Femme, en les laissant ensemble : —Ma-foi, madame, je suis obligé de vous ramener vos conquêtes malgré elles—. Madame Bomèr ne put se dispenser d'écouter ce que lui dit l'Officier, pour ex-

pliquer le discours de son Mari : — Mais croyez , Madame , ajouta l'Amant , que je ne veux pas vous en imposer ; je n'ai recherché votre Mari , que pour avoir occasion de vous assurer de la pureté des sentimens que je conserverai toute ma vie pour vous. Daignez avoir plus de confiance en vous-même ; j'ai l'expérience que vous savez trop bien vous servir de votre vertu : me refuserez-vous le faible dédommagement que j'espère , pour le bien inestimable dont vous m'avez privé ? Vous êtes une autre *Julie d'Étange* , vous avez sa force sur vous-même , ses grâces , & sans valoir *Saint-Preux* , je respecte autant que lui les saints nœuds du mariage—. Depuis qu'il y a des hommes & des femmes , ce langage fut toujours efficace pour les séduire , en dépit de l'expérience : ce qui ne veut pas dire qu'Agnès s'y rendit : au contraire , plus il était flateur , plus elle crut devoir s'en défier. Elle persista dans sa résolution , de fuir un homme qu'elle avait aimé. Ces obstacles irritèrent une passion violente , que l'indifférence du Mari avait enhardie. L'Officier n'insista plus ; mais il vit assidûment Bomèr , & devint son Ami.

Dans les maisons où ils allaient ensem-

ble, ils rencontrèrent une Jeune personne très-aimable, qui pouvait convenir à l'Officier pour la fortune : mais son cœur étant pris, il ne sentit rien pour elle : Bomèr, qui la trouvait charmante, s'enflamma pour la belle *Dorcé*. — Comment peut-on refuser son cœur à cette Fille adorable, dit-il un jour à son Ami? — Comme tu refuses le tien à madame Bomèr, répond l'Officier. — Ah! quelle différence! — Cette différence n'est pas à l'avantage de la belle *Dorcé*. — Tu plaisantes! une Fille qui réunit tous les attraits! — Un seul lui manque. — Et c'est? — Le je-ne-sais quoi. — Bien nommé! car il est impossible de définir ce qui lui manque; c'est le néant même... Ma foi! continue Bomèr, je voudrais pouvoir changer. — La chose serait-elle impossible? — Je le crois au-moins, & les loix. ... — Il est bien ici question des loix. Il ne tiendrait qu'à nous. — Alons-donc, tu veux rire. — Je parle sérieusement. Il faut que les choses soient égales entre nous : j'épouserai ta belle *Dorcé*; nous n'aurons qu'une maison & qu'une table, les appartemens seront disposés de façon que chaque nuit nous posséderons l'Objet de notre tendresse, sans que l'une ni l'autre le

fache : cet arrangement de nos chambres-à-coucher se fera sous mes yeux , à l'insu des Domestiques, pendant un petit séjour à la campagne que tu vas faire faire à madame Bomèr , à laquelle nous pourrons donner pour compagnie mademoiselle Dorcé , afin que l'intimité commence entr'elles. — Tout ce préalable est facile ; mais pour le fond , chimère ! une fois , deux fois , bon ; mais à la longue nous serons découverts , & tu sens quel fracas & quel danger une pareille conduite....

— Ma foi ! je ne vois pas du-tout qu'on puisse s'apercevoir de notre troc , avec les précautions que je veux prendre : nos chambres-à-coucher seront adossées ; une porte secrète connue de nous seuls, percée à la hauteur de ton lit & du mien , & qui se baissera dans une coulisse , au moyen de l'anneau d'un petit médaillon qui sera le même de chaque côté, facilitera notre passage , & le rendra très-commode : nous aurons soin encore que le lit de nos Femmes , quoique dans la même alcove soit disposé de façon , par la boiserie qui le séparera du nôtre , que le bruit que nous pourrions faire en changeant , ne soit pas distingué d'un mouvement ordinaire : je te ferai voir cette invention. — Ah ! si la chose est bien fésable , lors-

que mademoiselle Dorcé sera solennellement ta Femme, tope, je consens à tout : ne différons pas d'une minute à conduire cette aventure à sa fin—.

Les deux Scélérats, égarés par leur passion, exécutèrent ce beau projet : le troc fut exécuté dès la première nuit des noces de M. des *Deux-Monts* (c'est l'Officier).

Trois ans (chose difficile à croire*) s'écoulèrent sans que rien troublât leur accord, & sans que leur constance s'altérât ; tant il semble que les plaisirs de l'amour doivent être défendus & ravis, pour être goûtés ! ils eurent chacun trois Enfants, garçons & filles, qu'ils se proposaient déjà d'unir un jour (madame Bomèr n'en avait point eus avec son Mari). Mais le bonheur ne peut être fait pour le crime. Bomèr entendait tous les jours des Deux-Monts vanter les plaisirs qu'il goûtait avec Agnès : il fit attention aux grâces de sa Femme, & finit par en redevenir amoureux. Cependant il se trouve dans un cruel embarras ; il craint un éclat fâcheux, s'il s'avise de vouloir *détroquer*. Voici le parti qu'il prit : il passait les journées auprès de madame Bomèr, & lui faisait inclusivement toutes les caresses d'un Mari :

(*) On pourrait dire impossible, s'il n'y avait pas eu dernièrement à . . . un exemple tout pareil,

le soir il alait , suivant sa coutume , auprès de madame des Deux-Monts ; mais il dormait , & rien de-plus. Quelques mois s'écoulèrent sans que rien se découvrit : enfin un jour il arriva , qu'Agnès , surprise de l'infatigabilité de son Mari , le pria tendrement de se ménager davantage ; la nuit suivante , la même prière fut répétée à des Deux-Monts , qui n'eût rien compris à ce discours , si madame Bomèr ne se fût clairement expliquée sur ce qui se passait durant le jour. Il dissimula pourtant ; mais son cœur fut profondément blessé , d'autant plus qu'il ne savait plus si les Enfans étaient véritablement à lui ; & qu'il était presque impossible de rirer des lumières de madame Bomèr , attendu que la nuit les deux Maris ne pouvaient se permettre que des mots entrecoupés. Des Deux-Monts changea d'humeur & de caractère ; auparavant il caressait les Enfans ; il ne jeta plus sur eux qu'un regard farouche. Cette conduite frappa les deux Épouses , & surtout intrigua Bomèr : il questionna sa Femme sur ce qu'elle avait dit la nuit précédente , qu'il prétendait n'avoir pas bien entendu ; les réponses d'Agnès lui firent connaître que sa conduite était découverte ; & par un effet de la bisarrerie de

cet homme, dès le moment qu'il crut entrevoir que des Deux - Monts allait cesser la communication, son goût pour madame Bomèr s'éteignit, & sa passion pour la Femme de l'Officier devint plus violente que jamais. Il attendit la nuit avec impatience : mais comme il l'avait prévu, des Deux-Monts resta chés lui. Le lendemain, Bomèr ne vit pas de parti plus sage que d'aler le trouver, & de lui confesser humblement son infidélité. L'Officier l'écouta dédaigneusement ; & lorsqu'il jura qu'il ne s'était *reépris* pour sa Femme que depuis quelques mois, l'Offensé refusa de le croire, & voulut entendre la même chose de la bouche de madame Bomèr. Il ne fut pas difficile de lui donner cette satisfaction ; l'Officier se cacha dans un cabinet ; Bomèr remit sa Femme sur le chapitre de leurs amours, & s'étendit sur toutes les circonstances, qui furent avouées d'Agnès, ce qui ne laissait aucun doute. L'Officier, toujours également amoureux de la Femme, se reconcilia donc avec le Mari ; mais il résolut de se venger de la trahison. Il aimait trop sa Maîtresse, & pas assez sa Femme, pour rendre la pareille à Bomèr ; il craignait trop la rupture du *troc*, pour chercher à faire

faire une autre inclination à madame des Deux-Monts , outre que c'eût été peine inutile : il s'avisa du plaisant stratagème que voici. Le soir même il fit venir un Chirurgien, guérisseur, connu de maladies trop communes : il nomma cet homme devant la Femme-de-chambre de sa Femme. Cette Fille n'eut rien de plus pressé que d'aler apprendre une si fâcheuse nouvelle à sa Maitresse; & celle-ci crut y voir l'explication de la conduite passée. La nuit lorsque Bomèr vint auprès d'elle, madame des Deux-Monts lui dit : — Que prétendez-vous donc , mon Ami ? n'est-ce pas pour vous qu'est venu *tel* ? & voudriez-vous me faire partager les fruits amers d'une volupté que je ne vous ai pas procurée : guérissez vous , Monsieur , & croyez que je suis reconnaissante de quatre années de sagesse. *Marianne* occupera votre place dans mon lit jusqu'au temps où vous pourrez la remplir sans inconvénient pour vous , & sans danger pour moi—. Il falut que le pauvre Bomèr se retirât, & qu'il fit une cruelle abstinence, tant qu'il plut à M. des Deux-Monts de faire venir le Suppôt de *Saintcôme* , & d'observer un régime à table.

Cen'était-là que le commencement du

trouble pour les deux Coupables. Un jour Bomèr se plaignit aigrement à l'Officier, & le menaça de retourner à madame Bomèr, s'il ne prouvait pas à madame des Deux-Monts qu'il était dans une santé parfaite. L'altercation fut vive, parce que l'Officier le prit sur le ton plaisant, & que Bomèr s'emporta. Malheureusement pour les deux Maris, madame des Deux-Monts entendit une partie de la conversation. Elle n'y comprenait rien d'abord : mais les termes de *maladie*, de *santé*, qui frappèrent souvent son oreille, fit qu'elle écouta plus attentivement, & qu'elle surprit, non l'explication complète du *troc*, mais des choses qui lui causèrent une extrême surprise par leur singularité. La conversation ayant changé d'objet, l'Épouse inquiète, s'éloigna, pour aler consulter son Amie. — Il se trama quelque chose, répondit madame Bomèr; & vous me faites faire attention à mille traits de de la conduite de nos Maris—. Cependant elles étaient encore loin de la vérité.

Le soir, M. des Deux-Monts se fit déclarer par son Esculape, qu'il était en parfaite santé; ce qui fut dit devant sa Femme. Après le souper, les deux Épouses convinrent entr'elles de se communi-

quer mutuellement leurs observations. L'Officier avait une légère excroissance à la racine de l'auriculaire de la main droite, & M.^{me} Bomèr venait de la remarquer pour la première fois. Durant la nuit, ayant par hasard prit la main de celui qu'elle croit son Époux, elle sentit une pareille inégalité. Cette conformité fit quelque impression, sans pourtant lui donner des doutes, mais assez pour se la rappeler. Quant à madame des Deux-Monts, elle fut si brusquement dédommée de sa longue abstinence, qu'elle observa peu; mais ce peu fut précisément le même point que son Amie; elle ne trouva pas la petite inégalité. Sans pousser plus loin ses réflexions, elle se proposa de voir le lendemain, s'il n'en restait aucune trace.

A dîner, les deux Épouses, comme de concert, regardent chacune la main de leur Mari; madame Bomèr a senti l'excroissance, & n'en voit pas la moindre trace; madame des Deux-Monts ne l'a pas sentie, & la voit très-apparente. Elles se communiquèrent cette découverte au sortir de table: elles observèrent que jamais, ou très-rarement, elles ne voyaient leurs Maris durant la nuit, par l'extrême attention qu'ils avaient toujours eu

de ne laisser aucune lumière ; qu'ils ne prononçaient pas un mot , même dans l'ardeur des caresses , &c. — Que signifie cette conduite , se disaient elles ? Il fut résolu qu'elles éclairciraient le doute vague qui s'élevait dans leur esprit. Au milieu de la nuit suivante , lorsqu'elles eurent les Maris auprès d'elles , chacune vérifie le signe de l'excroissance , tire adroitement le cordon de sa sonnette , & sur le champ la Femme de chambre , qui était prévenue , apporte deux flambeaux , les pose sur la table-de-nuit , & sort. Quoique cela se fît avec une grande célérité , la coulisse des Maris était si commode , que chacun d'eux se trouva dans son propre lit. Mais la promptitude avec lequel ils s'étaient dérobés de celui de leurs Femmes , leur émotion , & sur-tout l'indice dont j'ai parlé , donnèrent d'étranges soupçons. — Pourquoi ce trouble , cette fuite , Monsieur , dit madame Bomèr à son Mari — ? Sans attendre sa réponse , elle lui prend la main : il ignorait la marque qui se trouvait à celle de son Ami. — Ce n'est pas vous , ô ciel ! non ce n'est pas vous. Monsieur , qui tout-à l'heure étiez à-côté de moi — ! Bomèr affecte la plus grande surprise , & feint de craindre que la raison

de sa Femme ne soit égarée ; il fait éveiller tout son monde. Pour-lors , madame Bomèr se tut. Le lendemain , dès qu'il fut jour , elle voulut se lever : son Mari s'y opposa , & la gardait à-vue. Cette conduite augmentait des doutes affreux , & les changeait en certitude. Mais le mystère de la turpitude de Bomèr & de son Ami n'en était pas moins inconcevable pour elle. Ce ne fut que le lendemain , que s'étant réunie à madame des Deux-Monts , elles convinquirent ensemble les deux Coupables , qui ne s'attendaient pas au moyen de conviction qui devait dévoiler leurs forfaits. Ils furent obligés de tout avouer , dans l'espérance d'obtenir facilement leur pardon. Cette explication fut accompagnée d'un torrent de larmes de la part de celles qui n'avaient rien à se reprocher. Elles déclarèrent aux Maris qu'elles se contenteraient d'éviter l'éclat & le scandale ; mais qu'elles ne voulaient & ne pouvaient plus vivre avec eux comme leurs femmes ; puisqu'ils avaient souillé la plus sainte des unions , avili leurs Épouses , & rendu leurs Enfans des objets de mépris , si le crime de leur naissance était connu. Ces deux Infortunées tinrent parole : une sombre douleur changea leurs

traits; les caresses de leurs Enfans , auparavant si douces , leur fesaient pousser des soupirs , & quelquefois les cris du desespoir. Leur état effraya leurs Amies; mais toutes leurs instances ne purent les engager à s'ouvrir sur leurs peines. Enfin, madame De Combleval apprit ce terrible secret par les deux Maris , qui firent l'avou de leur faute , avec un véritable repentir. Cette vertueuse Dame était si persuasive & si respectée , qu'elle parvint à calmer les deux jeunes Épouses , autant , & plus, par son ton de candeur & de bonté , que par la force de ses raisons. Elle approuva cependant que les deux Coupables subissent une épreuve ; mais elle ne voulut pas qu'elle fût trop longue. Ensuite, elle se chargea de les réprimander , exigea qu'ils confessassent leur faute à madame De-Vorterre , & qu'ils esluysent toute la pétulance de cette héroïne du sexe féminin. Il falut en passer par-là ; ce fut toute leur punition : & quand madame De-Vorterre eut bien tonné, les deux Criminels convinrent qu'ils craignaient davantage un mot , un regard de madame De-Combleval , que les sanglans reproches de sa Sœur. Mais les deux Dames les continrent également. Cet odieux mystère

mystère en fut toujours un pour Eulalie , & pour tous les Jeunes-gens de la Société ; les Pères & les Mères furent les seuls qu'on en instruisit , par le motif raisonnable d'en imposer aux deux Maris. Soit qu'ils fussent changés , ou qu'ils craignissent , leur conduite est devenue régulière : tout leur espoir est dans les mariages projetés , qui légitimeront un jour les noms de Père , de Fils , & de Fille , suivant que chacun doit les porter.

CHAPITRE lxvij.

L'Enfant-naturel.

S'IL n'était pas inhumain & contre les loix de rechercher aux dépens d'une innocente Créature , sa propre satisfaction , je dirais que la plus douce de toutes , est celle d'être père dans la première jeunesse.... O vous , que la fortune a favorisés , Jeunes-gens qui prostituez vos plus belles années & la fleur de votre sensibilité à des Femmes perdues , à des Actrices avides , pourquoi ne pas choisir au sein de la misère une naïve Beauté , qui vous garantirait de la débauche , & vous rendrait pères ? votre cœur , que la stérilité libertine des Femmes-du-monde éloigne de la na-

III Partie,

H

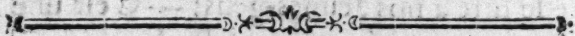
ture, y serait conservé... Je suis bien loin de conseiller un relâchement de mœurs; mais puisque les convenances exigent souvent que vous différiez une union légitime, *de deux maux évitez le pire*. J'ai connu de sages Parens qui n'ignoraient pas cette conduite, mais qui fermaient les yeux, & qui, lorsqu'il en fut temps, se montrèrent, pour conserver les mœurs de celle que leur Fils avait séduite, sans la corrompre.... Oui, les tressaillemens d'un cœur agité par la nature sont les plus délicieux des sentimens: ajoutez-y ceux de l'amour; représentez-vous deux jeunes Êtres, qui jouissent à-peine de toute leur existence, dont les bouches amoureuses se réunissent sur le Gage de leur mutuelle tendresse; & vous aurez l'image de la félicité parfaite!....

Les Enfans-naturels ne peuvent rien exiger; les loix leur refusent un appui; c'est à notre tendresse à suppléer, à tout faire; malheur sur celui qui peut étouffer la voix de la nature, & se borner à ce qu'il doit en vertu des loix sociales! montrez-moi cet homme, suivons-le ensemble, & vous verrez qu'il réunit tous les vices; qu'il est fourbe, traître, impie envers ses Parens, dur avec ses Inférieurs, insolent envers ses Égaux. Le jeune Durichemont

était Père : il en avait les entrailles & la tendre sollicitude : la jeune Fanchonète fut élevée par sa Mère, que dirigea madame De-Combleval, & jouissait de toutes les douceurs de la Nature. Lorsque Julie d'Amoncour eut épousé Durichemont, ce fut une troisième Protectrice pour elle, aussi tendre que les deux autres ; sans compter qu'elle était également chérie de Lucile, Comtesse d'Amoncour. Il est vrai qu'on ne pouvait lui refuser son cœur : cette petite Créature réunissait au charme de la beauté, le caractère le plus aimable, la sensibilité la plus touchante ; il était impossible de la voir sans s'y attacher, je dirais presque sans l'idolâtrer. Madame De-Vorterre disait un jour à son Amie : —Voilà une faute dont les suites sont bien douces ! je serais tentée de croire que ce n'en fut pas une ; car le mal, dans les loix éternelles, ne produit que du mal : mais gardons-nous bien de le dire à nos Jeunes-gens ! —C'est une faute autant réparée qu'elle le pouvait être, mon Amie, répondit Félicité ; c'est là ce qu'il faut dire—.

Lorsque Fanchonète eut treize ans, on parla de la marier : elle était grande & formée, Le jeune Minutin, qu'on lui desti-

nait, avait environ vingt-deux ans. C'était un excellent sujet; mesdames DeCombleval & De-Vorterre le traitaient comme leur Fils, & ne négligeaient rien pour son avancement. Eulalie sa Mère, faisait de son côté beaucoup pour lui : comme elle avait épargné ses revenus, elle en avait formé les dots de ses Filles, & réservé le fonds du patrimoine tout-entier, pour l'héritier du nom de son Mari. En faisant passer Fanchonète à l'état de femme, on la soumit à la conduite de sa Mère; loin de chercher à s'y soustraire, on la voit depuis deux ans; toujours plus soumise, plus respectueuse à son égard, mettre son bonheur à lui rendre la vie agréable, en lui laissant un empire absolu sur elle & sur sa maison. Il faut convenir que la Mère n'en abuse pas; elle ne vit, ne respire que pour sa Fille, & ne s'occupe qu'à maintenir entre Fanchonète & son Mari l'union la plus inaltérable.



CHAPITRE lxviij.

L'Automne.

MLADAME De Combleval atteint quarante-huit ans, comme j'achève d'écrire cette Histoire : c'est l'âge où l'on cesse d'être

tre belle , même pour les figures , qui se conservent le plus longtemps. Celle de Félicité De-Vorterre est pourtant encore aimable , appétissante ; elle a de la fraîcheur , de l'embonpoint , & sa taille a conservé sa coupe agréable. On m'a dit qu'à cet âge , l'amour venait de lui donner une conquête , un Jeune-homme de quatorze ans , le Fils De-Luffanville & de Lucie ; & qu'à cette occasion le Père du jeune Amant avait appliqué ces vers de l'Opéra de *Thésée* :

Je reconnais mon Fils à son ardeur extrême ;

C'est le sort de mon sang de s'enflâmer pour vous.
Je ne parlerai pas de cette passion , plus naturelle que beaucoup de gens ne le croiraient (*).

Une Femme honnête , qui n'a rien à se reprocher , & qui sur-tout a donné de vertueux Enfans à l'État , est ordinairement

(*) Les *Othomacos*, Nation Sauvage des bords de l'Orénoque , sont si convaincus qu'un certain instinct porte naturellement les Jeunes-gens vers les Femmes déjà sur le retour , qu'ils ont établi la règle de ne donner les plus jeunes filles , qu'aux hommes absolument faits , & de marier les Jeunes-hommes aux Femmes expérimentées. La raison autant que la volupté sont leurs motifs : ils disent qu'il convient que chaque âge goûte les plaisirs ; que le Vieillard soit excité ; & le Jeune-homme retenu.

heureuse dans son automne: on pourrait même avancer, que c'est l'âge le plus fortuné de sa vie. En-effet, la Fille la mieux pourvue de grâces & de beauté, la plus chérie de ses Parens, la moins agitée par les passions tumultueuses, ne cueille pas les rôses que son *printemps* fait éclore, sans se piquer à leurs épines. Suit le mariage ou l'*été*: le commencement en est beau; le milieu toujours cuisant; souvent la fin est obscurcie par les orages, accompagnée des peines cruelles, & d'une sécheresse qui fane la plante & la fait périr. L'*Automne* ramène le calme: l'Épouse ne craint plus l'inconstance & les égaremens de la jeunesse de son Mari; l'habitude, les besoins font un ami de ce dernier; c'est pour la Mère la saison de jouir du mérite de ses Enfans; d'en être aimée d'une manière flatteuse; de recevoir, de la part des Étrangers, que la beauté de ses Filles attire, mille marques d'empressement & de respect. On les marie: Quel plaisir pour une tendre Mère, de faire l'heureux mariage de son Fils, de sa Fille! de voir sa Famille s'accroître au-milieu des plaisirs! Succèdent de Petits-enfans: la Maman ressent de nouveaux les premiers plaisirs de la maternité, sans en essuyer les pei-

7

mes : que dis-je ! ce qu'elle éprouve, en recevant dans ses bras son Petit-fils , surpasse mille fois le plaisir d'avoir donné le jour au Père. Ces tendres Plantes croissent autour d'elle , & la rajeunissent ; ce n'est plus son affaire de montrer une juste sévérité ; cet article regarde la Mère ; la Maman ne suit que sa tendresse, & devient le refuge des petits Coupables, lorsqu'ils ont mérité le châtiment. O plaisirs de l'automne de la vie , que sont auprès de vous l'ivresse de la Jeunesse , & le bruyant fracas du moyen âge ! Telle est aujourd'hui la vie de Félicité. Mais je réserve le tableau de la Société dont elle est le modèle pour le dernier Chapitre.

Je n'ai pas détaillé tous les caractères ; à-beaucoup près : Pour ceux dont je n'ai rien dit , je renvoie à chacun des personnages de la *Première* & de la *Seconde Parties*. Je vais seulement rapporter l'exemple d'une méchante Femme, rendue bonne par son Mari , lequel suivit à la lettre les avis de madame De-Combleval.

L'on se rapelle un mot que j'ai dit en passant d'une Amie de madame De-Lussanville, dont le Mari se nommait *Satinbourg*. Cette Dame avait un Fils, qu'elle se flatait de rendre digne de l'une ou de

L'autre des demoiselles Minutin; mais dans le temps, des Partis se présentèrent, qui furent agréés. Il faut dire aussi que Satinbourg avait porté ses desirs jusqu'à mademoiselle De-Luffanville, dont il ne fut pas accueilli; c'est ce qui l'avait éloigné de la Société des Parens de cette Demoiselle: il s'en repentait dans la suite; car il sentit qu'Agnès Minutin aurait eu son cœur, si elle n'eût pas été mariée. Ce Jeune homme dont le cœur se trouvait flotant, était naturellement tendre; il ne tarda pas à s'attacher, & s'adressa mal. Une jeune Danseuse, âgée de treize ans, Fille-naturelle d'un homme de nom, & d'une jolie Actrice, fit naître dans son cœur la passion la plus vive. La petite Personne, quoiqu'elle eût paru sur le Théâtre, ne pouvait pas être regardée comme une Comédienne; c'était une Enfant, sans appointemens, dont on faisait briller le talent & les grâces, mais qui devant être assés riche un jour, était destinée par son Père à faire un honnête mariage. *Vestine* était de la plus charmante figure, & d'un enjouement, d'un goût, d'un esprit capable de la rendre séduisante même sans beauté. Satinbourg la vit au Spectacle, & dès la première fois son cœur en fut

épris. Il va sur le Théâtre après la représentation : Vestine (qui venait de danser) parée d'une manière seyante à sa figure, à son caractère, s'y promenait, en causant avec une Parente, qui la caressait. Le jeune Amant, s'approche en tremblant de sa divinité, débute par hasarder quelques complimens, qui furent à-peine écoutés. Devenu timide par le peu de succès, il n'ose plus parler; mais il admire Vestine; ses yeux suivent tous ses mouvemens; on lit sur son visage & dans ses regards l'agitation de son âme. La Parente de la Jeune personne y fit attention; & comme elle le trouvait toujours à-côté d'elle, la curiosité l'engage à lui parler de la Pièce, des Acteurs, à lui demander son sentiment sur le ballet. Le Jeune-homme comblé, répondit avec esprit, & loua Vestine avec tant de feu, de vérité, qu'il la fit sourire. La Parente, grande connoiseuse, fait en sorte qu'il découvre sa naissance, qu'il dise un mot de sa fortune, & de la manière dont pensent ses Parens. Satinbourg qui ne demandait qu'à se faire connaître, profita des moindres ouvertures, & présenta les choses de manière à satisfaire la Parente. Pour Vestine, tout cela ne l'occupait guère; elle songeait

qu'elle était belle, qu'elle était parée; que tous les yeux étaient fixés sur elle, que toutes les bouches la louaient: elle avait pourtant quelqu'obligation à son Amant; c'est qu'il retardait l'instant de se deshabiller. Enfin, Satinbourg assiste à la toilette, accompagne les Dames jusqu'à leur chaise-à-porteur, & se retire le plus amoureux, ou le plus fou des hommes.

Presque tous les jours il retourne au spectacle, y voit Vestine, lui parle, s'en fait écouter, gagne l'estime & le cœur de la Parente, qui lui propose de le présenter à la Mère de sa jeune Maitresse: Satinbourg, dont l'on prévient le desir, accepte avec transport. Il fut très-bien reçu de l'Actrice, à laquelle il convint parfaitement. On l'engage à rendre une visite au Père: ce Seigneur était prévenu; le Jeune-homme en fut accueilli d'une manière affectueuse, & même tendre. Vestine a pour-lors quatorze ans; elle ne paraît plus sur le Théâtre: Satinbourg lui plaît, & son cœur lui donne la première fleur de sa sensibilité. Reste à faire expliquer les Parens. Le Jeune-homme déclare à sa Mère son panchant, cache que sa jeune Maitresse ait monté sur le Théâtre, & dit tout le reste. On lui fit quelques diffi-

cultés ; mais enfin , il devint si pressant , qu'elle en parle au Père : tous-deux consultent M. & madame De-Luffanville , en ne disant que ce qu'ils savaient. On ne vit pas de difficulté. La demande se fait ; le mariage se conclut en peu de jours. Tous les Amis de M. De-Luffanville assistent à ce mariage ; mais par un enchaînement de circonstances prémédité par le jeune Satinbourg , ils ne virent Vestine qu'à l'Autel. Tous la reconnurent , & furent loin d'imaginer que M. & madame Satinbourg ne fussent pas instruits ; de-sorte qu'après la cérémonie, madame De-Luffanville se plaignit de ce secret, en le leur aprenant. La chose était faite ; & d'ailleurs les grands avantages qu'on espérait du Père de Vestine , qui venait de donner une preuve de sa bonne volonté , par la dot considérable qu'il lui faisait , devaient suffire pour consoler d'un petit inconvénient comme celui-là.

Vestine est femme : elle n'a jamais eus devant les yeux que des exemples de caprice , de despotisme féminin. Insensiblement , elle imite ses modèles , & devient insupportable. Satinbourg tourmenté , obligé de s'opposer à des fantaisies ruineuses , porte enfin ses plaintes dans le sein de sa

Mère. Celle-ci crut pouvoir ramener sa Bru par la douceur & les honnêtes remontrances; mais elle en fut brusquée. Dans sa douleur elle s'ouvrit à son Amie madame De-Luslanville, & toutes-deux ensemble à madame De-Combleval, qui s'informa d'abord du caractère du Père, & de celui de la Mère de Vestine: Satinbourg, par son conseil, vit la seconde, & lui détailla la conduite de sa jeune Épouse. L'Actrice fulmina contre sa Fille, la fit venir devant elle, l'accâbla des reproches les plus vifs; ensuite elle caressa le Mari, l'appela son cher Fils, lui fit un présent assez considérable, & lui recommanda tout-haut de l'avertir si Vestine ne devenait pas plus raisonnable. Il arriva delà, que la petite Femme n'en fut que plus aigre & plus méchante. On eut recours au Père: les représentations qu'il fit à sa Fille furent sages & pleines de modération: il parut ne la blâmer que très-légerement: Vestine triomphait; lorsqu'au moment de l'adieu, son Père dit à Satinbourg: — Monsieur, vous êtes fait pour rendre heureuse une femme sensée; j'en suis sûr: si ma Fille ne l'est pas, c'est sa faute; je le fais encore: ainsi, dans le cas où elle ne deviendrait pas raisonnable, dites

un mot , & je me charge de la punition : elle sera de nature à faire trembler toutes celles qui ne sont pas dignes de l'honnête-homme qu'elles tourmentent—. Ces mots furent un coup-de-foudre : Vestine, qui ne les attendait pas sortit en pleurant. — Que dois je faire , dit le jeune Satinbourg , lorsqu'il fut auprès de madame De Combleval ? — C'est le tems de l'amitié & des complaisances sans bornes , lui dit cette Dame ; votre Femme a de l'esprit , soyez sûr de la ramener par-là : dès qu'elle a senti votre pouvoir , & qu'elle va voir que vous ne voulez pas en user , elle sera touchée , vaincue : mais auparavant elle va , par mutinerie , faire pis que de coutume , afin qu'étant contredite , elle puisse se soulager , & répandre des larmes qu'elle croira fondées : ne lui donnez pas cette dangereuse satisfaction ; il faut qu'elle rougisse d'elle même—. Cette conduite eut l'effet qu'on en attendait. Vestine honteuse de se voir accorder les choses les plus déraisonnables , réfléchit , fut trouver sa Mère , lui demanda pardon , reçut de sa part de très-bons avis ; courut chés son Père , pour l'assurer qu'elle était corrigée , par l'indulgence de son Mari (placée à propos , & ce fut la réflexion secrète du

Père de Vestine). La conduite de Satin-
bourg réchauffa pour lui la tendresse des
Parens de sa Femme , qui ne mirent plus
de bornes à leur tendresse comme à leurs
bienfaits. Je ne cite ici que cet exemple ;
mais tous les jours madame De-Comble-
val règle les ménages des Jeunes-gens de
sa Société, qui lui doivent leur bonheur.

CHAPITRE DERNIER.

Prix-de la-virtu.

JE vais terminer cette dernière *Partie* ;
par le tableau de la Société dont madame
De-Combleval est l'âme.

Son Mari , son Frère , ses Amies , &
leurs Époux , vivent dans la plus heureuse
union. Cette vertueuse Femme a su s'y
prendre si bien , qu'elle a réuni tous ceux
dont j'ai parlé , pour n'en composer
qu'une seule Famille. Que l'on se repré-
sente une suite de maisons contigües ,
communiquant toutes les unes aux autres ,
placées dans une rue agréable & tran-
quille ; dont les jardins , ouverts entr'eux ,
forment une vaste promenade infiniment
variée , où se trouvent réunies toutes les
utiles productions de la Nature que notre
sol peut nourrir. Que l'on porte ensuite

ses regards dans l'intérieur de ces maisons , pour y voir l'assemblage bien assorti de tous les âges ; la prudente *maturité* , l'âge de la force , qui est comme l'été de la vie ; une aimable & florissante *Jeunesse* ; l'*Enfance* enjouée & fôlâtre, que l'on s'occupe à rendre vertueuse, contente, & qui communique à tous les âges supérieurs quelque chose de son aimable insouciance : Que l'on voye toute cette Société charmante rassemblée à la même table , les Filles à-côté de leurs Mères , & les hommes placés vis-à-vis ; tous s'estimant , se respectant , & ne trouvant nulle-part aucune autre société qui puisse égaler la leur : Que l'on s'imagine combien l'entretien doit être honnête dans la bouche des Pères , qui ont sous leurs yeux , leurs Épouses , leurs Filles, leurs Brus , ou celles qui doivent l'être , enfin leurs Fils , leurs Gendres, & tous les Enfans des uns & des autres : Est-il possible , qu'en présence de cette respectable Assemblée un Fils puisse manquer à ses Parens, ou à tout autre devoir ? qu'une Fille ne soit pas un modèle de soumission & d'honnêteté , devant celui qui doit être son Mari , devant son Beaupère futur , sa Bellemère ?

Ce n'est pas tout , les innocens plaisirs

se succèdent; cette Société les réunit tous: Et pour que le dégoût ne les affadisse jamais, ils sont précédés par le travail. Tous les arts sont cultivés par les Enfans des deux sexes, & par les Femmes; on a soin que chacun d'eux excelle dans un seul, & n'ait des autres qu'une teinture légère: par ce moyen, l'on a des Tableaux, des Statues, des Concerts, des Ballets, des Spectacles-dramatiques; l'on a même des Poètes, des Orateurs, des Littérateurs en plusieurs genres. La petite République croît aujourd'hui en amusemens, à mesure qu'elle augmente en nombre; le mérite suit la population, car aucun Individu n'y reste inutile, non-seulement pour lui-même, mais pour le général. Imaginez, ô Citoyens, amateurs de la vertu, qu'elle doit être la satisfaction de Celle qui est comme le centre animateur, le soleil vivifiant de cette heureuse Société: voyez les Pères la bénir, & lui rendre grâce de leur félicité: les hommes & les femmes la regarder comme une créature au dessus de la nature humaine; la Jeunesse, élevée dans les mêmes sentimens, ne la considérer que comme sa Protectrice. La bonté de Félicité pour ces jeunes Plantes mérite bien en effet la con-

fiance

fiance qu'ils ont pour elle : s'ils ont commis une faute, elle les justifie toujours, non pas en diminuant le délit, mais en excusant l'intention, en montrant qu'il est impossible qu'ils aient eue la malice noire que l'action paraît supposer. Elle fait paraître si bien leur en inspirer de l'horreur, que rarement ils y retombent. Du reste, l'éducation est douce, les devoirs faciles, & les plaisirs, la satisfaction, la gloire même en sont le prix. C'est à la vertu qu'il appartient d'être heureuse ; elle seule peut l'être constamment : c'est le sens d'une devise latine que je vis un jour sur la voiture d'une belle Personne.

C O N C L U S I O N.

Je ne laisserai pas le Lecteur dans l'incertitude sur ce qui concerne les Personnages de l'histoire qu'il vient de lire : j'aime qu'un Ouvrage soit terminé ; & si je ne craignais le sort ordinaire des Continuateurs, j'acheverais une troisième fois le *Roman-comique*, qui l'a déjà été deux ; je ferais une suite à la *Nouvelle-Héloïse*, pour apprendre au Public si *Claire-d'Orbe* épousa *Saint Preux* ; si la petite *Julie* eut son Cousin, &c. &c. &c. Or donc, cher Lecteur, je vous dirai, que M. Devorterre, père de Félicité, sa Femme ; M. De-la-Sarcelle ; M. Casellet, sa Fem-

III Partie.

I

me ; M. De-Billetard ; tout cela n'est plus depuis long temps : Que madame De-Combleval & son Mari se portent bien , ainsi que M. De-Vorterre & sa Femme : M. De-Cuperville & sa Femme ; M. De-Lussanville & sa Femme ; tous leurs Enfans & Petits-enfans jouissent de la meilleure fanté : M. Laurens , M. Bomèr , M. Colletet sont morts. Comme on achevait d'imprimer , j'ai su que les Enfans de M. Bomèr & de M. des Deux-Monts venaient de s'unir , & que depuis cette alliance des deux Familles , Agnès Minutin , & Clotilde Dorcé paraissent avoir recouvré leur ancienne sérénité.

J'ajoute , que Durichemont , Mari de Julie d'Amoncour , se distingue au Service sous un nom de Terre , & qu'il est même titré ; que depuis quelques jours , Denichebourg & Lucile ont quitté leur patrie , pour se réunir à leurs Amis , & que n'ayant pas d'h.^{rs} , ils ont adopté l'un un Garçon , l'autre une Fille parmi les Petits-enfans de M.^{me} De-Combleval & de son Frère.... Je crois n'avoir rien oublié : si pourtant quelque un m'échappe , qu'on y supplée , toujours en imaginant des choses heureuses.

F I N de la Troisième & dernière Partie.

LIVRES NOUVEAUX.

A Paris, chez DE HANSY le jeune,
Libraire, rue Saint-Jacques, 1774.

HISTOIRE des Nouvelles Découvertes, faites dans la Mer du Sud, en 1767, 1768, 1769, & 1770, rédigée d'après les dernières relations, par M. de Fréville, avec une Carte dressée par M. de Vaugondy. 2 vol. in-8°. 1774. 12 l.

Lettres Edifiantes & Curieuses, écrites des Missions Étrangères. Recueils XXXI & XXXII, avec des Cartes. in-12 1774. br. 5 l.

Les trois Siècles de la Littérature Francoise, ou Tableau de l'Esprit de nos Écrivains &c. nouvelle édition, corrigée & considérablement augmentée. 4 vol. in-12. 1774. 12 l.

— Le même 3 vol. in-8°. 1774. 18 l.

Imitation de la neuvième Satyre de Boileau, par M. Salaun. in-8°. 1774. 12 f.

Observations sur l'Italie & sur les Italiens, par M. (Grosley) nouvelle édition augmentée. 4 vol. in-12. 1774. 12 l.

Lettre à M. Racine sur le Théâtre en général, & sur les Tragédies de son Père en particulier, par M. le Franc de Pompignan, nouvelle édition, re-

- vue & augmentée. *in-8°*. 1773. 1 l. 4 f.
- La Fille Naturelle, par M. Rétif de la Bretonne, 2 *part. in-12*. 1774. *br.* 3 l.
- Nouveaux Mémoires d'un homme de qualité, par le même. 2 *vol. in-12*. 1774. *br.* 3 l.
- Le Ménage Parisien, par le même. 2 *vol. in-12* 1773. *br.* 3 l.
- La Femme dans les trois états de Fille, d'Epouse & de Mere, Histoire morale, comique & véritable, par le même. 3 *part. in-12*. 1773. *br.* 3 l. 12 f.
- Contes Moraux, par Mad. le Prince de Beaumont, 2 *vol. in-12. br.* 3 l.
- F. M. Mussettulæ Dissertatio Theologico-legalis de sponfalibus & matrimoniis quæ à Filiis fam. contrahuntur, parentibus insciis, vel justè invitis. *in-4°*. *Bruxellis*. 1771. 12 l.
- Abrégé des Principes de Morale, & des Regles de conduite qu'un Prêtre doit suivre, pour bien administrer les Sacrements; nouvelle édition revue, corrigée & augmentée. *in-12* 2 l. 10 f.
- L'Esprit des Journalistes de Trévoux, ou Morceaux précieux de littérature, répandus dans les Mémoires pour l'Histoire des Sciences & des Beaux-Arts, depuis leur origine en 1701, jusqu'en 1762, contenant ce qu'il y a de plus neuf & de plus curieux, soit pour les ouvrages dont ces Littérateurs ont rendu compte,

soit pour les réflexions judicieuses qui servent de préliminaire à leurs analyses, le tout rangé par ordre de matieres. 4 vol. in-12. 1771. 12 l.

Dictionnaire universel François & Latin, dit le *Dictionnaire de Trévoux*, nouvelle édition, revue & considérablement augmentée. 8 vol. in-folio. 1771. 240 l.

Dictionnaire d'Architecture Civile, Militaire & Navale, Antique, Ancienne & Moderne, & de tous les Arts & Métiers qui en dépendent, avec 100 Planches en taille-douce. 4 vol. in-4°. 1770. 84 l.

Observations Historiques & Critiques sur les Commentaires de Folard, & sur la Cavalerie, par le Comte de Brezé. 2 vol. in-8°. fig. Turin, 1772. 15 l.

Vie des Hommes célèbres d'Angleterre, depuis le regne de Henri VIII, jusqu'à nos jours, Tom I. in-12. 1771. La suite sous presse.

Histoire du Chevalier Bayard, par M. de Berville, nouv. édit. in-12. 1772. 3 l.

Histoire de Bertrand du Guesclin, Connétable de France, par le même, nouvelle édition. 2 vol. in-12. 1771. 6 l.

Traité sur le Bonheur public, traduit de l'Italien de L. Ant. Muratori, avec sa vie & le catalogue de ses Ouvrages. 2 vol. in-12. 1772. 6 l.

Elémens du Droit, ou Traduction du premier Livre du Digeste, avec des Notes

- historiques, par M. Troussel, *in-12.*
1771. 3 l.
- Le Guide des jeunes Mathématiciens, ou
Commentaires des Leçons de Méchanique de M. l'Abbé de la Caille, avec un
Supplément où l'on discute plusieurs
points intéressans de la plus haute Méchanique, par M. Paulian. *in-8°. fig.*
1771. 6 l.
- Discours critiques sur l'Histoire & le Gouvernement de l'ancienne Rome, traduits
de l'Anglois de M. Hooke, *in-12.*
1770. 3 l.
- Choix de Philosophie Morale, propre à
former l'esprit & les mœurs. 2 vol. *in-12.*
1771. *br.* 2 l. 10 f.
- Recueil de différens Exercices de dévotion
aux Sacrés Cœurs de Jésus & de Marie,
in-12. fig. 2 l. 10 f.
- Actes de Notoriété donnés par Messieurs les
Avocats & Procureurs Généraux au Parlement de Provence. *in-8°. 1772.* 3 l.
- Nosologie méthodique, traduite du Latin
de M. de Sauvage. 10 vol. *in-12. Lyon,*
1772. 30 l.
- Entretiens d'une ame pénitente avec son
Créateur, Tome III. 2 l. 10 f.
- Théâtre Espagnol, par M. Linguet. 4 vol.
in-12 1770. 12 l.
- Panégérique de Sainte Thérèse, par le P.
le Chapelain. *in-12.* 2 l.